Rappel de votre demande:

Format de téléchargement: : **Texte**

Vues **1** à **334** sur **334**

Nombre de pages: **334**

Notice complète:

**Titre :** Le crépuscule d'Elseneur : à travers les pays et les livres / André Bellessort

**Auteur :** Bellessort, André (1866-1942). Auteur du texte

**Éditeur :** Perrin et Cie (Paris)

**Date d'édition :** 1926

**Type :** monographie imprimée

**Langue :** Français

**Langue :** language.label.français

**Format :** 1 vol. (II-299 p.) ; in-16

**Format :** application/pdf

**Format :** Nombre total de vues : 334

**Droits :** domaine public

**Identifiant :** [ark:/12148/bpt6k9611463r](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9611463r)

**Source :** Bibliothèque nationale de France, département Littérature et art, 8-Z-23733

**Relation :** <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb31789358p>

**Provenance :** Bibliothèque nationale de France

**Date de mise en ligne :** 12/10/2015

Le texte affiché peut comporter un certain nombre d'erreurs. En effet, le mode texte de ce document a été généré de façon automatique par un programme de reconnaissance optique de caractères (OCR). Le taux de reconnaissance estimé pour ce document est de 100 %.  
[En savoir plus sur l'OCR](http://gallica.bnf.fr/html/und/consulter-les-documents)

LE CRÉPUSCULE D'ELSENEUR

DU MÊME AUTEUR

VOYAGES

La jeune Amérique (Chili et Bolivie). 58 édition, i vol. in-16.

De Ceylan aux Philippines. ae édition. i vol. in-I6. La Société Japonaise. 9" édition. 1 vol. in-i6.

Les Journées et les Nuits Japonaises. 4e édition.

1 vol. in-16.

Le Nouveau Japon. 5e édition. 1 vol. in-16.

Un Français en Extrême-Orient au début de la guerre, a0 édition. 1 vol. in-16.

La Roumanie Contemporaine. ae édition. 1 vol. in- 16. La Suède. 6e édition. 1 vol. in-16.

Reflets de la vieille Amérique. 3e édition. 1 vol. in- 16.

HISTOIRE ET CRITIQUE

Saint François-Xavier. 10e édition. 1 vol. in-i6 Sur les grands chemins de la Poésie classique.

28 édition. i vol. in-16.

Virgile, son œuvre et son temps. IOe édition. i vol. in-16.

Études et figures (Bloud et Gay, édit.). 1 vol. in-8\ Nouvelles Études et Autres figures (Bloud et Gay, édit.). 1 vol. in-8°.

Balzac et son œuvre. 9" édition. 1 vol. in-8° écu. Essai sur Voltaire. 91 édition. 1 vol.in-8° écu.

Reine-Cœur, roman, 1 vol. in'I6.

Énéide, traduction (Collection Guillaume Budé). 1 vol. in-8° écu.

Mythes et Poèmes (Lemerre, édit.). 1 vol. in-16 (épuisé). La Chanson du Sud (Lemerre, édit.). 1 vol. in-16. L'Hôtellerie (poème couronné per l'Académie Française), épuisé.

ANDRÉ BELLESSORT

1 LES PAYS ET LES LIVRES

LE CRÉPUSCULE

D'ELSENEUR

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1936

Tous droits de traduction et de reproduction réservée pour tous pays.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERGÉ PUR FIL LAFUMA

NUMÉROTÉS DE 1 A 25,

ET L'ÉDITION ORIGINALE A CINQ CENTS EXEMPLAIRES

SUR PAPIER ALFA ANGLAIS

NUMÉROTÉS DE 26 A 525.

Copyrigth by Perrin et Cie, 1926.

A EUGÈNE HOLLANDE

Au Poète et à l'Ami.

A. B.

Ce n'est pas pour le plaisir d'un facile contraste que ce livre, qui commence au Danemark et qui se poursuit en Norvège et en Suède, se termine à Sienne. Je pourrais alléguer que la littérature scandinave est souvent attirée, comme les barques des anciens Vikings, par les contrées du soleil; que la plus suédoise des romancières, Selma LagerlÕf, n'a pas résisté au désir d'écrire un roman sur la Sicile ; et que la vie de sainte Brigitte, vue dans l'œuvre de Heidenstam, me conduisait en Italie. Mais j'aime mieux dire que, du Crépuscule d'Elseneur à La Joie de Sienne, le volume répond tout simplement à son titre plus général : A travers les pays et les livres. On n'y trouvera aucune opposition entre le midi et le nord. Si je n'avais craint de le grossir indùment, j'y aurais ajouté des impressions d'autres pays encore plus éloignés du château d'Elseneur que la tour du palais municipal siennois. Le meilleur temps de ma vie, qui n'a pas été assez long, s'est passé à essayer de me jamiliariser avec des âmes étrangères dans leur pays d'origine. M'établir pendant des mois au milieu d'elles ; y apporter un travail personnel qui me permit d'y vivre d'une existence régulière, et non de la vie harassante et anormale du voyageur ; m'y créer des habitudes ; me laisser lentement imprégner par l'ainbiance ; apprendre l'histoire nationale des gens qui m'entou-

raient comme ils l'avaient apprise et comme elle agissait sur eux ; lire ou me jaire lire les ouvrages de leur littérature d'aujourd'hui et d'autrefois qui s'accordaient le mieux à leurs sentiments les plus intimes ; m'appliquer à distinguer dans leurs monuments et dans leur nature le charme particulier et le genre de beauté que depuis des siècles leurs yeux y ont mis ; m'attacher à une grande figure qui me semblait plus représentative, au danois Kirkegaard, par exemple, ou à la personnalité morale d'une ville aussi singulière que Sienne : voilà ce qui m'a tenté et ce qui m'a plu par-dessus tout ; mais je me suis souvent rendu compte que je ne devais étreindre qu'un fantôme né de mon désir et de mon imagination. J'en ai cependant retiré ce profit que, puisant à chaque instant dans les livres et leur conjrontant la réalité visible, ils me sont restés plus vivants, et elle, plus émouvante. Mes souvenirs de voyage se sont, pour ainsi dire, infiltrés dans les œuvres que je me suis efforcé de comprendre ou qui du premier coup m'ont séduit. Je ne sépare plus les amis que j'ai rencontrés, qui m'ont accueilli et guidé, et les compagnons que m'onl donnés le roman, la poésie ou l'histoire. Les aspects de la nature ont pris dans ma mémoire des visages humains ; les paysages, des formes précises de drames ou d'aventures. Je souhaiterais que le lecteur en sentît quelque chose dans les portraits, les études, les analyses dont ce livre est composé.

A. B.

LE CRÉPUSCULE D'ELSENEUR

Il y a deux Danemark. Il y a celui qu'on voit et qui, lorsqu'on arrive de Berlin ou qu'on revient de Stockholm, vous séduit par la finesse et la petitesse de ses horizons, par sa nature de parc et de verger qui sentent encore le sauvage, par son élégance, sa netteté, sa fantaisie, sa gouail- lerie, son optimisme. Copenhague est de toutes les villes de la Scandinavie la plus gaie et celle qui respire la plus vieille civilisation. Ses quartiers aristocratiques nous rappellent un peu l'ancien Faubourg Saint-Germain. Je ne sais rien de plus gracieux et déplus noble que sa place royale formée de quatre palais semblables. Elle a des tours bizarres comme celle de sa Bourse qui monte en torsade vers le ciel et de beaux toits tranquilles dont le cuivre revêt une patine verte. Ses châteaux de briques font le plus joli effet dans leurs jardins déserts. Mais ses rues centrales, trop étroites pour la foule qui s'y presse, leurs riches magasins illuminés jusqu'au milieu de la nuit, son petit commerce en sous-sols bariolés, ses restaurants où l'on dine toute la journée, les

hôtels et les villas qui la prolongent indéfiniment sur les bords du Sund, et partout des bruits de musique, nous donnent l'impression, si rare dans le Nord, d'un peuple qui aime à vivre hors de chez soi et qui a l'âme volage. Une étrangère qui venait de débarquer à Copenhague me disait que les habitants y passaient leur vie à courir sur leur bicyclette après un rayon de soleil ou à l'attendre en mangeant des tartines beurrées. C'est bien le souvenir qu'un touriste pourrait en emporter : une population toujours affairée et toujours éprise de courtes jouissances.

Au sortir de la ville, et tout le long de la mer, le silence de la grande forêt de hêtres se marie aux silences intermittents des flots. Cet immense Bois de Boulogne des Danois a une variété d'aspects et de sites que le nôtre ne connaît pas. Le soir, au creux et aux pentes des ravins, les feuilles mortes deviennent des jonchées de roses, pendant que sur le Sund les voiles des barques prennent, dans le soleil couchant, des tons de terre cuite. Mais l'horizon reste toujours resserré. On a, je ne sais comment, la sensation d'être sur un petit coin de terre qu'embrassent étroitement la mer et le ciel et où l'âme farouche des grandes forêts s'apprivoise et s'humanise. Les étangs, les routes, les sentiers, les villages, tout y semble disposé pour la joie des paysagistes, la rêverie légère, la mélancolie des cœurs heureux, les longues marches et les pique-nique.

Puis ce sont des campagnes coupées par des bosquets, une plaine quadrillée de haies, égayée

de fermes et de hameaux dont les fenêtres étin- cellent entre leurs rideaux blancs. Le printemps s'y éveille avec une douceur frêle que je n'ai vue nulle part ailleurs. Toute cette petite terre sourit comme une fleur indécise. « 0 fleur gracieuse sur le sein de la Sirène 1 » s'écrie le poète danois Barfod. Et Andersen : « 0 frais rivages du Danemark, où les tombeaux des anciens guerriers sont épars dans les vergers et dans les houblons ! Il n'y a pas de plus beaux nids de fleurs au bord des mers. La lune n'est jamais plus charmante qu'au-dessus des champs de trèfles de la patrie des hêtres ! »

Puis ce sont les petites villes. Elles n'ont pas l'apparence de vieilles villes, même quand elles datent, comme Viborg, l'ancienne capitale de Jutland, de deux mille ans après la création du monde et de mille ans avant le déluge. Elles ont plutôt l'air vieillot avec leurs pignons en escalier où nichent les cigognes, leurs pots de fleurs à leurs fenêtres et leur miroir qui permet de surveiller les deux côtés de la rue. Elles ne sont point tristes ni moroses : les teintes chaudes ou fanées de leurs briques, qui changent selon les moments du jour, les animent de douceur et de cordialité. La plupart possèdent une ancienne église ou gardent un beau château à la façade rose et au toit vert, d'où la sonnerie des heures tombe comme une bénédiction du passé. Le silence y habite avec un gai visage. Les gens y sont plus lents, plus réfléchis qu'à Copenhague ; mais sous leur placidité on devine le même

contentement que sous la mobilité des autres. Le Danemark ne leur paraît pas seulement le meilleur pays du monde : ils en ont fait un pays modèle, un pays de fermes modèles, d'écoles et de hautes écoles primaires modèles, de coopératives, de laiteries, d'habitations ouvrières, d'établissements sanitaires, d'abattoirs modèles. Ils le tiennent dans un état de propreté exemplaire. Leurs petites gares en bois au milieu de la forêt de Seeland ont de joyeuses couleurs et des fenêtres gothiques. Ces organisations industrieuses, cette recherche de la perfection dans l'hygiène, relevée çà et là d'un sentiment d'art, inspirent d'ordinaire beaucoup de fierté au peuple qui en jouit ; car l'esprit pratique a sur l'intelligence spéculative la supériorité de parvenir à se satisfaire complètement.

L'esprit pratique des Danois se manifeste jusque dans leur christianisme. Leur célèbre Grund- tvig, qui a fait les trois quarts du Danemark moderne, a passé la première partie de sa longue vie à délester la religion chrétienne de tout ce qui pouvait être une gêne pour la raison et une angoisse pour le cœur. Il a fini par la mettre en chansons. Elles volent et pépient partout, dans les temples, dans les écoles, dans les labours, et le soir aux veillées. Ce sont les joyeux moineaux du Calvaire. A les entendre, la vie est si simple et si aisée quand on est Danois ! Le fait est que, par la plupart de ses artistes et de ses écrivains, le Danemark nous donne l'idée d'une fantaisie qui ne coûte aucun

effort et d'un génie facile. Il y a même un étrange contraste entre la lenteur du tempérament scandinave et cette facilité fluide d'où semblent sortir tant d'œuvres danoises. Je ne puis me défendre de penser que Thorvalsen faisait une statue avant son déjeuner, qu'Œlenschlœger écrivait un drame dans son après-midi et que Drachman composait un volume de vers dans sa journée. Et je songe au gai proverbe : « La nuit est à nous, comme disent les filles de la Fionie ! » « La vie est à nous ! » disaient ces grands enfants du bonheur. Ils étaient certains que l'inspiration accourrait à leur appel comme elles sont sûres que l'amant viendra. Ce joli pays, où les hêtres croissent au bord de la mer, ne paraît peuplé que de gens qui savent faire un sort à toutes les minutes heureuses de l'existence. Les Elfes de la joie dansent autour de leurs laiteries et derrière leurs charrues. Les petits soldats danois marchaient au feu sur l'air léger d'une chanson humoristique.

L'autre Danemark, c'est celui des landes incultes du Jutland, de ces vastes landes brunes couvertes de bruyères, qu'on plante peu à peu de sapins, mais que parfois des syndicats d'enfants du pays, des Danois habitant l'Amérique, achètent pour qu'on n'y touche pas, pour qu'elles restent ce que Dieu les a faites et l'objet de leur nostalgie. L'âme des Jutlandais ressemble souvent à la paysanne que nous représente au Musée - de Copenhague un tableau de Knud Larsen : accroupie, les doigts noués à son bâton, la tête

enfoncée dans ses épaules sous un fichu du même bleu que ses yeux, d'un bleu lavé par la pluie, les brouillards et les larmes. Ses joues, ses mains, ses vêtements, son tablier rapiécé, ont les mêmes tons jaunes et cuits, les mêmes ombres violettes et brunes que les landes qui ondulent autour d'elle. On sent qu'elle ne s'en détache pas, qu'elle ne s'en détachera jamais. Cet autre Danemark, c'est celui de la méditation solitaire, des scrupules de conscience, des indécisions douloureuses, de la tristesse intérieure, de la vie imaginaire, où l'orgueil se repaît à loisir de sa somptueuse inaction jusqu'au jour où, sautant dans la vie réelle, il y éclate en extravagances ou en brutalités. C'est lui que Shakespeare a transporté au château d'Elseneur et que son drame crépusculaire a immortalisé dans le personnage du Prince Hamlet.

Vers le milieu du siècle dernier, on voyait souvent passer sur les routes, qui conduisent de Copenhague aux petites villes de l'intérieur ou de la côte, à Roskilde, à Fredensborg, à Hillerôd, ou à Elseneur, une voiture dont le cocher fouettait ses chevaux comme s'il eût mené le courrier du Roi. Elle traversait au galop un paysage solitaire de grands bois ou une plaine onduleuse dont les moissons et les vergers semblaient défendus par les bras des moulins à vent. Elle arrivait enfin à la petite ville que ce tintamarre tirait

un instant de son demi-sommeil. Elle s'arrêtait devant l'auberge d'Elseneur, en face du Sund, ou devant celle de Hillerôd, en face du lac, dont les rives ressemblent à de grasses pelouses où l'on eût posé des bouquets d'arbres. Un homme en descendait et entrait vivement à l'auberge, précédé du cocher qui prononçait ces seuls mots : Le Magister 1 L'homme, de taille moyenne et maigre, portait une ample redingote évasée et un pantalon ridiculement étroit et court. Sous son chapeau aux larges bords, ses cheveux flottaient sur son cou comme ceux des paysans j ut- landais ou des artistes romantiques. Il avait le nez long et fort, les lèvres plutôt épaisses et des yeux dont la première et la dernière impression qu'on en recevait était d'un bleu charmant, mais qui, entre ces deux impressions, prenaient tous les tons et toutes les nuances. A peine le mot Magister était-il tombé de la bouche du cocher, suivi d'un simple Bonjour ! du voyageur, toute l'auberge se mettait en mouvement. Cependant l'homme sortait, et, d'une démarche un peu claudicante, une badine sous le bras, le nez au vent, s'en allait respirer l'air des bois ou de la mer, dans ces belles solitudes que leurs vieux châteaux de briques roses et de grès scintillant au soleil animent moins qu'ils n'en sont les gardiens. Quand il revenait de sa promenade, la nappe était mise, les hors-d'œuvre prêts, la soupe fumante, la poule ou le canard rôti. Il était gai, échangeait quellues mots avec l'aubergiste et la fille qui le servait, mangeait d'un bon

appétit et jetait négligemment, mais fastueuse- ment, vingt couronnes sur la note qu'on lui présentait et qu'il ne regardait pas. Après quoi, il remontait en voiture et, du même train d'enfer qui l'avait amené, il repartait pour Copenhague. Ce promeneur solitaire, qui ne demandait à ses promenades galopantes que de donner aux fantômes de sa pensée l'agitation de sa vie, n'était autre que Sôren Kirkegaard (i), celui que les Danois appellent quelquefois leur Pascal, mais que je nommerais plutôt le Prince Hamlet de la Littérature danoise, et qui est, en tout cas, un des plus beaux représentants de l' hamlétisme dans les pays du Nord.

Si la nature, contrairement à ce qu'elle est d'ordinaire, c'est-à-dire un modèle, avait interverti les rôles et s'était plu à façonner un être selon l'image tracée par un de ses plus grands peintres ; si, à son tour, imitant Shakespeare, elle avait voulu créer un Hamlet moderne, et nous montrer de nouveau comment, dans une âme Scandinave, l'orgueil et la conscience, la réflexion paralysante et la décision brusque, l'individualisme avec toute sa férocité et le respect de l'opinion, — qui fait qu'en la bravant on désire surtout l'émouvoir —, se livrent de silencieux et furieux combats : elle n'aurait choisi pour son personnage ni une époque plus favorable, ni un autre milieu, ni une autre éducation, ni un autre père.

(i) Prononcez Kirkegôrd.

Il était né le 5 mai 1813 à Copenhague. Son père avait alors cinquante-sept ans. Ce vieil homme était Jutlandais, et il avait épousé en secondes noces, après quelques mois de veuvage, sa servante, une Jutlandaise aussi, qui lui donna sept enfants : le dernier fut Sôren. Berger jadis, il avait gardé ses moutons sur les landes, souffrant dans son âme et dans son corps. On dit qu'il se fit ensuite colporteur, hosekrœmmer ; mais on sacrifie la vérité au charme nostalgique que ce mot éveille, paraît-il, dans la langue danoise. La vérité est qu'on l'envoya encore jeune chez son oncle épicier à Copenhague. Il s'établit plus tard à son compte et gagna une assez grosse fortune. A quarante et un ans, il se retira des affaires et mena jusqu'à sa mort l'existence d'un rentier.

C'était un homme dur et tyrannique. Sur un fond d'inquiétude et de mélancolie, aussi incurable que la stérilité de ses landes natales, son esprit disputeur poussait des ronces. Il aimait les discussions ; il y apportait l'âpre humour des Jutlandais et leur plaisanterie drue. Mais, après ces passes de gaieté, il rentrait dans sa méditation morose et taciturne. Il s'attacha de préférence à son dernier né dont il avait peut- être deviné qu'il était plus que les autres le fils de sa tristesse et de son esprit. Sa redoutable affection s'appesantit sur l'enfant débile. Il inoculait au petit Sôren sa foi sombre. Il lui maintenait sous les yeux ce que les Jansénistes nommaient la face hideuse de l'Évangile. Il était

comme un condamné à mort qui emprisonnerait son enfant avec lui dans sa chapelle ardente. Du reste, il savait entremêler les jeux et l'épouvante, et détendre l'esprit de son fils jusqu'au moment où, d'un coup sec, il le ramenait à l'angoisse. « Il y avait une fois un père et un fils, « écrira plus tard Kirkegaard. Un fils est pour « un père comme un miroir où il se revoit lui- « même ; et, pour le fils, le père est comme un « miroir où il se voit dans l'avenir. Cependant « ils se regardaient rarement ainsi, car, d'ordi- « naire, leur conversation était vive et gaie. Mais « parfois le père s'arrêtait devant le fils et, le « considérant d'un air triste, lui disait : « Pau- « vre enfant, tu vas à un calme désespoir. » Ils « ne s'expliquèrent jamais le sens de ces mots. - « Le père se croyait responsable de la mélanco- « lie de son fils ; le fils se croyait la cause du « chagrin de son père. »

Ce n'était pas seulement par des paroles mystéri.euses et de longs regards muets qu'il surexcitait son enfant : on eût dit qu'il s'était imposé la tâche d'abolir en lui le sens de la réalité, de lui en inspirer l'indifférence ou l'aversion, de l'habituer à vivre, comme un malade paralysé, sur les seules ressources de son imagination. Lorsque l'enfant lui demandait de sortir, le vieillard lui proposait une promenade dans sa chambre. Où désirait-il aller ? Au parc de Fré- deriksberg? Sur les bord du Sund? Il le prenait par la main, et, tout en marchant d'un bout à l'autre de la pièce, il lui décrivait ce qu'ils

auraient vu. Il saluait les personnes de connaissance. Il haussait la voix pour dominer le bruit des voitures ou le fracas des flots. On rencontrait la marchande de tartes ; et jamais les tartes n'avaient paru plus appétissantes au petit Sôren. Son père avait le don merveilleux de faire de la vie ; mais il ne s'en servait qu'à dénaturer sur les lèvres de son fils la saveur de la vie. Après une demi-heure de cette promenade imaginaire, l'enfant tombait épuisé ; et Georg Brandès nous dit qu'ils continuèrent longtemps ces exercices d'auto-suggestion. Le petit Kirke- gaard grandit ainsi en dehors de l'enfance, et même en dehors de l'existence, comme s'il eût porté la fatalité de son nom qui signifie cimetière. « J'ai soulevé, dès ma plus tendre enfance et jusqu'à me rendre malade, dira-t-il, des impressions trop lourdes que m'imposait le vieillard mélancolique, qui pliait lui-même sous leur fardeau. »

Il y au fond de l'âme hamlétique un contraste effrayant entre son amour de la vie et son impuissance à l'étreindre. Je me figurerais volontiers Hamlet avec le corps d'un vieillard et le visage d'un jeune homme, toute la glace de l'âge dans les membres et tout le feu de la jeunesse dans les yeux. Et c'est ainsi que je me représente le jeune Kirkegaard. Il avait appris à se regarder vivre dans un monde imaginaire dont l'éclat factice devait ternir à ses yeux le monde réel, et dont l'évocation lui avait coûté tout l'effort que les autres mettent au service de l'action. Jamais

éducation plus déraisonnable ne marqua d'une empreinte plus indélébile celui qui la reçut. Non seulement elle nous explique les personnages irréels et fantasmagoriques de ses romans. Non seulement elle fit de son esprit une usine de fantômes et un laboratoire de souffrances. Mais personne ne poussa aussi loin que lui le mépris des sciences naturelles et physiques et la haine de l'histoire. Il n'égarera pas une parcelle de son attention dans « ces vaines curiosités ». De toute la vie des hommes et des peuples qui se sont succédé sur la terre avant lui, il ne retiendra que des formes légendaires où draper et symboliser ses pensées. On ne peut même pas dire que, lorsqu'il fera parler des personnages bibliques, il commettra des anachronismes, car ce mot n'aurait aucun sens pour lui.

Le plus grand danger de ces vies chimériques est qu'on y ramène tout à soi, impérieusement, et que l'orgueil, avec la complicité de l'imagination, s'hypertrophie. Sans camarades, sans amis, car il n'en eut pas plus au collège que dans le monde, Kirkegaard se crut de bonne heure un être unique, et, jusqu'à son dernier jour, il s'efforça de le persuader aux autres. Le passé n'est qu'une immense steppe où, quand il se retourne, c'est son ombre qu'il aperçoit marchant au-dessus des tombeaux ou se détachant sur le fond du ciel. Mais ce barbare traine en lui toute une hérédité, tout un atavisme de tristesse qui s'est nourrie des sucs d'un âpre terroir et qu'ont battue, à l'ombre d'une pauvre église, des vents

salés. Il est chrétien avec tous les stigmates de l'angoisse chrétienne. Il vient à une époque où la raison s'est faite la servante d'une sensibilité frénétique. Enfin, il aura beau étudier Platon, citer Montaigne ou Pascal, sa pensée s'est d'abord attachée aux philosophes allemands ; et ce n'est pas sans raison que Brandès regrettera qu'il n'ait pas mieux connu la France. Hamlet, lui aussi, n'avait point séjourné comme son ami Laertes dans le pays dont la lumière clarifie les âmes les plus obscures ou, du moins, les met en garde contre les prestiges de leur obscurité. Le héros shakespearien revenait de Wittemberg où même il désirait retourner ; et l'Allemagne avait versé sur sa volonté d'agir l'opium de ses considérations métaphysiques. « Il y a, dira Kirkegaard, dans la forêt de Grib un endroit qu'on appelle le Carrejour des Huit Chemins. J'aime singulièrement ce nom. » Mélancolique barbare qui ne se lève pas avec l'aurore d'un monde, mais qui hésite et jouit de son hésitation sur les bords du crépuscule ! Chez lui, comme chez l'homme d'Elseneur, le point du jour de la décision cède éternellement à la pâle réflexion.

« Ce qui me manque, écrira-t-il dès i835 dans « son Journal intime, c'est de savoir ce qu'il « faut que je fasse et non ce qu'il faut que je « conçoive. Il s'agit de trouver une vérité qui « soit la mienne, de trouver une idée pour « laquelle je veuille vivre et mourir... Je veux « vivre sur quelque chose qui soit comme une

« fibre de ma racine la plus profonde, une fibre « entée sur le divin, et que le divin continuerait « d'alimenter, même si le monde s'écroulait. » Plus il ira, et plus, dans sa recherche inquiète de sa vérité particulière, il se retranchera de la communion des hommes; mais plus aussi il aura besoin de leur admiration ou de leur éton- nement. Dès le collège, enfant tranquille, silencieux, soumis en apparence, mais distant, il calcule ses mots et ses gestes en vue d'exciter la surprise. Sa faiblesse l'expose aux brimades ; mais son regard s'accroche à tous les ridicules, et son esprit sarcastique, qu'il avait hérité de son père, tourne en dérision ceux dont il avait à se venger. La solitude s'élargit autour de lui comme autour d'un être incompréhensible. Il n'en souffre pas ; il ne souffrirait que de ne pas être jugé incompréhensible. Et il a si grand' peur que la curiosité qu'il éveille n'attribue ses bizarreries à des raisons extérieures, qu'il manifestera toujours, comme homme ou comme écolier, la plus complète obéissance aux règles établies. Il professera, durant toute son existence, il exagérera même le respect des autorités. Il s'assure ainsi qu'on ne le confondra pas avec les révoltés ordinaires, et, en même temps, il crée autour de lui une vaste sécurité. Je n'imagine pas de mépris comparable à ce respect. Citoyen honoraire, il n'appartient pas à la Cité. Il paie ce qu'elle lui réclame, salue ses emblèmes, vénère le Roi et la police ; moyennant quoi, il se désintéresse si parfaitement de la vie publique qu'on

chercherait en vain dans ses ouvrages une allusion à la première guerre du Danemark contre la Prusse. Je me trompe : il déplora qu'elle l'eût privé de son domestique.

Mais il n'admettait point que la Cité lui rendît la pareille. Un de ses premiers essais, sa thèse sur l'Ironie Socratique, nous le montre aussi éloigné de comprendre la mesure de l'esprit grec que désireux de jouer, le long des rues de Copenhague, le personnage d'un Socrate interrogateur et énigmatique. Tout lui sera bon pour arrêter et retenir l'attention du passant : les titres étranges de ses ouvrages, Extraits des papiers d'une personne encore vivante publiés contre sa volonté. — Ou bien, ou bien. — Des pseudonymes : Frater Taciturnus, — Victor Eremita,— Johannès Climacus, — Virgilius llaujniensis. Il a des goûts de mystificateur. Aux moments où il est le plus absorbé par son travail, il interrompt la page commencée, court au théâtre, y attire un instant les regards et s'éclipse, tout fier d'avoir laissé derrière lui l'idée qu'il ne travaille pas et d'avoir ainsi préparé à son œuvre prochaine la soudaineté d'une explosion. Il bat continuellement l'estrade. Comédien de sa vie, il est à lui-même son théâtre, son dramaturge, ses acteurs, son metteur en scène et ses applaudis- seurs. Mais il convie le monde entier, du moins tout le Danemark, aux représentations qu'il se donne dans l'Elseneur de son intimité. Il ne supporterait point que la curiosité publique ne prît pas le chemin de son château, et, quand il

lui plaît d'en relever le pont-levis, ne restât pas attachée aux fenêtres qu'il illumine dans la nuit pour son plaisir solitaire. Rappelez-vous Hamlet et, sous une attitude tour à tour familière et glaciale, son regard où l'on devine l'éternelle préoccupation de l'effet qu'il produit sur les autres.

Telle était cette âme sincère jusque dans ces accès de cabotinage, qui, d'ailleurs, se coloraient à ses yeux d'une louable intention, puisqu'il s'était persuadé, un peu comme le héros shakespearien, que, de tous les moyens dont un homme dispose pour arriver à convaincre les hommes, il n'en est pas de meilleur que l'excentricité comique. Mais jusqu'en i838, jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, rien encore n'était survenu dans son existence qui lui permît de réaliser toutes ses aspirations à la volupté de souffrir. Étudiant irrésolu, un instant brouillé avec son père, endetté, sans qu'on en connaisse d'autres motifs que ses fastueux pourboires et des parties de billard qui, dans son imagination frappée, prirent un jour des proportions de débauches sardana- palesques, il s'était tourné vers la théologie, alors tout imprégnée d'optimisme hégélien. Il fut assez vite convaincu que la philosophie et le christianisme ne se comprendraient jamais, que la philosophie, capable peut-être de nous garder mais incapable de nous nourrir, n'était que la nourrice sèche de la vie, et qu'enfin, si les philosophes se bâtissent de superbes demeures, c'est à côté qu'ils vivent, dans une grange. Les simplifications hégéliennes et la perpétuelle

conciliation des antinomies lui parurent d'indignes escamotages. Tout lui était inexplicable, « depuis la mouche jusqu'au mystère de l'Incarnation ». Tout lui était inexplicable, et surtout lui-même. « Si je ne savais que je suis un vrai « Danois, je pourrais presque expliquer les con- « tradictions qui sont en moi en me supposant « Irlandais. Il était trop pénible aux Irlandais « de baptiser complètement leurs fils : ils dési- « raient toujours leur garder un petit coin de paga- « nisme. Quand les autres trempaient l'enfant tout « entier dans l'eau, eux, ils lui laissaient le bras « droit au-dessus, afin que, devenu homme, il « pût avec ce bras brandir l'épée et étreindre « les femmes. » Mais, enfermé dans son orgueil et dans sa défiance de la vie, il ne jetait sur les épées et sur les femmes qu'un regard de stérile convoitise. Pour tromper ses désirs, il étudiait les légendes du Juif Errant, de Faust et de Don Juan, où il admirait son inquiétude, sa soif de tout connaître magiquement et ses ambitions de séducteur. Mais c'est surtout l'idée d'Hamlet qui le tyrannisait. « Il faut deux hommes pour en faire un ! » s'écriait-il dans son Journal.

Il en était là, gémissant déjà sur la perte de sa jeunesse et « battant en retraite à travers des villes détruites et des déserts fumant d'espoirs déçus », quant tout à coup le spectre lui apparut.

Ce ne fut point sur la terrasse d'un château

romantique, sous un ciel chargé d'éclairs, et au bruit torrentiel du Sund. Le décor était plus , lugubre. Ce fut entre les quatre murs d'une , pauvre chambre, pauvre comme celle où nous \* agoniserons, sur un lit de mort et au commencement d'une agonie. Son père, avant de mourir, lui révéla un secret qui avait pesé sur sa vie et empoisonné la source de ses pensées. Quel secret? Nous l'ignorons. Les uns croient qu'il concernait la mère de Kirkegaard, cette servante jutlandaise qu'aucun mot de son fils ne tirera jamais de l'obscurité où son maître l'avait prise. La dureté de son mari l'aurait poussée à commettre une faute dont il se reconnaissait responsable devant Dieu. Les autres prétendent que, du temps qu'il était berger au Jutland, désespéré des brutalités de sa vie, il était monté un jour sur une haute lande et avait horriblement blasphémé Dieu. Quoi qu'il en fût, ce secret, qui sortait des bruyères du Jutland ou d'un coin de la maison familiale, et qui me rappelle le mot de « vieille taupe » qu'Hamlet lance au revenant, ce secret dont la laideur repoussante empruntait des circonstances une horreur sacrée, parut si formidable à Sôren Kirkegaard qu'il l'appela « le grand tremblement de terre de son existence ».

La vénération qu'il avait pour son père n'en fut point atteinte ; mais elle s'enveloppa d'une ombre de compassion. Du même coup, l'affreux bouleversement lui apportait une explication décisive de ses contradictions intérieures et lui

fournissait le mot de sa propre énigme. Tous les remous, toutes les agitations de son âme lui devenaient intelligibles par l'apparition de cette chose innommée qui avait enfin montré sa tête à la surface. Sa mélancolie n'était que le pressentiment d'une faute inconnue qui vivait dans le passé, un de ces pressentiments dont la confirmation inspire plus de terreur que la faute elle- même, car « c'est alors qu'éclate la force destructrice du péché originel ». Voilà pourquoi Ham- let est si tragique ! « Je compris que le grand « âge de mon père n'était pas une bénédiction « divine, mais plutôt une malédiction, et que « les remarquables facultés d'esprit de notre « famille n'existaient que pour se détruire elles- « mêmes. Le silence de la mort montait en s'é- « largissant autour de moi, quand je voyais dans « mon père un malheureux qui nous survivrait « à tous, une croix sur le tombeau de ses « espoirs. Il fallait qu'un péché restât sur notre « famille, qu'un châtiment fût sur elle et que la « main de Dieu l'anéantît, l'effaçât comme une « expérience manquée. »

Mais, si sa croyance dans le Dieu terrible, qui se venge du crime des pères jusque sur la quatrième génération, semblait l'arracher à son individualisme, et lui rappeler que l'individu ne peut pas plus s'isoler dans le monde qu'il ne peut accepter sous bénéfice d'inventaire l'héritage de son passé, le démon de l'orgueil, dont les ruses revêtent la forme de nos plus sincères douleurs pour mieux nous capter, allait, par le

sentier de l'épouvante, le ramener plus étroitement à l'idolâtrie de son moi. Il n'y a point là de quoi nous surprendre, puisque même dans un Pascal, c'est-à-dire dans l'homme qui a le plus travaillé à tuer son amour-propre, nous assistons à un réveil déguisé de cette passion, lorsqu'il s'exalte au miracle de la Sainte Épine comme un témoignage particulier que Dieu lui envoie.

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille

Montre à tous qu'il est juste...

Or bénédiction ou malédiction divine sont également la preuve que Dieu s'occupe spécialement de nous, et qu'il nous a choisis pour être des exemples vivants de sa miséricorde ou de sa justice. Le coup de foudre, qui avait éclairé aux yeux de Kirkegaard toute la tristesse de son père et sa propre mélancolie, le sépara encore plus de la communauté humaine. A la conception de sa singularité exceptionnelle et géniale s'ajouta, comme un ferment morbide, l'idée d'un mystère qui le dépassait, mais le grandissait, et l'entourait d'une atmosphère impénétrable aux autres hommes. On en suit l'effervescence dans son journal, qui n'est si souvent qu'une détonation répétée d'images d'un byro- nisme biblique.

Mais cette amère jouissance d'orgueil fut payée de rudes tourments. Son passage d'une foi déjà sombre à une foi plus sombre ne s'accomplit point sans secousse et sans des corps à corps

avec le doute. Du jour où Kirkegaard reconnut dans son mal intérieur un châtiment de Dieu, la question de la justice divine se posa devant lui. Il nous dit qu'une nuit il douta de tout et que, cette nuit-là, Jésus vint à lui par les portes fermées. Mais, sauf cet aveu, il nous a tu les débats entre sa foi et sa raison, moins par pudeur que par crainte de nous dévoiler ses faiblesses. Ceux qui l'ont approché n'ont pas toujours eu cette discrétion. Il se laissait surtout approcher par des gens dont l'esprit et les intérêts étaient le plus opposés aux siens, soit qu'il eût escompté le plaisir de les étonner davantage ou qu'il eût redouté la perspicacité des autres. Pendant un certain temps, un juif nommé Lévin, philologue, l'aida à corriger ses épreuves ; et nous tenons de lui qu'un jour Kirkegaard lui dit tout à coup qu'il avait bien de la chance « d'ètre libre de Jésus-Christ », et que s'il avait cette chance, lui, Sôren Kirkegaard, il pourrait autrement profiter des biens de la vie. Et Lévin nous raconte encore que son angoisse était si forte que, plus d'une fois, il le vit s'interrompre dans sa lecture de la Bible et éclater en sanglots.

La révélation du secret de son père l'avait tout d'abord atterré ; puis, par piété et par pitié filiale, il avait voulu donner au mort une satisfaction à laquelle le vieillard semblait avoir attaché beaucoup d'importance. Il prépara résolument son examen de candidat en théologie et le passa. Enfin il songea à se marier. Georg Brandès a très joliment dit : « C'était comme si,

un beau jour, Siméon le Stylite fût descendu de sa colonne, et, tendant la main à une jeune dame, l'eût invitée à en partager la petite plateforme. » Oui ; mais alors la jeune dame eût considéré l'exiguïté de la place qui lui était offerte ; elle l'eût remercié avec un sourire, et elle eût continué son chemin ; et le Stylite eût regagné son perchoir. Cependant l'histoire aurait pu être aussi simple. C'est une banale histoire que celle d'un jeune homme qui se fiance, puis qui s'aperçoit qu'il s'est trompé, et dont la fiancée, après un moment de dépit et de douleur, se marie à un autre. C'est une histoire qui arrive tous les jours dans tous les pays, et dans les pays scandinaves encore plus qu'ailleurs. Mais, avec Kir- kegaard, rien ne se passait simplement, et les moindres incidents de la vie entraient dans le domaine d'une psychologie tragique. L'épisode de ses fiançailles fut le second bouleversement de son existence, peut-être pire que le premier. Après le Spectre, Ophélie.

M"' Régine Vortland était une de ces jeunes filles aux joues roses et aux yeux bleus dont la fraîche figure est inséparable de l'idée que nous nous faisons des pays du Nord comme les arbres de Noël, les poêles de faïence, le carillon des traîneaux et les feux de la Saint-Jean. Elle avait un sourire très doux et un regard très gai. Un des neveux de Kirkegaard, le grand historien Troels

Lund, me disait qu'il ne l'avait connue que déjà vieille, mais qu'elle avait gardé sa fraîcheur et son air de bonne volonté. La première fois que Kirkegaard la rencontra, elle n'était pas encore confirmée, et elle subit le charme du jeune homme. Quelque temps s'écoula : elle crut en aimer un autre, Schlegel, et ne fut tirée de son erreur que lorsque SÕren Kirkegaard reparut dans sa vie. Pour lui, les commencements de cet amour eurent les douceurs d'une trêve. Il s'émerveilla de cet afflux de vie dont la présence de l'être cher l'inondait, sans prévoir que cette force nouvelle qui envahissait son âme en accroîtrait aussi la puissance de destruction. « Si elle « n'est pas riche, elle peut dire comme l'apôtre : « Je n'ai ni or ni argent ; mais ce que j'ai, je te « le donne : relève-toi et sois guéri. »

La réalité des fiançailles lui coupa brusquement l'horizon illimité de ses rêves. Il avait entendu dire que l'amour sauvait les âmes de la mélancolie ; mais comment une âme mélancolique ne s'occuperait-elle pas mélancoliquement de ce qui était devenu pour elle l'intérêt capital de la vie ? L'amour ne l'arracherait point à sa tristesse. Loin de sa fiancée, les vers des poètes, qu'il se répétait pour s'exprimer à lui-même ses émotions amoureuses, lui mouillaient les yeux et le remplissaient d'une langueur trop délicieuse. Il aimait assurément ; mais il aimait déjà dans le passé. Son amour n'était plus que l'amour du souvenir. Dès le début il avait l'impression « d'avoir sauté la vie ». Que

cette jeune fille vînt à mourir, sa mort n'amènerait en lui aucun changement essentiel. De nouveau, il se jetterait dans un fauteuil, il reprendrait les vers des poètes, ses yeux se mouilleraient de larmes, et il appartiendrait tout entier au souvenir. Le souvenir a cet avantage que le fait de commencer par une perte et de n'avoir plus rien à perdre lui assure la tranquillité. A peine avait-il quitté sa fiancée qu'il était comme un vieillard dans ses rapports avec elle. Ici, je suis presque pas à pas, parmi les nombreuses analyses de son état d'âme, celle que, dans un livre intitulé Répétition, il a prêtée à un jeune homme sans nom qui n'est et ne peut être que lui-même. Et je ne crois pas qu'on ait jamais mieux mis en lumière le pouvoir desséchant et, en quelque sorte, corrupteur de l'imagination, quand elle subordonne toute la vie à ses délices solitaires.

Kirkegaard est parti d'une observation très fine et très juste : il y a dans l'amour des minutes d'une si exceptionnelle douceur que le coeur s'en saisit comme d'une proie et aspire violemment à une solitude où il pourra les retourner, les détailler, les contempler à sa guise, les prolonger, leur donner ce qui leur manque : la durée. En ce sens, le souvenir est bien ce qu'il disait, un reflux de l'éternité dans le présent. Cependant, si vive qu'en soit la séduction, il faut craindre de s'y attarder, non point comme à quelque chose de mort d'où se dégage une torpeur anémiante, mais, au contraire, comme à

quelque chose de très vivant, qui continue de vivre en dehors des conditions ordinaires de la vie et qui nous en écarte de plus en plus. Kirke- gaard s'y attachait éperdument. Son imagination embellissait les heures passées, les exaltait, les dramatisait et l'emportait si loin de la réalité présente que, lorsqu'il y était ramené, il ne la reconnaissait point. Mlle Régina Yortland, en développant sans le vouloir le génie poétique et créateur de son fiancé, avait elle-même signé son arrêt de mort ; et elle avait tort de se survivre, car sa présence ne pouvait désormais que gêner l'œuvre d'idéalisation dont elle était l'objet. Rarement jeune fille perdit une aussi belle occasion de mourir. Un simple accident, une fièvre maligne : Dieu sait de quelles grâces nous parerions son intelligence ! Elle serait assise aujourd'hui dans le chœur immortel des grandes inspiratrices. Mais elle préféra rester sur la terre, et assez longtemps pour pouvoir lire et relire dans les ouvrages de son ex-fiancé qu'elle n'était point la personne remarquable qu'il s'était figurée.

En effet, elle ne l'était pas. Elle se proposait tout bonnement de le délivrer des soins matériels de l'existence ; et elle l'eût fait ; et c'est déjà beaucoup ; et je ne vois pas ce qu'un homme comme Kirkegaard, persuadé qu'il est seul de son espèce, demanderait de plus au mariage. Il exigeait qu'elle le comprit. « Elle « n'aimait ni mon nez bien formé, ni mes « beaux yeux, ni mes petits pieds, ni ma forte

« tête : elle n'aimait que moi ; et pourtant « elle ne me comprenait pas. » Mais, du moment qu'à son avis « il n'y avait pas un homme au monde à le comprendre », elle n'était point si coupable. Il eût voulu qu'elle partageât sa mélancolie : hélas ! heureuse d'aimer et d'être aimée, il lui était impossible d'interdire à ses yeux l'éclat d'une joie printanière : « Comme ce doit être singulier, s'écriait-il, d'ê- « tre une jeune fille, et de vivre seulement pour « vivre 1 » Cet amour innocent de la lumière et du monde le blessait comme une cruauté. Il s'indignait qu'un être si charmant ne pensât rien. Elle ne pensait qu'à lui plaire ; mais elle ignorait tout ce qui lui plaisait. Quand il lui lisait ses sermons, elle l'écoutait avec bonheur ; et il lui reprochait intérieurement de n'en être touchée que par la beauté esthétique. 0 naïf philosophe, elle n'avait entendu que votre voix ! Mais, au fond, il n'avait pas tort. Ses fiançailles étaient une erreur ; son mariage aurait été une faute. Le dénouement s'imposait. Une explication pénible, mais franche, eût tout remis en place, Mlle Régina d'un côté et lui de l'autre. Il n'en alla pas ainsi ; et autour d'une rupture, que de clairs motifs justifiaient, le malheureux s'ingénia à épaissir du mystère et joua le troisième acte d'Hamlet.

Toutes les raisons morales qu'il avait de rompre semblèrent s'effacer devant une autre raison plus grave et même si grave qu'elle devait demeurer enfouie dans les ténèbres. Il dit et

répéta plus tard que la vraie cause de sa rupture, personne ne la saurait jamais. Il s'agit évidemment d'une maladie (i). Il ne nous a point laissé ignorer qu'il alla demander à un médecin s'il pouvait se marier, et que la réponse fut douteuse. Mais il ne le consulta qu'une fois sa résolution prise. Et l'on s'étonnera toujours que cette maladie mystérieuse ne l'eût point empêché de se fiancer. On s'étonnera encore bien plus que, si elle a été soudaine, l'accablement qu'il dut en éprouver n'ait point ôté à son esprit la liberté d'organiser la plus triste des comédies et la moins excusable.

Si la pudeur ou l'orgueil lui défendaient de confier la cause de sa retraite à sa fiancée, il lui restait assez de prétextes pour se retirer honorablement. Mais il voulut que la rupture vint d'elle; et il entreprit de l'étonner, de la déconcerter, de l'effrayer, enfin de la détacher. Il semble qu'il ait fini par concevoir une sorte d'épouvante irritée devant cette jeune fille qui lui représentait « le sacrifice des souffles les plus profonds de son existence », et l'éternelle insouciance du monde à l'égard de la vérité. Il lisait dans ses yeux le mensonge de la vie comme

(i) Le philosophe Sibbern, qui se flattait de la connaître, déclara à Barfod, le premier éditeur du Journal de Kir- kegaard, qu'il n'oserait pas la confier au papier. Un prêtre, qui l'a fréquenté, nous révèle qu'il avait souvent des accès de son mal : il tombait par terre, fermait les mains, tendait ses muscles dans un effort désespéré. Quand il revenait à lui, il disait : « Ne le racontez pas. A quoi servirait qu'on sût ce que je porte? » Était-ce de l'épilepsie?

Hamlet dans ceux d'Ophélie la trahison de son entourage. Mais en même temps il ressentait la curiosité d'un artiste qui, n'ayant jusqu'ici connu que son âme, avait l'occasion d'en étudier une autre. Il désira voir comment la crainte, le dépit, la douleur, l'amour, agissaient sur une jeune fille. Des préliminaires de sa rupture, il fit une expérience psychologique. Il affecta d'abord, sous une attitude attentive, mais sans tendresse, qui sentait la corvée élégamment acceptée, des distractions, des absences, des préoccupations lointaines, les airs d'un homme dont l'esprit voyage. Puis il fut ironique, désobligeant. Il posa pour l'immoralité. Il feignit même le déséquilibrement. Il prononçait des paroles incohérentes. Au théâtre, lorsque sa fiancée commençait à s'amuser, il se levait et sortait ostensiblement. Il l'affola. Cette petite âme légère, prise dans ce tourbillon de simulacres, crut à l'orage de la passion et fut soulevée à des hauteurs qu'elle n'avait point atteintes. « Elle se donne à son amour dans une « mesure qui me fait peur. Je ne pourrais jamais « me donner ainsi. J'ai tout pouvoir sur elle;

« elle n'en a aucun sur moi. » Il reculait devant la vie ardente que ses machinations avaient évoquée. Et le puritain, qui était en lui, ne pardonna jamais à cette amoureuse les moyens si naturels qu'elle employait pour le retenir : « Je trouve u dans ma chambre un billet désespéré où elle « me dit qu'elle ne pourra vivre sans moi, qu'elle « en mourra. Elle me conjure par Dieu, par « mon salut éternel... Elle mêle à son amour une

« expression de devoir religieux qui est inconve- « nante. » Cette conjuration mit un terme à ses excentricités, comme le signe de croix met en déroute les apparitions infernales. M. V ortland lui dit : « Je suis un homme fier, et ce m'est dur de venir vers vous; mais, je vous en prie, ne la quittez pas : elle en mourrait. » Il n'hésita plus : il partit pour Berlin. « Sa tête était vide et vaste comme un théâtre où la pièce vient de finir. » Et il écrira plus tard : « Je lui laissai le cri et je pris la douleur. »

C'était presque vrai. Il s'évertua vainement à déguiser sa conduite en je ne sais quel acte philosophique et chevaleresque. Son indécision foncière l'avait engagé dans des subtilités tortueuses où il avait satisfait sa curiosité mauvaise et son goût théâtral. Toute sa vie, il traîna le remords d'avoir joué avec un cœur et de l'avoir traité comme une matière à réactions. Mais je crains qu'il n'ait également joué avec son remords. Durant les deux mois qui suivirent la rupture, il se faisait renseigner par un certain Bœsen sur toutes les démarches de la pauvre fille; et il écrivait à Berlin même : « Quand le soleil ferme « son œil qui nous épie, quand l'histoire du « jour est finie, alors je voudrais non seulement « m'envelopper de mon manteau, mais jeter « autour de moi tous les voiles de la nuit, et « venir vers toi et écouter, comme écoute le sau- « vage, non le bruit de tes pas, mais les batte- « ments de ton cœur. » L'expérience continue. L'image de celle qu'il aimera toujours dans son

souvenir lui échauffe l'imagination. Parmi ses notes de Berlin, l'une d'elles, intitulée Situation, nous expose ce projet de nouvelle ou de roman : « Un séducteur s'éprend d'une jeune fille à tel « point qu'il n'a pas le courage de la séduire; « mais il ne peut pas plus se décider à la lier « vraiment à lui. Il en rencontre une autre qui « lui ressemble. Celle-là, il la séduit pour goûter « dans ses bras la jouissance de la première. » Il regrettait un jour d'être abandonné non des hommes, — car cela ne lui causait aucune peine, — mais des Elfes de la joie qui jadis se rassemblaient autour de lui comme des jeunes gens enjoués autour d'un homme ivre. Aujourd'hui, ce sont les rêves érotiques qui se pressent sur les pas de cet homme ivre de sa solitude et de lui-même.

Quant à Régine Vortland, elle n'entra point au couvent ; elle ne dérangea pas les fossoyeurs ; mais, deux ou trois ans après, elle revint paisiblement à l'affection de Schlegel et l'épousa. Ce fut par le journal que Kirkegaard apprit cet événement. Il ne se dit pas qu'elle avait enfin trouvé le mari qu'il lui fallait. Son premier cri fut : Comme elle est orgueilleuse! tant il était convaincu qu'elle ne pouvait l'oublier, ni aimer personne après lui. « Qu'y a-t-il d'aussi beau que « l'orgueil féminin? Que sa beauté terrestre se « fane, que l'éclat de ses yeux s'éteigne, que sa a souple taille se courbe, que ses boucles sous « l'humble coiffe perdent le pouvoir qu'elles « avaient de nous enlacer, que son regard royal, « qui dominait le monde, n'enveloppe plus que

« le cercle étroit d'une famille, une jeune fille « qui a montré un tel orgueil ne vieillit jamais ! » Si Régine a lu Répétition, elle aura dû s'émerveiller de ce dithyrambe et encore plus de la tempête lyrique que l'annonce de son mariage avait déchaînée chez son ancien fiancé : « Je « suis redevenu moi-même!... L'Idée m'appar- « tient : lorsqu'elle me fera signe, je la suivrai; « lorsqu'elle me fixera un rendez-vous, je l'atten- « drai des jours et des nuits. Personne ne m'ap- « pellera à dîner ou ne me rappellera que le « souper est prêt. Lorsque l'Idée me fera signe, « je quitterai tout, ou plutôt je n'aurai rien à « quitter; je n'abandonnerai personne; je n'af- « fligerai personne ; mon âme ne s'attristera point « d'en attrister une autre. Lorsque je rentrerai « chez moi, personne n'interrogera ma physio- « nomie... Je serai donc désormais où étaient « tous mes désirs, où les idées bruissent comme « des éléments enragés, où les pensées se lèvent « comme les nations sous les pas des barbares, « et où parfois règne un silence aussi profond « que celui de la mer antarctique... La coupe de « l'enivrement m'est tendue : j'en hume le par- « fum et j'en perçois la musique écumeuse. Mais « d'abord une libation pour celle qui me sauva <t du désespoir solitaire 1 Loué soit l'orgueil fémi- « nin ! Vive le vol de la pensée ! Vive le danger « mortel au service de l'Idée ! Vive la danse dans « le tourbillon de l'infini ! Vive le coup de lame « qui m'entraîne à l'abîme! Vive le coup de « lame qui me jette au delà des étoiles! »

Je sens bien dans les bouillonnements de cette page étrange le soulagement d'un esprit que son remords liait encore à sa victime et qui avait peut-être envisagé la possibilité d'une réparation ; mais l'excès même du lyrisme accuse la blessure d'une rude vanité. Plus tard, elle se montre à nu dans son Journal et dans son roman Coupable ou non coupable. « Elle parlait de mourir! « Ces pensées de la mort n'étaient que des rêves « et des vapeurs : on en a ainsi quand on a « mangé des petits pois. » Il tâchait de se persuader que la persévérance à vivre de cette jeune femme le dispensait de tout remords. M. Schlegel avait emmené sa femme aux colonies. Quand ils revinrent en 1849, Kirkegaard écrivit à Mme Schlegel une lettre, dont il avait fait plusieurs brouillons, et où il lui demandait un entretien, afin de lui donner un supplément d'explications. Le mari répondit par un refus catégorique.

Le secret de son père et l'histoire de ses fiançailles furent jusqu'en 1846 les deux grandes inspirations de son génie. Dans un ouvrage intitulé Mon point de vue comme auteur, il essayait de rattacher toutes ses œuvres à un plan conçu dès l'origine dont elles ne seraient que les développements volontaires et progressifs. Cette illusion des auteurs qui veulent introduire dans leur propre évolution, souvent si mystérieuse et, en tout cas, si flexible aux influences, la rigueur de la

logique et imposer à leur passé une harmonie architecturale, devait s'accentuer encore davantage chez Kirkegaard, qui se flattait d'avoir, du premier coup d'œil, ordonné toute sa destinée. Il affirma donc qu'il s'était de tout temps assigné la mission d'amener ses contemporains de l'esthétique à la morale et de la morale au christianisme, mais à un christianisme affranchi de ses relations trop étroites avec la raison humaine et qui ne serait plus l'ange déchu pour avoir épousé une femme de la terre. C'est bien le sens général de ses livres. Mais je laisse aux philosophes et aux théologiens le soin de débrouiller son système. Pour ma part, je n'ai jamais compris en quoi sa théorie du « bond » nous facilitait le passage de la vie esthétique à la vie morale et à la vie chrétienne, sinon qu'il vaut mieux bondir de l'une à l'autre que de se traîner sur la route, mais qu'il n'est donné qu'à un petit nombre d'élus de le pouvoir. Je n'ai vu dans son œuvre que la confession de ses rêves et les transports douloureux de son existence imaginaire.

La plupart de ses livres nous donnent moins l'impression d'ouvrages philosophiques que de poèmes où le lyrisme l'emporte et de romans dont l'auteur serait tour à tour un détestable feuilletoniste et un puissant psychologue. Supposez un séminariste qui ne connaîtrait du monde que le reflet qu'en gardent les œuvres les plus romanesques, mais qui, à la lumière morose de la théologie, aurait scruté les recoins de son cœur. A dire vrai, il n'a fait qu'un roman; et,

sous quelque titre qu'il nous le présente, c'est toujours l'histoire de ses fiançailles. Il tira de cette misérable expérience une conception de la vie donjuanesque qu'il appelait la vie esthétique et qui est un effarant mélange de sensualité intellectuelle et de candeur. Il s'orna lui-même de toutes les séductions d'un homme fatal. Sa Cordelia dira de Johannès : « Tantôt il était si <( spirituel que je me sentais annihilée, tantôt si « passionné que j'en tremblais pour lui. Il avait « la force et la délicatesse des sensations. Nulle « pensée ne lui était trop grande, nulle trop « hardie. Il savait rugir comme une tempête « d'automne; il savait murmurer imperceptible- « ment. Jamais je ne pouvais prévoir ce qu'il « serait. » C'est bien ainsi qu'il se voyait, qu'il s'admirait et qu'il tenait à ce qu'on l'admirât. Je ne sais pourquoi il détestait les Romantiques allemands. Se croyait-il plus léger qu'eux? Quel labeur dans son humour! Quel pédantisme dans ses grâces ! On se rappelle les jolis vers de Musset :

Madame alléguera qu'elle monte en berline ;

Qu'elle a passé les ponts quand il faisait du vent,

Que lorsqu'on voit le pied la jambe se devine...

Sur ce thème, ou le même à peu près, Kirke- gaard s'appesantit avec une incroyable lourdeur : « Attention, ma belle inconnue, attention ! Il n'est « pas si facile de descendre de voiture... Parfois, « j'ai eu le vif désir d'entrer comme domestique « dans une maison où il y a de jeunes dames. « Un domestique pénètre si aisément les secrets

« de sa mal tresse !... J'ai vu maintenant votre « petit pied, et, en bon naturaliste de l'école de « Cuvier, j'ai su en tirer des déductions. » On n'est pas plus gauche ni plus maladroit. Et quelle médiocre aventure que celle de ce grand séducteur qui se fiance d'abord, puis qui, pour éprouver jusqu'où peut aller l'amour de sa fiancée, l'amène à rompre ses fiançailles et à accepter un rendez-vous, où elle trouvera sur la table L'Amour et Psyché d'Apulée en traduction allemande, et où elle se donnera librement, dans la plénitude de sa divine nostalgie! Le lendemain, il la quittera et ne la reverra plus, car l'amour n'a de beauté que dans la lutte et le désir, et lorsqu'une jeune fille s'est donnée, elle a tout perdu. Ainsi, la plume à la main, il prolongeait et achevait son histoire, dont le moindre tact aurait dû lui conseiller d'épargner l'héroïne. Il est vrai que Gœthe ne s'est pas plus demandé, en écrivant Werther, s'il ne nuirait pas à la réputation de Charlotte, que Chateaubriand, en écrivant René, s'il ne ferait pas peser sur la mémoire de sa sœur le soupçon d'un amour incestueux. Le génie a de grandes immunités; et, après tout, quand nous en respirons les fleurs éclatantes, nous ne nous soucions point du fumier d'orgueil et d'indélicatesse où elles ont poussé.

Et, à travers toutes ses naïvetés et toutes ses infatuations, le génie de Kirkegaard se reconnait au jaillissement intarissable de son lyrisme, aux traits soudains dont il démasque les sophismes du cœur et dont il éclaire notre misère morale

et nos instincts honteux, à l'éclat fiévreux qui anime ses personnages. Derrière l'écran où transparaissent leurs ombres, nous sentons une âme qui se consume d'angoisse et dont les anticipations brûlantes dévorent toutes ses espérances comme les miroirs d'Archimède incendiaient les vaisseaux sur la nier.

Et puis cette âme a rencontré, au souvenir de son père et de la Bible, des symboles où elle s'est égalée aux plus grands poètes. Son père ne cessait pas de mourir. Et quand, les yeux pleins de cette agonie, il ouvrait sa Bible, il communiquait si naturellement aux personnages de l'Ancien Testament ses anxiétés et son désespoir qu'il en faisait des créations personnelles et dramatiques. Il devenait le lépreux dont chacun de ses ulcères lui redit la malédiction divine. L'homme dont il entendait dans la chambre à côté le râle et les sanglots, ce n'était point le vieillard du Jutland : c'était le roi David; et lui, son fils, lui, Salomon, avait bondi hors de sa couche et courait à son secours, pensant que des meurtriers l'assaillaient. Mais il ne trouvait au chevet du vieux Roi que d'invisibles remords plus cruels que des meurtriers.

Que Dieu est terrible! « Abraham se leva au « point du jour. Il fit seller les ânes et s'éloigna « côte à côte avec son fils. Sarah les regardait « par la fenêtre et les suivit du regard jusqu'à « ce qu'elle ne les vît plus... Quand ils furent « rendus à l'endroit du sacrifice, Isaac se jeta « aux genoux de son père et les embrassa ; mais

« Abraham le repoussa durement : « Garçon « insensé, penses-tu donc que c'est l'ordre de « Dieu? C'est ma volonté. » Et Kirkegaard l'a entendu qui disait en lui-même : « 0 mon Dieu, « il vaut mieux qu'il me croie inhumain que « s'il perdait la foi en toi! » Quand le bouc fut immolé et qu'ils furent redescendus chez eux, Abraham avait vieilli, et, désormais, son regard assombri se reposait sans joie sur l'adolescence florissante de son fils, car il ne pouvait oublier que Dieu avait exigé cela de lui... Et cependant, par une soirée tranquille, il remonta sur la colline et supplia Dieu de lui pardonner d'avoir voulu sacrifier cet Isaac pour qui tant de fois il eût voulu sacrifier sa vie...

Ce sont là, dans l'œuvre de Kirkegaard, des passages inoubliables et d'une large humanité, de ces beaux sons de cloches qui font lever toutes les têtes. Enfin, les Danois vous diront qu'aucun de leurs écrivains n'a possédé une langue aussi souple, aussi riche, aussi harmonieuse, aussi passionnée, tenant à la fois de la conversation la plus libre et du style le plus brillant.

Il venait de publier en i845 un de ses ouvrages les plus considérables et, à mon avis, les plus incohérents, Les Étapes sur le chemin de la vie, quand la troisième crise de sa vie se produisit. La cause en fut insignifiante ; mais sur une nature

aussi fortement ébranlée une simple chiquenaude fait plus de ravages que l'apparition d'un spectre ou le désespoir d'Ophélie. Cette fois nous marchons à ciel découvert. Pas l'ombre d'un mystère devant nous. Le juif danois Goldsmith avait rapporté de France l'idée d'un journal tintamar- resque, Le Corsaire, dont le frontispice représentait le port de Copenhague et un navire qui y entrait à toutes voiles, avec une banderole à l'arrière où se lisait : Ça ira ! Ça ira 1 Ce petit journal, frété de blague soi-disant parisienne et d'ailleurs un peu avariée par la traversée, eut un succès dont Kirkegaard prit ombrage. Il avait horreur, avec raison, de ce genre d'esprit qui, selon lui, faussait le comique supérieur de la vie, et qui menaçait de détourner l'attention des ouvrages de Frater Taciturnus pour l'arrêter sur de basses frivolités. Cependant Goldsmith admirait Kirkegaard; et le Corsaire, qui ne louait personne, fit une exception en sa faveur. Il en fut froissé. « Lorsqu'il y a deux camps, les filles « honnêtes et celles qui ne le sont pas, dit-il, « c'est un mauvais signe pour une des filles « honnêtes d'être la seule qui soit louée par les « autres. » Beau début, et comme on l'approuverait d'avoir suivi sa pointe I Comme on lui saurait gré de ne point ressembler à ces grands hommes qui tremblent devant les petits journaux et pour qui l'éloge n'a pas d'odeur! Il semblait donc solliciter l'attaque. Goldsmith le servit, mais d une manière qu'il n'avait point prévue. Il s était sans doute imaginé qu'on s'en prendrait

à ses idées et à ses théories : on s'en prit à ses pantalons, à son chapeau, à son allure, à ses gestes, à son nez en trompette et à sa vanité.

J'ai eu la curiosité de feuilleter, à la Bibliothèque de Copenhague, les numéros du Corsaire de 1846. Je n'y ai vu que de pauvres caricatures, de petits culs-de-lampe à peine drôles. Kirkegaard y est représenté avec son chapeau très large, son pantalon très étroit, une des jambes plus courte que l'autre. Là, il chemine à cheval sur les épaules d'une jeune fille dont on n'aperçoit pas la tête. Ici, le parapluie dans la main droite et la main gauche appuyée à sa hanche, il passe une revue d'estropiés qui figurent, paraît-il, ses derniers compagnons de lutte. Plus loin, sa silhouette se détache au centre d'un nouvel univers où il tient la place du soleil. Ces plaisanteries ne valaient même pas un haussement d'épaules. Et Kirkegaard n'en ressentit d'abord qu'un mouvement d'impatience. Mais, peu à peu, son imagination entra en branle, amplifiant ces niaiseries, grossissant le rire soupçonné des lecteurs en éclats insultants et, comme eût dit Hugo, en sombres huées. Lui qui ne reçoit personne dans son appartement, mais qui aime à promener le long des rues sa flânerie socratique et à causer un instant avec Hansen, Andersen, Petersen, Ramussen et tous les sen de Copenhague, il ne pouvait plus mettre le pied dehors sans être sûr que tous les yeux le comparaient à ses caricatures. La main sur le loquet de sa porte, il entendait la voix railleuse du Corsaire :

« Minuit 1 Le philosophe fait pour la dixième fois de la journée son tour de promenade ! » et il lui semblait que le monde entier s'opposât à ce qu'il sortît, ou l'attendait pour le lapider de brocards. Le veilleur de nuit du quartier était son ami ; mais il lisait le Corsaire, et Kirkegaard remarquait dans son regard une nuance de pitié. Oh ! certes, SÕren Kirkegaard n'avait qu'un mot à dire, et le veilleur de nuit irait rosser Golds- mith. Mais il faut être tombé bien bas pour éveiller la compassion d'un veilleur de nuit. Le marchand de bière d'en face était aussi son ami. Du temps que le Corsaire lui promettait l'immortalité, le marchand de bière n'ouvrait point le Corsaire. Mais, depuis les caricatures, il ne le salue plus qu'avec peine. « Autrefois, quels plis « heureux dans son visage quand il me saluait. « Maintenant son mouvement de bras devient « plus lourd et plus lent. » Et il arriva un jour où le marchand de bière garda son chapeau sur sa tête. Ce fut la fin de tout. Sa raison vacilla. « Je ne peux plus être simple avec les simples ! » Un journal publiait depuis longtemps déjà un interminable roman, Le Magister fou : il se crut visé. Dans une pièce de Heiberg, on eut même l'audace de crier sur le théâtre : Hurrah pour SÕren !

Il se vengera par le rire ; le rire est « sa force de police ! » Il léguera son pantalon à l'État, car il n'en changera pas : c'est la seule chose de lui que les hommes peuvent comprendre. Mais le rire expire bientôt dans sa gorge. Il a conscience

de son isolement au milieu d'une époque infâme qui ravale ses facultés extraordinaires et qui le bafoue. Les années se succéderont. Pas une ne lui apportera l'oubli de cet instant de honte que son imagination éternise. L'écho des rires du Corsaire se répercute à l'infini dans cette existence démantelée que ne protège aucun souci domestique, aucun devoir familial. En i855, il écrira encore : « Le Corsaire, quelle cruauté « révoltante ! Être brûlé par un feu lent, être mis « sur la roue, être enduit de miel et exposé aux « insectes, qu'est-ce que tout cela à côté de cette « torture d'être raillé jusqu'à la mort? » Le souvenir de son père, celui de ses fiançailles, tout sembla s'abîmer dans cette nouvelle catastrophe, tout sauf son orgueil qui en sortit plus agressif et vraiment monstrueux. Car Goldsmith était juif; et il avait recommencé à Copenhague la comédie lugubre d'outrages et de blasphèmes dont le même esprit de sa race avait, dix-huit cents ans auparavant, donné le spectacle autour du Calvaire. « J'ai toujours devant les yeux qu'on « a craché sur Jésus-Christ. » Le malheureux osa comparer les piqûres d'épingle d'un petit journal satirique aux pointes sanglantes de la couronne d'épines.

Je m'en veux d'avoir méconnu la discrétion de Jean-Jacques qui, pour s'égaler à Jésus, avait du moins attendu qu'on le persécutât et qu'on l'obligeât à s'expatrier. Je m'en veux de n'avoir pas apprécié, comme il convenait, la modération de Vigny qui n'écrivit que deux ou trois cents

pages sur l'insolence que le comte Molé s'était permise à son égard. Je me reproche d'avoir souri des attitudes impériales de Chateaubriand, et des rugissements du père Hugo. Que nos romantiques les plus débridés sont encore raisonnables et de bonne compagnie à côté de ce furieux du Nord ! Je m'empresse toutefois - de reconnaître son émouvante sincérité, non point la sincérité de l'homme qui fait de la littérature et dont nous devinons, derrière le faste de ses images, comme un demi-sourire de contentement, mais une gravité de tout l'être, un immense sérieux qui va jusqu'au tragique, une telle intensité d'angoisse qu'il est bon de se rappeler que notre sensibilité ne saurait être en aucun cas la mesure de la sensibilité d'autrui et que, dans le royaume orageux des nerfs et de l'imagination, nous demeurons les uns aux autres parfaitement incommensurables.

Toujours est-il que nous devons aux épigram- mes de Goldsmith le plus beau livre de Kirke- gaard. Après Les Étapes sur le chemin de la vie, il avait eu l'intention de se retirer dans un presbytère de campagne. Les attaques du Corsaire lui inspirèrent le violent désir de déclarer la guerre à la société. Il avait toujours prévu « qu'il traverserait le Rubicon ». Mais il était de ceux qui campent longtemps devant ce petit ruisseau, qui viennent y prendre le frais au clair de lune et qui pâlissent quand leur ombre s'allonge jusqu'à l'autre bord. Cette fois, il l'enjamba. Il écrivit L'Entraînement au Christianisme. Ce n'était

encore que le prélude à la bataille ; mais ce prélude à lui seul vaut toute la bataille.

L'idée maîtresse est que la Chrétienté a complètement anéanti le Christianisme. Il ne s'agit plus de remonter, comme l'a fait Luther, à la tradition des apôtres. Traditions, histoire, exégèse : des contresens que tous ces mots ! Les preuves de la divinité du Christ que nous fournissent les Écritures n'existent que pour la foi. Elles ne sont donc pas des preuves. L'histoire, qui étale sous nos yeux les progrès et les victoires du Christianisme, ne saurait prouver que le Christ est Dieu. Elle prouve qu'il a été un grand homme et le plus grand des grands hommes : c'est tout. Les conséquences de la vie d'un homme importent plus que sa vie elle-même. Ainsi donc, lorsque, pour connaître le Christ, nous considérons les conséquences de sa vie, nous faisons de lui un homme comme les autres hommes et soumis comme eux à l'examen de l'histoire. Le Christianisme n'a point de fondement historique. D'ailleurs, la théorie socratique est indiscutable. Enseigner, c'est réveiller le souvenir. On n'enseigne jamais. On est simplement l'occasion qu'un autre se rappelle ce qu'il a toujours su. Du moment où nous prenons conscience de la vérité, nous prenons conscience que nous l'avons toujours possédée. Sur ce point, un homme ne doit jamais rien à un autre homme. Et le moment historique n'offre ainsi aucun intérêt. Si la vérité n'existe pas en nous, ce n'est pas un homme qui peut nous éclairer,

puisqu'il faudrait qu'en même temps il nous la révélât et nous mît en état de la saisir. Cela, seul un Dieu peut le faire. Et un Dieu l'a fait, Jésus-Christ a été l'Enseigneur et le Sauveur. Mais Jésus-Christ, l'homme Dieu, est le Paradoxe absolu, l'éternelle Absurdité. Ses contemporains n'étaient pas plus près de lui que les générations qui les ont suivis. Sa vie n'est jamais une chose passée appartenant à l'histoire. Un vrai cro-yant devient, par cela même, son contemporain ; et cet état de « contemporanéité » est la condition essentielle de la foi (i).

Tel est le chemin jonché de ruines et le vaste désert par où la pensée de Kirkegaard court à la rencontre du Christ. Ce que la Réforme avait laissé debout, il le balaie. Il supprime le passé ; il abolit l'histoire. Il appuie rudement ses livres de Platon sur la bouche des Témoins. Il ne veut plus entendre que son âme et Dieu. Il rejoint ainsi les plus grands mystiques, et non pas les théologiens, mais les pauvres filles qui ne connaissaient ni Platon ni les théologiens, qui n'avaient aucun sens de l'histoire, aucune notion de la philosophie, et qui, du fond de leur cloître ou de leur grabat, revivaient jour après jour, nuit après nuit, la passion de Jésus, qui refaisaient continuellement le voyage du prétoire

(i) Sur la lutte de Kirkegaard avec le Corsaire et sur l'évolution de sa pensée, j'ai consulté le travail de A. S.

Vodskov, Spredte Studier, les beaux articles de A. B. Drach- mann (février 1910, mars 191I), comme je me suis servi, pour toute mon étude, du livre si vivant de Georg Brandès.

au Calvaire, qui l'accompagnaient le long des rues, qui le voyaient vêtu comme les hommes qu'elles avaient rencontrés, misérable comme les misérables qu'elles avaient soignés, beau comme ce qu'elles avaient rêvé de plus beau, triste comme leur tristesse, et qui souffraient, pleuraient, saignaient, se désespéraient en lui. Elles avaient plus d'humilité que Kirkegaard, mais ni son imagination ni son génie. Ce Christ qu'il contemple, non sous l'aspect déformé que lui ont imposé les souvenirs fades ou irraisonnés, enthousiastes ou historiques, mais sous son aspect vrai, non dans une glorification où personne ne l'a vu, mais dans l'abaissement où il s'est montré, ce Christ, peu m'importe que Kirkegaard se reconnaisse en lui, qu'il retrouve dans sa manière d'éprouver notre amour jusqu'à son propre dédoublement à l'égard de sa fiancée, et qu'il essuie sur sa face les crachats du Corsaire : on ne demande point à Rembrandt, dont Brandès l'a justement rapproché, ce que valait l'homme qui a posé pour son Christ des Pèlerins d'Emmaüs, ni à Raphaël dans quelles fermes ou dans quelles masures italiennes il a rencontré les filles dont il a fait des Madones. Son Christ est aussi réel que celui des premiers sermons de Bossuet, aussi vrai que celui dont Pascal entendait, la nuit, tomber « telle goutte de sang ».

C'est le pauvre fils d'un charpentier, né d'une vierge méprisée, sorti de la classe la plus basse, accompagné de douze pauvres disciples sortis

également de la classe la plus basse, et ne fréquentant que des publicains, des lépreux, des démoniaques et des pêcheurs. Il ne dit pas, ce qui serait compréhensible : « Venez m'aider! » ou : « Épargnez-moi 1 » ou : « Laissez-moi tranquille ! » ou fièrement : « Je vous méprise tous 1 » Il dit : « Venez à moi, vous qui souffrez. » Et il savait que ceux qui viendraient couraient le risque d'être exclus de la synagogue, de perdre leurs biens et même la vie. « Ah ! mon « ami, si tu étais sourd, aveugle, infirme ou « lépreux, et qu'on t'offrît une aide qu'il te fau- « drait peut-être payer par l'exclusion de la « société des hommes, par des railleries et des « insultes sans fin, ne dirais-tu pas : « Merci! « Je préfère garder ma surdité ou ma lèpre ! » « Et pourtant il disait : « Venez à moi, vous « qui souffrez. » Et il n'avait rien à leur don- « ner, ni argent, ni médicaments, ni abri, rien. « Il disait : « Je guéris toutes les maladies. » « Mais, quand on venait le chercher, il disait : « Je ne reconnais qu'une maladie, le péché. » « Étonnons-nous que son invitation ait été reçue « comme elle l'a été! »

Il faisait des miracles. Mais Kirkegaard observe que le miracle n'est pas pour les contemporains ce qu'il devient dans le recul des temps, quelque chose de très beau qui, rehaussé de tout le résultat d'une vie, frappe l'imagination et la porte à la croyance. Le miracle a sur les contemporains une force singulièrement élastique d'attraction ou de répulsion. Le miracle est furieusement

indiscret : il gène ; il force presque d'avoir une opinion. Écoutez plutôt comment les gens raisonnables et intelligents jugeaient ce faiseur de miracles. Les uns s'étonnaient qu'un homme si bien doué ne songeât pas davantage à son avenir et continuât de s'entourer de va-nu-pieds, ce qui serait tout au plus permis à un jeune homme désireux de se singulariser. Les autres cherchaient un moyen d'accaparer la science qu'il avait l'air de détenir. « Si on allait chez lui un soir et si on essayait de le faire causer? » Le prêtre assurait que le Messie attendu ne procéderait pas comme ce révolutionnaire : il commencerait par convoquer le clergé, par lui présenter ses lettres de créance , et, après ballottage, s'il avait la majorité, il serait salué et reçu comme un être extraordinaire. Hier soir, au club, le pasteur Grônvald a dit, avec sa remarquable expérience du monde : « Je suis persuadé que tout ça finira mal. C'est un homme qui ne sait pas prêcher. » Il y a aussi cette espèce de railleur à gages, qu'on méprise pour sa méchanceté, mais qu'on admire pour son esprit, qui se propose de le caricaturer de la belle manière ! Et le père de famille admoneste ses fils pour qu'ils ne s'égarent point sur les pas de cet homme. « Les gueux qui le sui« vent n'ont pas grand'chose à perdre. Pauvres « diables ! Il les déménage de l'édredon sur la « paillasse. Mais les gens sur qui je règle ma « montre ne bougent pas. Regardez l'Etatsraad « Jeppsen, le Conferentsraad Marcus et le riche « agent de change Christophersen : ils restent

« tranquillement chez eux, ceux-là. Ce sont des « gens qui savent ce qu'ils font. »

Et il arriva ce qu'avait prédit le pasteur GrÕn- vald. Il finit mal. Le peuple, lassé de l'entendre, l'abandonna. Les autorités le poursuivirent comme séducteur, imposteur et blasphémateur. Quelques personnes respectables eurent peut-être vaguement pitié de lui. Mais il démentait toutes les idées que l'homme se fait d'un Sauveur. Humainement parlant, il nous irrite au point que nous aurions presque envie de le tuer, lui qui appelait les malades et les malheureux et ne savait que leur promettre le pardon de leurs péchés ! Il n'apportait même aucun doux propos consolateur : il apportait l'absolu, c'est-à-dire que le péché est la perdition des âmes et que la seule porte de salut est la porte étroite et basse de la souffrance volontaire. Il avait été et il demeure le plus grand objet de scandale qu'ait connu la raison humaine. Hélas ! en acceptant d'être homme, il avait choisi le plus profond incognito qu'on pût concevoir, puisqu'il n'y a pas de contradiction plus forte que le fait d'être homme et Dieu. Lié une fois pour toutes par sa naissance et tombé, pour ainsi dire, au pouvoir de cet incognito, qui lui rendait impossible une reconnaissance immédiate, tout le secret de sa passion est dans son impuissance à se communiquer directement aux hommes, dont la rédemption dépend uniquement de cette reconnaissance. « Bienheureux celui qui ne se scandalisera pas de moi ! » 0 mystère de la passion ; forcé d'être

le signe du scandale pour devenir l'objet de la foi ! « Crains et tremble, car la possibilité du « scandale est le fragile vase de terre où tu por- « tes ta foi 1 »

Je n'ai indiqué que par quelques-uns de ses grands mouvements ce tableau de la vie toujours présente, toujours actuelle, toujours recommençante et finissante et recommençante du Christ humilié. Aucune peinture, pas même celle de Rembrandt, aucune vision de mystique ou de poète ne m'a plus rudement ému que l'image de ce Jésus dont la divinité nous regarde avec de pauvres yeux d'homme, des yeux remplis de la terreur que nous ne le reconnaissions pas, alors que, si nous ne le reconnaissons pas, nous serons à jamais perdus, nous qu'il aime, nous qu'il veut racheter de tout son sang. Il ne peut pas nous empêcher de nous scandaliser. Il ne peut pas faire que notre raison ne crie pas au scandale. Il attend, dans un abaissement qui serre le cœur, que les hommes décident librement s'ils accepteront le salut ou non. Ce Christ-là, ce n'est pas seulement le Christ des déshérités et des âmes solitaires, — quelles âmes ne le sont pas? — c'est le Christ des âmes qui succombent sous l'accablement de leur solitude, et en qui s'accumulent l'angoisse de l'inexprimé ou de l'inexprimable et l'épouvante de mourir dans l'incognito où elles ont vécu. C'est le Christ des Hamlet qui sentent deux êtres en eux, dont l'un n'est que le signe apparent et déconcertant du mystère où l'autre ( agonise. « Au lieu de se livrer à des méditations

« devant sa croix, disait Kirkegaard, qu'on « devienne par l'esprit son contemporain, et il « se peut qu'on ait à faire ces méditations, cloué « sur une croix à ses côtés. »

Kirkegaard n'avait jamais été aussi personnel que dans L'Entraînement au Christianisme. Il avait longtemps porté son Christ. Mais ses petitesses orgueilleuses avaient respecté la grandeur de cette figure, qui n'avait gardé de son séjour dans l'enfer d'un amour-propre humain qu'un accent plus pathétique. Il ne lui restait plus qu'à tirer contre le Christianisme officiel ses conclusions irritées. Cependant, sauf quelques discours d'édification, il se tut durant plus de quatre ans. Il se répétait comme Hamlet : « Pourquoi en suis-je encore à dire : Cette chose est à faire, puisque j'ai la raison, la force et le moyen de l'accomplir? » Mais les Hamlet agissent beaucoup moins par décision que par fatigue de l'indécision : et c'est alors le massacre.

L'occasion du massacre fut la mort de l'évêque Mynster, et l'oraison funèbre que lui fit l'évêque Martensen qui l'appela pompeusement : un des vrais Témoins de la vérité, un Apôtre. Kirkegaard se rappelait une épigramme de Goldsmith : « Tu ne veux pas être loué par moi, mais tu veux l'être par l'évêque Mynster. » Or, depuis longtemps, cet évêque, dans le respect duquel son père l'avait élevé, n'incarnait plus à ses yeux que

la corruption même du Christianisme. Sa prétendue sagesse chrétienne n'était qu'une lâche prudence épicurienne. Sa gravité consistait à traverser le monde d'une manière tout humaine et permise, quand le Christ commande au contraire de saisir à chaque instant l'occasion d'entrer en lutte avec le monde, de haïr le monde et sa propre vie dans le monde. Kirkegaard releva l'éloge hyperbolique de Martensen et lança sous ce titre, Le Moment, une série de pamphlets d'une violence inouïe. Il ne pouvait pas se méprendre sur l'effet qu'il produirait. Dans les semaines qui en précédèrent la publication, il allait tous les jours déjeuner chez sa sœur, Mme Lund, très grande admiratrice de Mynster, et, tout en mangeant, il éprouvait sur elle la pointe de ses satires. Plus d'une fois, d'indignation, elle quitta la table et sortit. Le Damenark fut bouleversé comme le sont les pays protestants où l'autorité religieuse ne repose que sur une poussière d'hommes, lorsqu'un grand agitateur en appelle à un nouvelle interprétation des Écritures.

Tout l'effort de Kirkegaard tendit à réveiller le sens de la vie ascétique et du terrible amour de Dieu, « notre ennemi mortel, notre ennemi jusqu'à la mort », dans une religion devenue si confortable et si adaptée au progrès moderne « que la béatitude céleste, qu'on gagnait jadis « au temps de l'ignorance en rampant sur « ses genoux, nous arriverait bientôt comme « l'eau par pression qui se débite à chaque

« étage et dont les tuyaux nous dispensent de « la monter le long des escaliers ». Voulez- vous de la vie éternelle? Tournez le robinet. L'État vous en garantit au meilleur marché possible. Décidément le Sauveur s'était fait une idée trop médiocre du genre humain ; il n'avait pas prévu le degré de perfectibilité où les hommes atteindraient et particulièrement les Danois. « Nous sommes tous chrétiens au Danemark. « J'ose même prétendre que la plupart des Israé- « lites qui demeurent parmi nous le sont aussi, « en une certaine mesure... Et j'oserais encore « aller beaucoup plus loin, sans pourtant rien « affirmer, n'étant pas un homme du métier « mais chez les plus nobles de nos animaux « domestiques n'y a-t-il pas des indices de quel- « que chose de chrétien ? Ce ne serait pas « invraisemblable. Songez à ce que c'est que de « vivre dans un État chrétien, dans un peuple « chrétien, où tout est chrétien, où tous sont « chrétiens. Cela ne peut-il avoir influé sur les « animaux et sur ce qui, au regard des vétéri- « naires et des prêtres, est l'essentiel, c'est-à-dire « la progéniture? On connaît la ruse de Jacob « qui, pour avoir des agneaux tachetés, mettait « des bâtons tachetés dans les auges des brebis... « Je ne veux rien affirmer, n'étant point du « métier, et je préférerais que l'on consultât un « comité composé de prêtres et de vétérinaires ; « mais il ne me paraît pas invraisemblable que « les bêtes domestiques de la Chrétienté arrivent « à avoir une progéniture chrétienne. » Voilà le

iton; et c'est celui de Swift. Jamais, au Danemark du moins, on n'avait plus cruellement dénoncé, dans le Christianisme, l'écart entre l'idéal et la réalité, entre la vie religieuse primitive ou claustrale et la vie religieuse laïcisée par la Réforme et falsifiée par l'institution sociale.

Mieux vaut cent fois, pensait Kirkegaard, le libre penseur, pour qui la religion n'est que de la fantasmagorie, que le pasteur qui a tué le Christianisme et qui continue de l'enseigner sous la forme d'une idylle écœurante et d'en vivre. Mieux vaut cent fois le païen que le prêtre qui ose bénir, aux sons de la musique, l'acte réprouvé du mariage. Il a prêté serment sur l'Évangile qui recommande le célibat; et, à moins d'être un parjure, il devrait dire aux couples d'amoureux, avec un peu de compassion pour leur faiblesse humaine : « Je suis le dernier à qui vous puis-

« siez vous adresser. Vous adresser à moi, c'est « en réalité aussi étrange que si l'on venait « demander au commissaire de police comment « faire pour voler. Adressez-vous plutôt à un forte geron! Les forgerons et les amoureux n'ont « pas juré sur l'Évangile. » Il entre dans cette diatribe passionnée contre le mariage beaucoup de ses amers souvenirs et de la hantise persistante du péché de son père. Avec quelle insouciance, horrible aux yeux du Christ, les hommes propagent sur la terre la misère et la damnation !

Ses sarcasmes n'épargnent rien. Les images se pressent sous sa plume fiévreuse. Le sagittaire sent la nuit qui tombe et se hâte de vider son

carquois. Il en a d'une familiarité saisissante comme celle où il compare notre connaissance du bien, incapable de nous relever, au cerf-volant qui monte vers le ciel, mais qui ne saurait soulever l'enfant dont les pieds restent dans la boue. Il en a de splendides comme celle où se résume son dernier pamphlet; mais c'est plus qu'une image, c'est une fresque et, si j'ose dire, son Jugement dernier : « Quiconque veut vivre pour « l'éternité a besoin d'absorber une forte dose « du dégoût de la vie. Considère seulement ceci « l'Homme-Dieu trahi, bafoué, abandonné de « tous, de tous, tu entends? Pas un ne lui est « demeuré fidèle. Les siècles passent; et des « millions d'êtres font sur leurs genoux le pèle- « rinage des endroits où son pied a peut-être « laissé une trace. Les siècles passent, et des mil- « lions d'êtres adorent un éclat de la croix où il « a été supplicié... Et ces millions de gens qui « font ce pèlerinage sur leurs genoux, cette mul- « titude qui se bouscule et qu'il serait impossible « de disperser, eh bien ! il suffirait d'une chose, « d'une seule, que le Christ revînt, et tous ces « millions de gens sauteraient sur leurs pieds, « détaleraient, se dissiperaient, s'évanouiraient, « à moins que leur masse ne se précipitât vers « lui pour l'assommer. »

Brandès nous dit que Kirkegaard « avait conduit la vie spirituelle du Danemark jusqu'au point où elle devait prendre un élan soit en bas dans le sombre gouffre du catholicisme, soit en haut vers le promontoire où la liberté nous fait

signe. » Je crois qu'il se trompe aussi bien sur le gouffre que sur le promontoire. Les libres penseurs n'auraient pas moins tort que les catholiques de le tirer à eux. Il était convaincu qu'il y avait peu d'hommes capables de soutenir la conception de la vie protestante, car, seuls, les individus supérieurement doués pouvaient se passer de porter en commun le poids de l'existence. Il a été du nombre de ces individus. S'il s'éloigne du protestantisme, ce n'est que par son audace à pousser jusqu'aux extrêmes la logique de l'hérésie. Il ne marche ni vers le catholicisme, ni vers la libre pensée. Son individualisme désespéré fait le désert devant lui et n'y laisse debout que la Croix, la Croix et son orgueil : « Il est possible, « disait-il, que, malgré ma faiblesse, malgré ma « petitesse aux yeux du Seigneur et mon humi- « lité pour mes péchés, j'aie été un présent de « Dieu à mon peuple. Dieu le sait : ils m'ont « traité comme des enfants maltraitent un cadeau « précieux. »

Cet homme extraordinaire avait prévu l'heure de sa mort. Il avait remis à son beau-frère, M. Lund, caissier d'une banque, toute sa fortune, mais avec défense que cet argent rapportât des intérêts. La dernière fois qu'il vint y puiser, M. Lund, qui s'était conformé à son désir, l'avertit, d'un air navré, qu'il lui remettait le reste de son dépôt. Kirkegaard le prit en souriant et ne répondit rien. Ses pamphlets avaient paru. Quelques semaines après, on l'emportait à l'hôpital Frederik, où il mourait bientôt d'une inflam-

mation de l'épine dorsale, le II novembre 1855, à neuf heures du soir, âgé de quarante-deux ans. Il priait, dans ses derniers jours, qu'on le délivrât des remèdes adoucissants, et le médecin nota chez lui une pudeur virginale portée jusqu'à la souffrance.

Quand Hamlet meurt, son grand désespoir est que personne ne connaîtra sa vie. « À vous qui assistez pâles et tremblants à cette catastrophe, qui n'êtes que les spectateurs muets de ce drame, si j'avais le temps, je dirais... » Et Kirkegaard, citant ces vers de Shakespeare, avait ajouté : « C'est certain. Ceux qui n'ont qu'une seule idée, « et qui, par un tour de force désespéré, l'ont « dissimulée sous la forme de la tromperie, « éprouvent au moment de mourir cette contra- « diction que maintenant ils oseraient parler et « que la mort fond sur eux. Et il y a quelque « chose de vraiment tragique quand on songe <( qu'un homme qui a porté, durant sa vie, cent « kilos de méconnaissance, mènera, après sa « mort, la même vie, parce que, très probable- « ment, un maladroit, qui par hasard a cru « comprendre qu'il était quelqu'un, veut faire « son image, et que cette image ne ressemble « pas plus que ce maladroit lui-même, ce « gâcheur, au défunt. » Il m'en coûterait de penser que je fus ce gâcheur et que j'ai ajouté au poids de méconnaissance dont la mort n'a point délivré Kirkegaard l'excédent de mon incompréhension.

Je me rappellerai toujours l'impression que j'eus lorsque je vins pour la première fois à Else- neur, au début du printemps. Bien que ce ne fût plus l'Elseneur d'autrefois, un pauvre bourg aux pignons pressés devant les flots et les bateaux à voiles, j'y retrouvais l'intimité des petites villes provinciales, leurs maisons basses, les bancs de bois qui font le tour des réverbères, les rues silencieuses où l'herbe croît, et ces mille petites fenêtres qui donnent une physionomie si éveillée et si attentive aux cités du Nord. Ce jour-là, les maisons étaient pavoisées : il y avait je ne sais quelle réception au château. Des voitures y amenaient beaucoup de messieurs en habit ou en uniforme et de dames en grande toilette. Mais les visages me parurent des visages d'autrefois, et les yeux bleus qui les éclairaient ressemblaient à des yeux de vieux portraits. Il me semblait entendre, dans l'air frais et léger de cette fin d'avril, résonner à mes oreilles la bienvenue shakespearienne.

Et comment ne l'entendrait-on pas? Le château de Kronborg, avec ses tours de grès à quatre étages, ses clochetons et ses balcons sculptés, vit toujours. Il commande toujours l'étroit chenal où le Sund « si jeune dans sa fraîche violence et pourtant si ancien raconte l'histoire du pays avec des couleurs aussi claires qu'un drapeau de guerre ». Le soleil tombe en nappe de lumière

sur sa belle cour intérieure immaculée. On vous montre les casemates où, selon la légende recueillie par Andersen, Hogier le Danois emprisonné romprait ses liens au premier bruit d'un danger que courrait sa patrie. On vous ouvre la chambre octogonale où la reine Caroline-Mathilde expia son amour pour Struensée. Mais tous les pays ont dans leur sous-sol des forces mystérieuses qui doivent se déchaîner un jour. Tous les pays ont aussi des prisons qui furent mouillées de larmes par de belles amoureuses. La terrasse de Kronborg, elle, est unique. Deux pauvres arbrisseaux y poussent que les vents contrarient. Près du drapeau danois qui claque à la brise, une lunette d'approche est braquée sur les hautes cheminées suédoises de Helsingborg. En bas, les canons pointés vers la mer ont les mêmes tons vert-de-gris que le toit de cuivre du château. Devant sa mince guérite un petit soldat imberbe, au pli du pantalon impeccable, monte la garde comme s'il sortait d'un conte d'Andersen. # C'est là que s'est joué, pour l'imagination des hommes, le plus sinistre drame de l'individualisme effréné du Nord. C'est là que s'est formulé pour la première fois l'esprit moderne de recherche et d'irrésolution, de sombre mélancolie et de méditation destructive. Et Hamlet vit toujours, lui aussi, et plus fortement que son château. Triste Prince qui n'a jamais pu constituer un empire Scandinave, qui, en Suède, au Danemark, en Norvège, en Finlande, a toujours cherché sa vérité particulière et suivi le chemin de son

ambition, de sa vengeance ou de son salut individuel : il aurait encore, s'il l'avait pu, approfondi le lit des flots ou exhaussé les fjells qui le séparaient de ses frères! Il vit dans l'ânle de ces promeneurs attardés sur qui tombe le crépuscule d'Elseneur et que des cas de conscience jettent en d'innombrables perplexités. Il est au fond de ces génies imaginaires que produit abondamment la terre danoise et que nous peignent les romanciers danois. Il continue d'éplucher la parole de ses morts, et, persuadé qu'ils ont dit vrai, de jouer à s'en convaincre.

Où Shakespeare avait-il rencontré ce type si profondément Scandinave ? Rien des traits caractéristiques du génie anglo-saxon ne s'ajuste à la conception de son Hamlet. La légende du vieux Danois Saxo Grammaticus ne lui fournissait que deux ou trois scènes et le fond de barbarie d'où se détachent ses personnages. Pour en tirer l'Hamlet moderne, il fallait non seulement le lire avec la connaissance du Danemark triste et chrétien, mais encore y ajouter toute la richesse d'une observation personnelle. Comme la genèse de son œuvre nous deviendrait claire s'il avait connu Kirkegaard ! Mais peut-être Kirkegaard n'aurait-il pas pris aussi pleinement conscience de lui-même s'il n'avait eu devant les yeux le personnage d'Hamlet. Rappelez-vous le cri extraordinaire du héros shakespearien dans la nuit, ce cri qui serait même plaisant, si quelque chose pouvait l'être en son histoire : « Mes tablettes ! Il convient d'y noter qu'on peut sourire, oui,

sourire et être un misérable. » Il écrit. Il écrit au moment où il est le plus violemment ému, au moment où, c'est le cas de dire, la terre tremble sous ses pas... Ces tablettes, ce sont les Papiers de Kirkegaard.

Je me trompe peut-être. Après tout, je ne me flatte pas d'avoir compris cet homme qui s'est travaillé lui-même à se rendre obscur. Mais j'ai projeté sur lui le faisceau de lumière qui sort du drame de Shakespeare, et j'ai cru le distinguer aussi nettement que le soir, à Elseneur, je distinguais les vergues, les voiles et la poupe et la proue des bateaux qui passaient sous le jet de sang du phare de Kronborg.

UN GRAND ROMANCIER DANOIS :

J.-P. JACOBSEN

J.-P. Jacobsen est le plus remarquable représentant littéraire de la jeunesse danoise entre 1870 et 1890 et un des plus grands coloristes des pays scandinaves. Il est celui qui reflète le mieux l'influence de l'école naturaliste française et particulièrement de Flaubert. Et J.-P. Jacobsen fut un infortuné.

Il était né en 1847 à Thisted, petite ville située sur le Limfjord dans l'âpre et mélancolique Jutland. La maison de son père, un gros marchand paysan, se distinguait des autres par son toit d'ardoises. Tout en jouant avec ses camarades, il étudiait la vie des crabes et celle des plantes, et ce goût de l'histoire naturelle le suivit à Copenhague quand il vint en i863 y continuer ses études. Il les acheva sans grand succès, fort peu scholar de sa nature et travaillant surtout à ce qui lui plaisait. Il lisait beaucoup, et Sainte- Beuve ne l'enthousiasmait pas moins que Darwin.

« Il y a des moments, écrivait-il dans son journal, où je crois que l'étude de la nature est la vocation de ma vie et d'autres où je voudrais me consacrer tout entier à la poésie. »

Ce fut par la poésie qu'il commença. En 1868, il porta ses premiers vers à un éditeur qui les refusa. Il choisit les meilleurs et les soumit à Georg Brandès. Brandès s'imagina que ce Jacob- sen était un certain Jacobsen qui avait eu l'audace de le caricaturer dans une comédie. Il aurait pu le savoir ou simplement décliner l'honneur que le jeune homme lui faisait en le prenant pour juge. Il préféra lui rendre son manuscrit sans l'avoir lu, et il n'eut aucun scrupule à lui déconseiller d'écrire des vers. Mais, trois ou quatre ans plus tard, avec cette nervosité et cette intempérance qu'il a toujours apportées dans l'éloge comme dans la critique, il vaticinait que Jacobsen serait le premier poète des temps modernes. Il avait entre temps reconnu son quiproquo, et il admirait d'autant plus le jeune écrivain qu'il le savait Darwiniste convaincu et néophyte en libre pensée. Jacobsen venait en effet de donner une série d'articles sur Darwin ; il traduisait l'Origine des Espèces et la Descendance de l'homme, et, en 1873, l'Université lui décernait une médaille d'or pour une thèse intitulée : Aperçu systématique et critique sur les Algues du Danemark. Elle fit sensation chez les botanistes. Elle eût fait également sensation chez les hommes de lettres s'ils s'étaient donné la peine de la lire, car l'écrivain, le styliste, y appa-

'aissait comme bientôt le naturaliste reparaîtra lans ses œuvres d'imagination.

■<; Ces travaux ne l'avaient point détourné de la poésie, et ses plus beaux vers datent de cette » époque. Ils se ressentent de la lecture de Henri Pleine et de Baudelaire, mais avec un accent personnel, une grâce fiévreuse et je ne sais quel charme aigu. Ils sont tristes et sensuels jusqu'à r.L'énervement. Ils vous produisent le même effet que des yeux extraordinairement pensifs dans un pâle et fin visage dont la préciosité a quelque ïchose de douloureux et dont le sourire même .,YVOUS donne envie de pleurer. La langueur des ternes du Nord s'est rarement traduite sous une forme plus concise et plus brûlante. Tantôt c'est une courte chanson qui commence comme de légers trilles et qui tout à coup s'achève comme un cri passionné au bord d'un lac désert :

;4 Soulier de soie sur forme dorée ! - J'ai ai pris une ipetite fiancée. — J'ai pris une belle petite fiancée. — Personne n'est comme elle sur la terre ensoleil-lée de Dieu. — Pas une seule l — Comme le ciel au sud, comme la neige au nord — Elle est pure. — Mais il y a une joie terrestre dans mon ciel et il sort des flammes de ma neige. — Et il n'y a pas de rose d'été plus rouge — Que son œil n'est noir f Tantôt c'est une « orientale » qui nous envoie une bouffée de serre chaude :

Dans le jardin du sérail, les roses baissent leur tête lourde de rosée et de parfums. Les pins parasols se balancent silencieux et las dans l'air tiède. Les sources roulent leur argent lourd dans un

calme engourdi. Les minarets pointent vers le ciel. Le croissant chemine d'un pas égal dans un bleu, égal, et baise les roses et les lys et toutes les fleurs dans le jardin, dans le jardin du sérail.

Le chef-d'œuvre est peut-être, dans les Chansons de Gœrre, la plainte du roi Valdemar, qui a vu mourir sa petite Tové, une fille du peuple qu'il aimait, cette Tové qui chantait : « Toutes mes roses, je les ai tuées de baisers en pensant à toi. » Le roi Valdemar s'adresse à Dieu : « Seigneur, sais-tu ce que tu faisais quand tu m'enlevais ma Tové? Sais-tu que tu me chassais de mon dernier rejuge? Seigneur, ne rougis-tu pas de honte? C'était l'unique agneau du pauvre. Seigneur, moi aussi, je suis souverain : j'ai appris sur le trône qu'on ne prend pas à ses sujets la dernière lueur de soleil... C'est ainsi qu'on écrase ; ce n'est pas ainsi qu'on gouverne. Seigneur, tes cortèges d'anges te remplissent l'oreille de louanges. Tu n'as aucun ami qui te blâme quand tu as besoin d'être blâmé: Hélas ! personne n'est toujours sûr de ce qu'il fait. Seigneur, laisse-moi être ton bouffon. » L'étrange plainte douloureuse et maniérée où tremble une lueur de folie !

Le paganisme des sens traverse cette poésie d'ardentes hallucinations :

« T'es-tu égaré dans les sombres forêts? Connais- tu Pan ? Je l'ai senti, mais pas dans les forêts sombres où tout ce qui est muet parle. Non, ce Pan, je ne l'ai jamais connu. Màis le Pan de l'amour, je l'ai senti. Alors, tout ce qui a une voix se tait. Dans les contrées chaudes de soleil pousse

une plante rare. Elle n'ouvre sa fleur qu'une seconde sous le plus profond, silence et sous mille rayons de jeu. Elle ressemble à l'œil d'un homme fou... » On comprend que Brandès ait pu comparer la poésie de Jacobsen à un flot dont chaque goutte serait aussi forte qu'une goutte d'élixir ou de poison, aussi parfumée qu'une goutte d'essence. Mais, si sensuel qu'il soit, comme le poète rencontre vite au bout de ses sensations l'éternelle vanité des apparences et le sentiment qu'il leur est supérieur par la conscience de les réfléchir ! Je traduis presque exactement cette rêverie brève, une de ses pièces les plus Scandinaves, qui exprime avec la mélancolie de ne rien savoir la fantastique beauté de la vie intérieure :

Notre monde est bercé sur les flots de l'éther, Comme une jeuille errante au hasard de la mery Et je ne suis qu'un pauvre atome de poussière,

Qui reflète ici-bas Dieu sait quelle lumière.

Que sont pourtant tous les soleils et tout l'essaim Des astres que l'éther berce en son vaste sein?

Sur la mer de mon âme un frisson qui l'irise,

Rien qu'un rien frissonnant Dieu sait à quelle brise.

Les vers de Jacobsen sont connus de toute la Scandinavie : j'en ai entendu chanter au soleil des nuits d'été dans les forêts laponnes et sur les rivages des flots polaires.

En 1873, il avait déjà conçu son roman Madame Marie Grubbe, mais il l'interrompit et partit pour son premier voyage. Il visita Dresde,

Munich, l'Italie du Nord, Milan, Bergame. Son séjour dans cette petite cité pittoresque, dont les vieux remparts dominent la plaine lombarde, lui inspira une étonnante nouvelle qu'il n'écrivit que huit ans plus tard : la Peste à Bergame.

La ville était ravagée par le fléau, et, comme la Florence de Boccace, livrée à toute la démoralisation que provoque la panique de la mort, quand elle vit monter vers elle un cortège de pénitents. Chacun d'eux tenait une discipline dans sa main. Des pluies de feu étaient peintes sur leurs bannières rouges. Au-dessus des têtes se balançaient des croix noires. Et ils chantaient le Miserere. On les accueillit avec des rires et des brocards. Ils traversèrent la place, suivis d'une foule qui les parodiait et qui, derrière eux, s'engouffra dans l'église. Un jeune moine, pâle comme un linge et les yeux noirs brillants, se leva pour parler. Il parla du Golgotha.; mais arrivé au moment où le Christ va mourir, il s'écria : « Alors le noble fils de Dieu insulté ressentit une grande colère. Il comprit que les hommes qui remplissent la terre ne valaient pas la peine d'être sauvés. Il retira ses pieds des clous qui les retenaient, sauta à terre, s'empara si violemment de sa tunique que les dés roulèrent au loin sur la pente de la colline, et remonta au ciel. Et la croix resta vide. Et l'œuvre de la Rédemption ne fut jamais accompli. Il n'y a pas eu de Christ mort pour nous. » Un gémissement d'angoisse parcourut l'église. Un boucher s'avança les mains hautes et menaçantes et s'écria :

« Moine, moine, veux-tu le reclouer à la croix, dis, le veux-tu? ,) Et derrière lui des voix enrouées répétaient : « Oui, oui, crucifiez-le! » Et de toutes les bouches retentit comme un tonnerre ce même cri : «'Crucifiez-le! » Et l'on entendit une voix isolée, claire et vibrante : « Crucifiez-le ! »...

Tel est le pouvoir d'un grand artiste que.'iorsque j'ai visité Bergame, le souvenir de cette nouvelle m'était plus vivant à l'esprit que l'histoire de cette ville dont j'avais les monuments sous les yeux; et les voûtes de Santa Maria Mag- giore me semblaient encore résonner des cris de cette foule désemparée à l'idée qu'un Dieu n'était pas mort pour elle, et qui voulait, qui suppliait, qui exigeait qu'on remît Jésus en croix.

A Venise, Jacobsen tomba malade ; mais il se rétablit et continua son voyage par Bologne, Ravenne et Florence. Là il fut pris de crachements de sang. Il aurait pu dire comme Keats le soir où il vit son mouchoir rouge : « Cette goutte de sang est mon arrêt de mort. » S'il ne le dit pas, il le pensa. Le premier mouvement d'un enfant blessé est de courir à sa mère. Il eut hâte de revenir dans sa patrie. Le médecin de Thisted jugea qu'il en avait à peine pour deux ans. Il lutta onze années contre la mort, onze années qui furent, selon son expression, une course lente vers l'agonie. Il changeait continuellement de demeure, comme ces pauvres souverains qui ne couchent jamais deux nuits de suite dans la même chambre. Mais l'ennemi qu'il avait à ses trousses, rien ne le déroute.

Il était rentré à Copenhague, où il achevait le roman commencé avant son départ, Madame Marie Grubbe. Il le construisait lentement, obligé de dépouiller toute une biliothèque sur le dix- septième siècle et contraint d'éviter tout ce qui pouvait être une fatigue. En 1875, malgré toutes ses précautions, malgré ses promenades sur le Sund et les soins qu'une famille amie lui prodiguait, les crachements de sang reprirent. Le livre parut cependant l'année suivante. Les journaux jetèrent des cris d'admiration. L'écho de ce grand succès ne parvint à Jacobsen que le jour de Noël, dans sa petite ville natale où la neige, depuis un mois, le séparait du reste de l'univers. Il l'attendait si peu, dit-il, qu'il se sentit monter en ballon.

Il avait déjà conçu un nouveau roman : Niels Lynhe. Mme Marie Grubbe n'était pour lui « qu'une broderie de perles M. Dans Niels Lynhe il se proposait d'étudier la génération antérieure à la sienne, cette génération pour qui la pensée libre avait été souvent un fardeau trop lourd, génération encore romantique d'imaginaires qui ne se consolent pas de constater que la vie est inférieure à leur rêve et qui, dans leur impuissance à réagir contre le malheur, font le geste ancestral de joindre les mains devant un ciel qu'ils croient vide. Il quitta une seconde fois le Danemark et s'en alla à Montreux, où il écrivit les premiers chapitres. Il y vécut une période de sept mois, la plus heureuse peut-être de sa vie. Il s'y était lié d'une amitié amoureuse avec une

Russe, un peu plus âgée que lui, qui lui chantait des chansons danoises. Mais cette liaison ne fut qu'un aimable intermède, incapable de lui faire oublier qu'il était entraîné irrévocablement et qu'il ne pouvait s'attacher à rien. D'ailleurs si c'est ; bien elle qu'on retrouve dans Niels Lyhne sous le personnage épisodique de Mme Odero, il semble que leur liaison se soit terminée sur une : légère déception de sa part, et qu'il ait entrevu, J soupçonné, à travers les gestes, les attitudes et les paroles mélancoliques dont se parait cette charmante femme, la barbare qu'elle était en réalité.

^ Il repartit bientôt pour l'Italie, son dernier voyage avant celui dont on ne revient pas. Il traversa Marseille, Nice, Pise, descendit jusqu'à Rome où il rencontra Ibsen, et il alla passer le mois de mai à Capri. Mais sa santé était toujours chancelante. Il regagna Thisted, et, après une absence de cinq ans, la ville de ses désirs, Copenhague. Niels Lyhne avait paru. Le succès, qui fut réel, ne répondit pas à son attente. Le public qui avait admiré Mme Marie Grubbe fut un peu désorienté, non que la manière de l'auteur eût changé ou que son talent se fût affaibli, mais parce que du roman historique il était brusquement entré dans le roman contemporain, et que, si son indifférence à la morale, quand il peignait le dix-septième siècle, pouvait se décorer du nom d'impartialité, elle frisait l'audace et la provocation quand il touchait aux mœurs d'aujourd'hui. Des voix très âpres protestèrent contre les

tendances irréligieuses du livre. Le désappointement de Jacobsen fut compensé par l'enthousiasme que lui témoignèrent le grand romancier norvégien Kielland et Ibsen qui s'était écrié que Niels Lyhne était le meilleur livre du siècle (jugement assez osé de la part d'un homme qui se vantait de n'avoir rien lu de George Sand et d'ignorer la littérature française).

A Copenhague, Jacobsen vivait dans un petit groupe d'artistes et d'admirateurs qui essayaient d'égayer son pauvre logis et de le rendre plus confortable. Ses livres ne l'avaient point enrichi. Toutes ses ressources lui venaient des bourses de voyage que le gouvernement lui avait accordées et de l'argent que lui envoyaient ses parents sans se faire prier, car le père avait un grand respect du talent de son fils. Il ne sortait guère de sa tristesse que pour raconter les contes des Mille et une Nuits aux enfants de ses amis. Les enfants, et les femmes aussi, aimaient ce grand jeune homme maigre, dont le regard à travers le lorgnon était ardent et pensif, et dont la moustache tombante sous un nez aquilin assez fort recouvrait le grave sourire. Il écrivit sa dernière nouvelle au printemps de 1882 : Madame Fons. Le jour où il l'avait achevée, il dînait dans une famille qui le traitait comme un de ses membres. On le vit arriver tout ému : Il raconta qu'il avait terminé Madame Fons par une lettre d'adieu si poignante qu'il avait pleuré en l'écrivant. « Vous savez, dit-il, que ce genre de lettres n'est pas facile à faire. »

L'histoire de Madame Fons est très simple. Elle a été mariée; elle a eu deux enfants, puis son mari est mort, et elle recontre celui qui l'avait aimée et qu'elle avait tant aimé. Comme elle a eu raison de ne jamais désespérer de la vie, et de croire que le bonheur était de ce monde I Elle l'épouse malgré ses enfants qui ne lui pardonnent point. Elle suit son mari à l'étranger, et cinq ans après, elle meurt en Espagne. Mais avant de mourir, elle écrit à son fils Tagé et à sa fille Elliner :

« Jles chers, très chers enjants, vous lirez cette lettre, je le sais, qui ne vous parviendra que lorsque je ne serai plus. N'ayez pas peur : je ne vous adresse aucun reproche. Puisse-t-elle ne contenir que tout ce qu'il m'est possible de vous exprimer d'amour ! Là où l'on s'aime, Tagé et Elliner, chère petite Elliner, il jaut toujours que celui ou celle qui aime le plus s'humilie; et je viens à vous pour la dernière jois, comme je viendrai en pensant à vous, à chaque heure du jour, jusqu'à la fin. Qtiand on se meurt, on est bien pauvre, mes chers enjants. Moi, je suis bien pauvre, car ce monde si beau, cette vie belle, riche et de tant d'années bénie, on me les prend. Ma chaise sera vide. La porte de la vie se jermera sur moi, et jamais plus je ne parviendrai à y mettre le pied. Je regarde autour de moi; je regarde toutes les choses qui m'environnent pour implorer encore un peu d'amour, et je viens à vous et je vous supplie de m'aimer de tout votre amour passé, car pensez qu'il ne me reste plus ait monde que de vivre dans votre souvenir, rien de plus. Je n'ai jamais douté de votre tendresse : je sais très bien que c'est votre grande affection qui a jait naître votre grande colère. Si vous m'eussiez moins aimée,

vous m'auriez laissé partir plus facilement. Il se peut qu'un jour un homme vienne chez vous, triste, accablé de douleur, pour vous parler de moi et pour se consoler. Qu'il vous souvienne alors que personne ne m'a jamais aimée comme lui et que tout le bonheur qu'on peut imaginer, il me l'a donné. Bientôt, à l'heure suprême, quand m'enveloppera la grande obscurité, il me tendra la main, et je l'entendrai me parler pour la dernière jois. Je vous dis adieu ; mais ce n'est pas encore le dernier adieu : je ne vous le dirai qu'à la miriute dernière qui contiendra tout mon amour pour vous, les regrets des années écoulées, les souvenirs de votre jeunesse, mille souhaits et mille remerciements. Adieu, Tagé, adieu, Elliner; adieu jusqu'à l'adieu suprême. Votre mère. »

Je ne connais pas dans le roman de page qui vous donne l'impression plus directe de la vérité, et je n'en connais pas de plus émouvante. Le sentiment de l'art disparaît dans cette simplicité. Elle est unique chez Jacobsen. Il y a mis, avec la discrétion du grand artiste, tout ce que sa pudeur d'homme l'empêchait d'exprimer sous une forme personnelle : son amour de la vie, son désespoir de n'avoir plus la force d'étreindre les bonheurs et les jouissances qu'elle promet, sa détresse en regardant ses mains vides sur le seuil de la grande obscurité. Quand il se sentit aussi pauvre que Mrae Fons, il dit adieu à Copenhague et retourna à Thisted. C'était vers la fin de 1884. Dans une de ses premières poésies, il avait souhaité de mourir par une sombre nuit d 'automne, au bruit de la tempête et des vagues furieuses. Le 3o avril i885, la tempête ne

oufflait pas ; les vagues murmuraient à peine ; ur la petite ville silencieuse tombaient des indées printanières lorsqu'il rendit le dernier oupir et qu'on mit les drapeaux en berne. rI. Bing, le directeur de la célèbre fabrique de )orcelaines, me racontait qu'il s'était rendu à on enterrement avec quelques amis. Le cer- ueil fut déposé au tombeau de la famille, tout . )rès de l'église parfumée de ces fleurs du prin- emps, son dernier amour, celui qui lui mettait t ncore de la joie dans les yeux, quand tous les utres l'avaient quitté. Et la cérémonie funèbre ut suivie du dîner traditionnel présidé par le 1ère et la mère. Selon l'usage, on porta des toasts j la famille, aux hôtes, et en particulier, à ceux lui étaient venus de Copenhague. Puis on les econduisit à la gare. « Sauf les hurrahs! me lisait M. Bing, tout était comme un jour de fête. ît nous étions saisis par le contraste entre le 6 rénie si délicat et si raffiné du mort et le carac- •! ère antique et campagnard de ses funérailles. »

L'œuvre de Jacobsen se compose donc d'un vo- ume de vers, de quelques nouvelles et de ses deux oraans, Madame Marie Grabbe et Niels Lyhne(i).

(1) Niels Lyhne a été traduit deux fois en français : par klme de Rémusat sous le titre Entre la vie et le rêve (Cal- nann-Lévy); et sous son titre original, par MM. Sten Bjelke

it Sébastien Voirol (Maisonneuve).

J'ai longtemps préféré Niels Lyhne, comme, je crois, tous ceux qui veulent étudier l'âme scandi- nave et l'hamlétisme des peuples du Nord. C'est un des plus curieux documents que nous en possédions.

Niels Lyhne a pour père un homme chez qui le souvenir des pays étrangers et les rêveries de la jeunesse ont fait place à un esprit flegmatique et positif, et pour mère une femme qui n'a point pardonné à la vie d'avoir déçu ses chimères romanesques. Son premier maitre a été une sorte de génie imaginaire, un mélange de cuistrerie solennelle et de fantaisie bizarre. Il a grandi dans une atmosphère d'irréalité où l 'âme s'excite, s'exténue et se fait des parfums de la vie autant de poisons subtils. Il s'est peu à peu dépouillé de ses croyances religieuses, mais il n'y a substitué que des songes, de vagues théories, une poésie fausse, une mélancolie consumante. Niels prendra perpétuellement son élan pour un bond qu'il n'exécutera jamais. Cet éternel velléitaire s'épuise à force de rêver qu'il pourrait agir et se dégoûte de la vie avant d'avoir appris à en user. Son histoire n'est qu'un long avortement. Il aime une femme assez étrange, au passé trouble, Mme Boyne, qui s'est libérée de tous les préjugés et de toutes les conventions, mais qui ne garde pas moins au fond d'elle-même le goût de la correction mondaine et qui, des régions douteuses où elle s'est aventurée, se hâte, à la première occasion, de rentrer dans la société bourgeoise. Elle n'est pas plus faite pour être une

- lemi-mondaine ou une rebelle que Niels pour Hre un athée. Mais elle est moins sincère que lui. Bien qu'elle vienne de se fiancer à un autre, -Ile se laisse tomber dans ses bras, et, se ressaisissant aussitôt, elle se dérobe en comédienne à sa molle étreinte. Il s'en va plus irrité que désespéré et moins brisé qu'allégé. Sa passion n'était qu'un accès de mauvais lyrisme. Plus tard, il naime une belle fille qui prend des rêves sensuels fpour un idéal. Son plus intime ami l 'épouse; et 3 deux ans après le mariage elle devient sa maîtresse. Une nuit qu'elle attend son -amant, une I; lettre lui annonce que son mari est tombé de ii voiture et s'est écrasé à l'angle d'une rue. Quand .k Niels apparaît, elle se précipite à sa rencontre, ,et, pour exorciser sa honte de l'adultère, elle le chasse. Il s'en va dans la nuit d'hiver sans plus •de douleur réelle que le jour où Mme Boyne a i fait claquer la porte derrière lui, mais avec la conscience de sa vie manquée.

Il revient chez lui, sur ses terres ; il connait i enfin la joie tranquille du travail et des tâches j quotidiennes. La fille d'un conseiller de chancellerie s'éprend de lui; il s'attache a elle et l 'épouse. j Comme elle veut tout partager avec son Niels, il l'amène à son athéisme. Mais, atteinte aux j sources de la vie et sur le point de mourir, la jeune femme éprouve un tel sentiment de soli- | tude et de détresse, que Niels s'empresse d appeler le pasteur. Elle lui laissait un enfant qui meurt à son tour; et, devant le berceau où le ! petit tord ses mains blanches aux ongles bleuis,

le père jette vers le ciel cet appel désespéré que, depuis des milliers d'années, jette en sanglotant la race humaine. Pourtant il est convaincu que Dieu n'existe que dans nos rêves. Seul, désormais, il emporte dans son deuil l'humiliation d'avoir au plus fort de la bataille déserté ce qu'il nomme le drapeau de la vérité. Quand la guerre éclate contre la Prusse, -il s'enrôle parmi les volontaires. Une balle lui traverse le poumon, et il s'éteint dans d'affreuses souffrances en songeant qu'il serait bon d'avoir un Dieu vers qui gémir et prier. « La dernière fois que son ami Hjerrild s'approcha de son lit, il délirait, parlant de son armure et jurant qu'il voulait mourir debout. » Niels Lyhne est mort sur une réminiscence de drame romantique.

« Il n'est pas prudent de se brouiller avec la vérité qui règne au nom de la vérité future. » Ce mot d'un des personnages du livre pourrait en être la conclusion. Mais il en est une autre moins ironique et plus évidente : c'est que l'athéisme est lourd à porter pour ceux qui rêvent la vie au lieu de la vivre et qui sont à peine capables de soulever le noble poids du labeur humain. Est-il plus léger pour les autres? Je vois bien que Jacobsen dénonce surtout la débilité des âmes qui se croient affranchies et qui ne le sont pas, parce qu'elles ont l'horreur de la réalité. Mais qu'est-ce que la réalité? Et comment l'acceptation de l'existence telle qu'elle est nous affranchirait-elle de l'angoisse religieuse? J'intitulerai volontiers ce roman : Niels

Lyhne ou La Condamnation de lA théisme par un Athée.

Il est très remarquable. Je crains cependant qu'il ne vieillisse plus vite que Madame IIfarie Grubbe. On est frappé de la disproportion qui éclate entre la médiocrité des âmes et des circonstances et la somptuosité du style et des images. Projets et théories des personnages, autant d'embryons morts que l'auteur se plaît à emmaillotter de pourpre et de broderies. C'est son grand défaut : il fait continuellement le morceau d'anthologie. Il traduit par les images les plus riches les sentiments et les pensées les plus pauvres de ses héros. Il les force de sentir et de penser en poètes lyriques. Il y a là un abus de virtuosité et un contre-sens de psychologie. Cette virtuosité, je l'attribue en grande partie à la façon dont Jacob- sen composait ses livres, fragments par fragments, avec le désir de se donner tout entier dans chacune de ses pages et la crainte qu'elle ne fût la dernière. Quant au contresens psychologique, si étonnant chez un homme dont l'observation est d'ordinaire assez profonde et va très loin dans l'inconscience des instincts charnels, tout romancier le commettra quand il aura l'imprudence de prêter à des personnages qui ne sont pas lui sa sensibilité et son imagination. Jacobsen a tant de choses à nous dire et une telle hâte de les dire, qu'il ne résiste pas au besoin de s'exprimer sur leurs lèvres. Son Niels est un poète raté, et il doit l'être. Mais il est aussi Jacobsen en personne. Il parle comme Jacobsen. Il sent

comme Jacobsen. Et la vérité morale de cet étrange héros en est étrangement amoindrie.

Décidément j'ai me mieux Madame Marie Grubbe. Le sujet lui en était fourni par l'histoire, et voici ce que l'histoire nous apprend. Marie Grubbe était la troisième fille d'Erik Grubbe, seigneur du manoir de Tjele, dans le Jutland. Sa mère morte, ses sœurs mariées, l'enfant grandit près de son père qui vivait ouvertement avec une servante dont il avait eu une autre fille. Elle avait reçu de la nature un visage ensorcelant, une imagination vive et beaucoup d'esprit. Bien que son éducation eût été négligée et son instruction assez rudimentaire, elle possédait le sens inné de toutes les élégances et parlait admirablement la langue française. Il arriva un jour où l'adolescente ne put supporter davantage la grossièreté et l'insolence de la servante maîtresse ; et Grubbe qui avait à Copenhague une sœur, Mme Rigitze, lui envoya Marie. Ce fut là qu'elle connut le fils naturel de Frederik III, Ulrik Frederik Gylden- lœve, beau garçon, brave capitaine et coureur de cotillons. Cet Ulrik était né d'une Allemande, Margreta Pape de Holstein; il avait été élevé en Allemagne et, sous ses dehors de galant cavalier, il était assez lourd d'esprit et naturellement goujat comme tant d'Allemands. Avant de connaître Marie, il s'était amouraché de la fille du maréchal du Royaume, Sophie Urne, un peu plus

igée que lui, et, à l'insu du roi et de la reine, 1 l'avait épousée. Elle lui avait donné deux fils lui furent plus tard déclarés seigneurs libres lanois ; mais, trois mois après la naissance du ;econd, le mariage fut annulé aussi secrètement Iu'il avait été célébré. Sophie Urne fut reléguée on ne sait où; et, le 16 décembre 1660, avec l'approbation royale, Ulrik épousait Marie Grubbe, Le roi composa lui-même un épithalame en alle- : mand qui fut imprimé.

' Le jeune couple semblait réunir toutes les chances de bonheur. Ulrik avait vingt-deux ans; Marie, seize ou dix-sept. Ils étaient beaux, bien portants, amoureux. Marie apportait une grande dot; Ulrik, déjà colonel et maître de chasse du royaume, la faveur, toutes les faveurs royales. Mais Ulrik jugea bientôt que le Danemark était un trop petit théâtre pour un homme comme lui. Il se fit envoyer à l'étranger, et Marie ne l'accompagna pas. Pendant deux ans, il mena la fête au Brabant, en France, à Madrid, où il fut nommé Grand d'Espagne; et il revint enflé d'honneurs. Marie n'avait pas accepté sans révolte ce veuvage précoce et ce jeûne de plaisirs. On dit qu'elle s'était déjà plu, un peu trop, dans la société de son beau-frère, Sti Hœg. Mais le ménage paraissait encore uni lorsque, l'année suivante, Ulrik fut appelé au gouvernement de la Norvège.

Là, les choses se gâtèrent. Ulrik ne fut point un mauvais gouverneur, et les Norvégiens s'entichèrent même de ce rude gaillard. Mais Marie

ne pensait pas comme les Norvégiens. Délaissée, rongée d'ennui, humiliée, sans enfants, pleine d'un mépris implacable pour ce mari qui la traitait moins bien que ses filles de cuisine et qui avait failli crever de débauches, elle eut recours à son beau-frère dont l'appui lui facilita la fuite. Sti Hœg fut envoyé en exil, et Marie regagna Tjele. Son père, furieux de voir sa fille déchue d'un si haut rang, essaya du moins de rattraper sa dot. Gyldenlœve, harcelé par ce vieux renard, dut restituer jusqu'au dernier rixdaler. Il se remaria, cinq ans plus tard, à une comtesse d'Aldenburg et continua sa vie de paillardise. A cinquante ans, il était un vieillard. A soixante, il se retira de toutes ses grandeurs et alla vivre à Hambourg dans une extraordinaire lésinerie. La mort, qui entra chez lui subitement, ne trouva à emporter près d'un feu de pauvre qu'un vieux pandour devenu fesse-mathieu.

Marie Grubbe, elle, aussitôt le divorce obtenu, avait fait ses malles, et, affamée de plaisir et de liberté, elle était partie pour les pays étrangers avec sa dot de douze mille rixdalers. Deux ans après, elle revint à Tjele portant toute sa fortune sur son dos. « Je la reçus, dit Erik Grubbe, qui n'avait cessé de pester contre son départ, je la reçus, parce qu'elle me promit de s'amender. » Mais ces deux êtres ne pouvaient vivre ensemble ; et Grubbe s'occupa activement à passer sa fille à un autre mari. Son choix s'arrêta sur un propriétaire des environs, Palle Dyre, un petit homme lourd, sec, avare et morose comme

son pays de landes. Le contrat ne fut pas une mince affaire. Palle Dyre voulait bien endosser le passé de Marie, mais à la condition qu'on y mît le prix. Pour elle, ce mariage ou plutôt ce marché n'était qu'un moyen de quitter le manoir paternel. Les deux époux s'installèrent à la ferme seigneuriale de Trinderup, à dix kilomètres environ de la ville de Hœbro. Ils y demeurèrent douze ans, pendant lesquels la brillante jeune femme du gouverneur de Norvège s'épaissit et s'alourdit. Puis ils vinrent à Tjele, où le vieil Erik s'était enfin débarrassé de sa maîtresse et avait besoin qu'on l'aidât. Dès leur arrivée Marie s'éprit violemment, irrésistiblement, d'un fils de paysan, Sœren Mœller, qui était cocher et qu'on avait promu à l'inspection des granges. Leur liaison fut bientôt la fable et le scandale du pays. Le mari fermait les yeux ; mais le père les tenait ouverts. Exaspéré, il écrivit au Roi, le priant d'ordonner une enquête et de déporter dans l'île de Bornholm cette fille rebelle et dévergondée. « Je lui ai reproché sa vie, écrivait-il, et elle m'a répondu en effrontée : « Voyez ce gâteux! « Il ne sait même pas ce qu'il dit. »... Elle m'a traité comme un valet de chiens... » Palle Dyre, qui avait tous les jours avec son beau-père d'ignobles scènes, fut obligé de lui emboîter le pas. L'enquête eut lieu. Les domestiques parlèrent. On sut qu'en l'absence du mari, Sœren se promenait, fier comme un paon, coiffé d'un bonnet que Madame lui avait brodé. Madame le recevait dans sa chambre. La fille de service les avait

surpris au lit. Le juge ordonna une perquisition chez le beau-frère et la sœur de Mœller qui s'étaient enfuis. On trouva chez eux des nappes de damas, des dentelles précieuses, des cuirs odorants, des coussins et même des livres : Les Voix diverses des Douze Mois de l'Année et le Livre des Compliments que Marie avait donnés à son amant pour lui apprendre le bon ton et les belles manières. Le divorce fut prononcé, et le Tribunal décida que Marie resterait à Tjele, prisonnière. Des paysans armés la surveillaient. Le vieil Erik eut pitié d'elle et demanda au roi de lui accorder la liberté. Une fois de plus le monde s'ouvrait devant ses pas. Elle rejoignit Sœren et l'épousa.

Ils vécurent quelque temps en Allemagne. Quand ils revinrent au pays, ils étaient si dénués qu'ils se firent musiciens des rues. Chassés des églises, partout insultés et honnis, ils disparurent. On les retrouve dans l'île de Falster, tenant une auberge non autorisée où ils vendaient aux pêcheurs de la bière et de l'eau- de-vie. Sœren était le passeur. Il avait la plus mauvaise réputation et battait sa femme. A la suite d'une histoire de cochon perdu, dans une saoulerie, il lâcha sans le vouloir un coup de fusil qui tua un patron de navire. Le meurtre commis, il s'endormit et, à son réveil, il s'écria : « 0 ma chère et pauvre femme, quelle vilaine affaire ! » Marie plaida sa cause devant le chef du district et lui écrivit même une lettre touchante. Sœren n'en fut pas moins condamné à

mort. Mais la Cour d'appel l'acquitta ; et la Cour suprême lui infligea définitivement trois ans de fers à Bornholm. La vieille Marie Grubbe, demeurée seule, continua le commerce et conduisit le bac. Ce fut alors que le futur fondateur du théâtre danois, le disciple et l'imitateur de Molière, Holberg, la connut. Il en était encore aux années d'apprentissage, étudiant l'histoire, voyageant, curieux des mœurs et des hommes. La peste l'avait chassé de Copenhague. Il se réfugia dans l'auberge de Falster, car il était pauvre, et s'intéressa à cette vieille femme taciturne, aux yeux noirs, qui avait l'air si crâne et qui dirigeait si fermement son bac avec ses petites mains aux ongles rongés. Le soir de l'É- piphanie elle lui raconta quelque chose de ses aventures : « Un exemple de l'histoire de notre temps, dit-il, c'est cette dame très noble, animée d'un insurmontable dégoût pour son premier mari. Le troisième la maltraitait tous les jours; mais elle me déclara qu'elle était plus heureuse avec lui qu'avec le gouverneur de Norvège. » On ignore si Sœren mourut en prison. On sait seulement que Marie Grubbe s'éteignit en juin 1718 très âgée, dans la plus noire misère.

Jacobsen n'était pas le premier écrivain danois que ce sujet avait tenté. Steen Blicher, poète et romancier de la première partie du dix-neuvième siècle, l'avait traité dans une nouvelle qui

m'a paru d'une sentimentalité romantique et fausse, mais dont les Danois font grand cas ; et Andersen dans le plus médiocre de ses contes : La. Famille de la Grethe aux Poules. Mais aussi qu'allait faire sur cette galère sinistre le délicieux conteur de la Petite Sirène? Le seul grand historien et peintre de Marie Grubbe est et restera probablement Jacobsen. On a dit qu'il avait été gêné par l'histoire. C'est une erreur. Il l'a été si peu que, sans l'autorité de l'histoire, nous ne lui pardonnerions pas d'avoir imposé à une fille de son imagination une aussi vile déchéance. Nous n'acceptons les données de son roman que parce qu'elles sont historiques.

L'histoire lui fournissait ses décors, ses personnages, leurs aventures, leur atmosphère. Je ne lui reprocherai que de l'avoir reconstituée dans un goût et avec un luxe de couleurs trop romantiques, et, ce qui est le grand travers du romantisme, de l'avoir marquée d'un caractère artificiel par le perpétuel mélange du pastiche et de l'impressionisme moderne. L'œuvre n'est pas harmonieuse. Les sensations du peintre d'aujourd'hui ne s'accordent pas au langage et à l'état d'esprit des personnages d'autrefois. Il leur a communiqué un sentiment puissant et raffiné de la nature, et il s'arrête trop complaisamment devant un pittoresque qui n'est dû qu'au recul des temps et qui par conséquent ne les frappait point. Il semble d'ailleurs que ce défaut soit inhérent aux romans historiques. Je n'en vois pas — sauf peut-être la Chronique de Mérimée —

)ù l'auteur n'ait un peu l'air de se promener lans un musée. La composition du livre est éga- ement romantique. Ce n'est pas un récit; c'est ine galerie de tableaux dont le manque d'unité 3st plus sensible que la variété. Nous n'avons pas le temps de nous attacher à des personnages qui, aussitôt apparus, disparaissent, et que nous ne reverrons plus. J'admets que les Danois les connaissent, et je veux bien que Jacobsen nous en dise assez pour que nous arrivions à les situer et à comprendre leur importance ; mais il ne nous le dit pas immédiatement et nous oblige ainsi à un effort que tous les lecteurs étrangers ne sont pas disposés à faire.

Il serait pourtant regrettable qu'ils ne le fissent pas, — et l'histoire que je viens de leur raconter le leur rendra plus facile, — car il y a dans ce roman décousu et de tons trop heurtés des scènes dont l'éclat et la vraisemblance morale n'ont été surpassées, à mon avis, dans aucun roman historique. La soirée au manoir de Tjele où Erik Grubbe et le pasteur s'enivrent en tête à tête; les rues de Copenhague pendant et après le siège; la mort du héros Gyldenlœve dont les pasteurs essaient d'arracher l'âme à la damnation; le retour d'Ulrik, Grand d'Espagne, brutalisant sa jeune femme dans ses caresses d'homme ivre et l'accablant de sa grandeur et même de sa grandesse ; les fêtes de la Cour qui nous reportent au temps où les petits comme les grands souverains copiaient Versailles; l'auberge où, sous les yeux de Marie, Sti Hœg et

deux Allemands se battent comme des charretiers; le bouge où Sœren, pour la première fois, rosse sa femme; l'entretien de Marie et de Hol- berg : toutes ces pages égalaient le jeune homme qui les écrivait aux plus fameux peintres du Romantisme.

Mais son originalité était surtout dans le réalisme psychologique que l'on sentait sous ces peintures. Il garde au milieu d'une orgie de couleurs le sang-froid de l'observateur et le souci de la vérité morale. Il n'idéalise pas, ne s'indigne pas, ne juge pas. Je ne sais exactement ce qu'il pense de Marie Grubbe; mais il nous l'a rendue intelligible. Il ne cherche point à la justifier; elle ne lui sert de prétexte à aucun défi, à aucun paradoxe. Dans l'histoire, elle nous apparaît comme la pire des déclassées; dans le roman, comme une malheureuse qui conserve encore jusqu'à sa dernière heure un peu de ce qui l'a perdu : sa supériorité sur son entourage, mais une supériorité que ne soutenait aucune discipline morale ou religieuse. Plus que Mme Bovary, elle était en effet supérieure à son milieu par la délicatesse des sens et par celle de l'esprit. La vie, hélas! s'est acharnée à la diminuer et à la salir. Jeune fille, elle a vu son père acoquiné à une servante; jeune femme, elle a entendu de sa chambre son mari, le Gouverneur de Norvège, faire ripaille avec des ribaudes. Des bras de ce rustre allemand elle a passé dans ceux d'un homme qu'elle croyait intelligent et qui n'était qu'un comédien blasé, immoral et cruel.

Elle s'est remariée et n'a trouvé à son nouveau foyer que de la cupidité et une suffisance méprisante.

Une autre se fût peut-être résignée ; mais Marie avait hérité des Grubbe leur tempérament vio-,lent. Elle était bien la fille d'Erik. Elle avait sous sa grâce et sa finesse les mêmes emportements que lui, (comme notre Eugénie Grandet, sous sa douceur et son obéissance, la même opiniâtreté que son père). Une des scènes les plus fortes est celle où, sans le vouloir et sans que rien dans son attitude pût faire prévoir un tel acte, brusquement elle frappe d'un coup de couteau son mari qui l'avait abreuvée de dégoût. Elle le frappe alors qu'elle est près de lui à une fenêtre, très lasse, et qu'il lui disait des fadeurs. Son geste, jailli des profondeurs insoupçonnées de son être, l'épouvante elle-même à ce point qu'elle s'évanouit. Plus tard, en Norvège, — cette fois très consciemment, — elle fouaillera la maîtresse que le drôle a installée dans sa propre chambre. Puis, après son voyage en France, après ses déceptions, sa fortune gaspillée et son second mariage, elle s'affaisse, se néglige, s'abandonne aux goûts matériels, « se ruine comme un noble et bel édifice aux mains des barbares ». Mais il lui reste au fond du cœur et dans la chair un désir de jouissance encore inassouvi. Et ce qu'elle n'avait jamais connu jusque-là, la passion, une passion brutale, inexorable, consomme sa déchéance. C'est une déchéance plus sociale que

morale. Moralement, le paysan Sœren n'est pas inférieur au Gouverneur de Norvège.

Mais du jour où elle n'est plus que la femme de l'ancien cocher, pas une plainte ne lui échappe. Dégradée, elle garde du moins tout ce qu'elle peut garder de fierté dans sa dégradation : et elle se relève autant qu'elle peut se relever par l'acceptation silencieuse du labeur et de la misère. On sent que l'esprit n'est pas mort chez elle. Comme sa rencontre, sur le bac où elle rame, avec son ancien amant Sti Hœg, est impressionnante ! Par son accent volontairement rustique et son humilité feinte, elle maintient la distance entre elle, pauvre passeuse, et lui, vieilli et ravagé, mais toujours grand hobereau. Elle n'avait pas plus de tact jadis aux fêtes de la Cour. « Croyez-vous à la Résurrection? » lui demande Holberg. — « Et comment ressuscite- rai-je? lui répond-elle. Comme la jeune fille innocente que j'étais autrefois, ou comme la favorite du Roi et l'ornement de la Cour, ou comme la vieille Marie, la passeuse? Et dois-je répondre, moi, des péchés commis par l'enfant et par la femme ardente, ou l'une d'elles répondra-t-elle pour moi? » — « Mais vous n'avez pourtant eu qu'une âme, petite mère? » — c Croyez-vous? » fit Marie en s'absorbant dans ses pensées... » L'art de Jacobsen a été de nous rendre sensible et claire l'évolution tragique de cette âme...

Pendant que je voyageais au Danemark, j'ai voulu voir Tjele. Après la mort d'Erik Grubbé,

son domaine, un des plus anciens du pays, qu'il avait acheté en i636, passa au mari de sa fille aînée, le Conseiller d'État Jœrgen Arnfed qui a laissé le souvenir d'un impitoyable chasseur de sorcières. Il le vendit au capitaine de cavalerie Diderick von Lewitzau, fameux aussi par ses désordres et son cynisme. Il s'était fait élever dans sa chapelle un sarcophage de marbre où étaient sculptées des sirènes nues, symboles de ses bonnes fortunes. Il y amenait souvent ses convives au sortir de l'orgie, et souvent, dit-on, le pasteur et lui, assis dans son futur cercueil, buvaient comme le vieil Erick et le prêtre de Jacobsen, jusqu'à l'ivresse. Les paysans ont cru longtemps que son fantôme y revenait. A sa mort, le général major Christian Ditlev von Lüttichau acheta Tjele.

C'était à un de ses descendants, chambellan et ancien ministre des Finances, que des amis de Copenhague m'avait adressé. Il était le Président de cette Société des Landes qui, après la guerre contre la Prusse et l'annexion du Slesvig, avait pris pour mot d'ordre « qu'il fallait conquérir à l'intérieur autant de pays qu'on en avait perdu à l'extérieur ». Naguère, les terres fertiles de ce district étaient entrecoupées de mornes landes. Aujourd'hui on a planté des sapins là où ne croissaient que des bruyères; et le chambellan, fier de son œuvre, m'en faisait respirer les aromes avec délices. Le pays de Marie Grubbe n'a plus rien de sauvage. Son château reblanchi a perdu le doux éclat des vieilles briques qu'on

nomme « briques de moines ». Il n'y a que de beaux vieux tilleuls qui semblent n'avoir pas changé. Et encore je cherchai vainement l'allée où l'adolescente, les mains derrière le dos, dans sa robe d'un bleu de lavande, marchait à petits pas gracieux, un nœud de ruban rouge sur la poitrine et des nœuds de ruban rouge sur ses souliers... On me dit dans la famille des Lüttichau que cette allée n'avait jamais existé et que Jacob- sen n'était jamais venu à Tjele. J'ai beaucoup de peine à le croire. Mais, au surplus, l'important pour lui n'était point d'y venir : c'était d'y faire venir les autres.

LA NORVÈGE ET JOHAN BOJER

Chaque fois que j'ouvre un roman de Johan Bojer, les premiers vers de l'hymne norvégien que BjÕrnstjerne Bjôrnson composa, — un de ses plus beaux élans lyriques, — me reviennent à la mémoire : « Oui, nous aimons ce pays déchiré, mordu par les vents, avec ses mille petites maisons ! » Personne n'aura fait plus que Bojer pour en populariser, j'allais dire pour en européaniser l'image, personne, pas même Ibsen que son génie détache en quelque sorte de sa terre natale et range parmi les grands artistes qui paraissent encore plus humains que nationaux. Je crois d'ailleurs que, dans nos jugements sur ses drames, nous n'avons pas assez tenu compte du trait national, que nous avons été trop souvent chercher des symboles là où il n'y avait qu'une adaptation hardie de la vie norvégienne aux exigences du théâtre, et qu'on en pourrait extraire le tableau de la Norvège le plus réaliste, le plus complet et le plus profond. La chance a favorisé Bojer. Il s'est acquis en dehors de son pays, et particulièrement chez nous, une place que n'eu-

rent jamais ses prédécesseurs dans le roman, et, pour ne citer que des morts, les deux contemporains d'Ibsen, Kielland et Jonas Lie. Je ne puis penser sans quelque tristesse à Jonas Lie qui vécut de longues années à Paris, retiré, obscur, malgré deux ou trois beaux romans traduits, à ce Jonas Lie dont le sens psychologique était si fin et dont l'imagination ruisselait de la sauvage poésie du Norrland. Mais l'heure n'était pas venue. Leur œuvre n'a peut-être pas la même qualité documentaire que celle de Johan Bojer. Ils ne s'étaient pas imposés par un coup d'éclat comme la Puissance du mensonge. Disons aussi qu'ils ne rencontrèrent pas d'aussi bons traducteurs que M. La Chesnais (i).

Avec Bojer je revois la Norvège telle qu'elle m'apparut jadis, au temps où il commençait seulement à être connu de ses compatriotes, et où j'en remontais les côtes sur les navires qui faisaient le service des postes de Kristiania à Ham- merfest. Je revois cette interminable et grande façade abrupte que les flots ont creusée, ravinée, découpée et parfois si bizarrement sculptée; des fjords où de légers frissons passaient sur les eaux dormantes à quelques brasses des agitations de l'Océan ; les petites maisons d'un rouge de sang, ou d'un vert pâle, ou d'une couleur de pitchpin, nichées dans l'anfractuosité des rocs, suspendues comme par miracle au-dessus des

(i) Les romans de J. Bojer ont paru en traduction chez

Calmann-Lévy.

gorges sombres, ou pressées le long d'un étroit rivage au pied d'escarpements gigantesques; leurs nombreuses fenêtres, — celles qui en auraient deux ou trois chez nous en ont ici cinq ou six, — milliers d'yeux ouverts sur le retour des pêcheurs et sur les tempêtes ; toute cette existence humaine éternellement tournée vers la mer, l'émigration et l'aventure. Je revois- des villes en bois qui semblaient faites d'hier; des rues montantes; les toits en cascade et le clocher pointu de l'église entourée de sapins; des magasins luisants, la Banque en pierres de taille ; et leur reine à toutes, Bergen, avec son vieux quartier hanséa- tique, et les mâts des navires touchant presque les cheminées de ses antiques maisons noires. Derrière cette façade ébréchée où l'homme s'est accroché comme il a pu, les jjells s'abaissent et s'arrondissent à mesure qu'on avance vers l'est; la vie paysanne s'éparpille dans les vallées qui sont autant de petits royaumes ; mais le reste n'est que durs plateaux, landes brunes et rocheuses, éboulis sur éboulis, où l'on peut cheminer toute la longueur d'un jour de juin sans apercevoir plus d'une cabane couverte de tourbe et son enclos de pierres sèches.

Deux caractères de cette nature m'ont surtout impressionné : son incroyable atmosphère de silence, —j'ai encore dans l'oreille le bruit d'une rame invisible et solitaire qui nous venait de l'extrémité d'un vaste fjord, du pied même des montagnes dont nous distinguions à peine la cime azurée, — et le contraste entre sa monoto-

nie puissante et la fantastique variété de son éclairage. On a tout dit de la splendeur des nuits d'été. Mais c'est peut-être là que j'ai vu les ciels d'hiver les plus fins, les plus nuancés, et les amoncellements de rocs revêtir les teintes les plus délicates.

Le silence, la lumière et l'eau donnent souvent aux paysages norvégiens une étrange valeur dramatique. Parmi mes souvenirs, il en est un qui reste dans mon esprit associé au nom de Bojer, sans doute parce que, ce jour-là, je l'entendis prononcer pour la première fois, mais aussi, je pense, à cause de l'affinité secrète du spectacle que j'ai contemplé et du pathétique de quelques-uns de ses romans. Je revenais de l'archipel des Lofoten. On m'avait montré de Mol- kœness, la dernière île, sur une mer où de petits îlots rocheux émergeaient comme les matériaux inemployés de ce prodigieux poème de pierre, une ligne d'écume : le Malstrom ; et le capitaine m'avait dit :

— Vous serez demain à Bodœ; ne manquez pas d'aller voir le Saltstrôm : il est plus terrible.

Je n'y manquai pas. A travers une campagne qui paraissait luxuriante, et dont les pommes de terre en fleurs produisaient un effet paradisiaque quand on avait vécu un mois sur le roc des Lofoten, une carriole nous conduisit au rivage d'un grand fjord profond d'une douzaine de lieues. Ce que nous en voyions n'en était qu'une partie séparée de l'autre par deux îles si rapprochées qu'elles semblent une presqu'île. La mer

s'y précipite dans d'étroits passages, des sunds, qu'on nomme le Saltstrôm et qui sont extraor- dinairement poissonneux. Des pêcheurs nous firent traverser le fjord et atterrir à un mamelon où s'élèvent une stèle commémorative de la visite du roi Oscar, et une pauvre église au clocher blanc et noir, une église de trépassés. Nous étions sur le bord même du sund le plus redoutable qui n'avait pas beaucoup plus de quarante brasses sous nos yeux, mais qui s'élargissait plus haut et disparaissait dans un coude arrondi. On avait à la fois la sensation de l'immensité du paysage et l'illusion de la proximité des horizons, tant l'air était calme et limpide. Sur la côte que nous avions quittée, et sur la berge des îles, de petites maisons étaient clairsemées, coiffées jusqu'aux yeux d'un toit de terre où l'herbe poussait. Nous regardions l'eau, cette eau qui '! peut rapporter en une heure plus qu'un champ dans toute une année, aussi hallucinante pour ses riverains que le tapis vert pour les joueurs. La marée commençait à monter. L'eau était som- bre, moirée, plissée, rayée ; des remous s'y for- maient, pareils d'abord à des ronds de libellules, puis se poursuivaient, se rejoignaient, devenaient très larges ou, au contraire, se rétrécissaient et se creusaient brusquement en entonnoirs. Pas une de ses molécules qui ne parût laborieuse et tourmentée. Autour des îlots, on l'eût dite aspirée par des bouches puissantes. Elle ne les baignait pas ; elle s'y enfonçait comme si elle eût voulu les soulever, les arracher. Bientôt un cou-

rant se dessina, grandit, et le milieu du sund ne fut plus qu'un flot au galop, une descente effrénée sur un versant rapide. Les remous bouillonnèrent. Des crêtes d'écume se hérissaient. Çà et là une vague sautait comme un poisson.

La fin de l'après-midi était d'une tranquillité sereine. Le soleil brillait avec douceur. Il n'y avait pas un souffle de brise. Les touffes d'herbes sur les toits se dressaient immobiles. On n'entendait que les piaillements des oiseaux qui jouaient sur cette eau sinistre et silencieuse, aussi nombreux que si on y avait secoué des lits de plume. Mouettes, eiders, goélands, plongeons, et ces oiseaux polaires au bec rouge, aux pattes rouges, au plumage gris, à la calotte noire, s'abandonnaient à la violence du courant avec la même ardeur que les coureurs de tobogans sur leur piste glacée. Ils s'arrêtaient tout à coup et remontaient la pente en ramant de leurs ailes pour s'y lancer encore. Les eiders se laissaient prendre par les remous qui les faisaient tourner comme des toupies ; mais, au moment d'être avalés, ils s'échappaient et tourbillonnaient joyeusement au dessus de ces gueules voraces que, même en ce calme jour, n'auraient impunément bravées ni les barques les plus légères ni les lourds vaisseaux. Les gens se rappellent encore un gros navire qui s'obstina à passer : il fut soulevé, rejeté sur la côte, et ne dut son salut qu'à une bienveillance inaccoutumée du flot. La baleine elle-même ne parvient pas toujours à franchir ce sund. On n'a qu'une heure de sécu-

rité pour le traverser : l'heure de la mer étale. Lorsque le vent est déchaîné, c'est un monstre et un chaos. L'écume dont il couvre jusqu'au sommet des îles se voit à des milles de distance. Alors les crémaillères des pauvres maisons se mettent à cliqueter.

Mais peut-être est-il plus impressionnant dans son silence des paisibles journées, sous ses apparences de rivière simplement inquiétante. En- tout cas, c'est quand il se tait qu'il fait le plus de victimes. Les riverains ont beau le connaitre : ils ne résistent pas, dès que le passage des harengs leur est signalé. Le vieux pêcheur qui nous accompagnait ne se serait pas risqué près du bord, car les pierres noires et barbues pouvaient être glissantes, et il savait qu'un homme tombé dans cette eau était un homme mort. Mais si les corbeaux, qui du haut des rocs fouillaient de leurs yeux perçants les profondeurs du sund, lui avaient révélé par leur attitude que le poisson était là, il eût été bien capable d'y pousser sa barque et d'y jeter son filet encore une fois. Les pêcheurs ont beau le connaitre ; mais quand ils rentrent le soir, passé l'heure entre le flux et le reflux, et qu'ils voient la fenêtre éclairée de leur cabane et qu'ils entendent même la voix de la mère appeler les enfants à la soupe, la fatigùe émousse leur prudence ; ils se disent que ça ira

bien cette fois encore ; et c'e ue, tout récemment, le père et le fils x^^\empor- tés au moment où ils mettai^tUe\^i^|sur la

rive.

Cette nature grande et triste baignée d'une exquise lumière, mais qui, le soir, prenait des reliefs d'eau-forte; ces petites fermes isolées sur le bord de la fortune et de la mort; cette église solitaire qui avait assisté à tant de noyades et de naufrages, et, sous ces nuées de vols gracieux, rapides comme des rêves, inquiets comme des âmes, ces eaux si resserrées et si furieusement travaillées qu'elles en paraissaient presque douloureuses, me sont restées dans la mémoire aussi vivantes qu'un drame dont j'aurais été le témoin. J'en ai fait la toile de fond de la plupart des scènes que nous content les romanciers norvégiens. Et je n'oublie pas le beau glacier de Suli- telma que nous avions aperçu à l'horizon-. Au milieu de sa neige, un rocher figure assez bien un homme courbé sous un fardeau. Quand la chaleur de l'été est très forte et que la neige a fondu davantage, le fardeau semble plus lourd. Cette année-là les gens disaient : « L'homme du Sulitelma est bien chargé : nous aurons de bonnes récoltes. » Et je pensais qu'il en était de même peut-être de ces gens que j'avais autour de moi. L'immensité accablante, l'isolement, le silence, répandent sur leur vie un ton uniforme de résignation et d'apathie. Mais viennent les passions : on voit mieux ce qu'ils portent, et c'est quelquefois très pesant.

La société norvégienne est essentiellement une

société paysanne. Parmi ses romanciers, les uns, comme Jonas Lie et Kielland, étaient issus de vieilles familles riches éloignées de leurs origines; d'autres, comme Knut Hamson et Johan Bojer, ont brûlé l'étape. Ce sont des paysans déracinés. Mais déjà leur nature paysanne était affinée par les habitudes de rêve que la solitude, le silence et la Bible avaient données à leurs ancêtres. Ils sont entrés dans la littérature avec un héritage de sensations inexprimées et des nerfs sur lesquels d'antiques nostalgies avaient joué leurs airs tour à tour vifs et mélancoliques.

Ils n'y sont pas entrés directement; ils ont suivi d'étranges chemins d'écoliers ; il ont traversé les métiers par où la vie paysanne passe en se décolorant pour se mêler à la vie citadine et s'y perdre. Bojer, petit domestique de ferme, a mené paître les troupeaux sur les fjells du Norrland : il a tâté de la mer comme pêcheur aux Lofoten ; il a été aspirant sous-officier à l'École de Trondjem, ordonnance d'un général, commis-voyageur, garçon dans une épicerie de village, teneur de livres chez un marchand de poissons. Il est l'adolescent de la Grande Faim qui, en gros drap bleu et un bonnet juché sur sa tête blonde, seul dans la ville qu'il connaît à peine, se rend à l'appel d'un bienfaiteur qu'il ne connaît pas et, selon la coutume des gens de la campagne, entre par la cuisine. Il est le petit pâtre de Dyrendal qui rêve d'être officier, d'aller par le monde dans les pays qui font la guerre et de devenir général, « ce qui veut dire qu'on est

avec le roi toute la journée ». Il est l'Arnt du Dernier Viking qui met le pied pour la première fois sur un grand bateau et qui reste là tout décontenancé dans son lourd costume de mer, ne sachant à quoi occuper ses mains. Il a vendu des machines à coudre comme le héros de son Caméléon. Je ne crois pas qu'il y ait un seul de ses livres qui ne porte le témoignage de sa rude expérience. ' ^ Les années d'apprentissage de ces romanciers norvégiens ont été difficiles. Il leur a fallu, pour s'instruire, voler des heures à leurs patrons et surtout à leurs nuits. A mesure qu'ils s'instruisaient, leur aptitude au labeur quotidien diminuait, et des ambitions grandissaient en eux que leur pays encourageait par l'immensité de ses horizons et que leur petite ville comprimait par son étroitesse. Dès qu'ils avaient quelque chose à dire et qu'ils pouvaient le dire et qu'on pouvait les entendre, ils se trouvaient souvent pris et risquaient de s'enliser dans les luttes politiques ou religieuses et dans les mesquineries d'une vie terriblement provinciale. C'est un peu l'histoire d'Ibsen à Grimstad. Leur tombait-il une aubaine, une bourse de voyage, une pension du Parlement, ou, comme à Bojer, un petit héritage? Ils prenaient le bateau, s'en allaient à Copenhague et à Paris. Mais ils emportaient avec eux la matière de leur travail. Ils ne demandaient aux spectacles étrangers que des stimulants qu'ils ne rencontraient pas dans leur pays et le bienfait de l'éloignement qui nous fait mieux

sentir le prix de ce que nous avons quitté. L'inspiration scandinave se nourrit de nostalgie. Leur imagination restait attachée à la petite ville où ils avaient péniblement appris à connaitre l'humanité. Ibsen, dans la Rome papale, continue de vivre en Norvège; et dans le bruit de Paris Jo-nas Lie continue d'écouter les grands silences du Norrland et de déplier feuille à feuille les malentendus où s'enferment, sur des langues de terre battues par les flots, les âmes taciturnes. Ils lisent, ils étudient, ils montent à l'assaut des connaissances, ils jettent leur filet au passage des idées nouvelles que charrient nos vieilles civilisations; mais ils ont toujours devant les yeux leur fjord endormi, les maisons basses grimpant sous leur fumée de tourbe comme dans un songe, la vie lente et grave de leurs vallées dont les romans paysans de Bjôrnson, Synneuve Sol- bakken et Arne leur ont révélé la valeur littéraire. Je ne sais pas de pays où la littérature ait plus exalté le paysan ni plus stylisé la jeune vachère avec son baquet de lait, toute droite sur le seuil de son chalet, habillée comme une princesse dans un rêve d'enfant.

Quand leur bourse était vide, ils revenaient chez eux. Quels battements de cœur, lorsque le navire entrait dans les archipels et qu'ils apercevaient la première cabane de pêcheurs peinte en rouge ! Le vif désir les prenait de retourner à la solitude des fjells. Bojer a quelque temps habité un chalet où il vivait de sa chasse et de sa pêche en travaillant à un livre qui lui permit de repar-

tir. « Aussitôt que nous avons quelques sous, disait un Norvégien, nous rêvons d'acheter un morceau de montagne bien solitaire, où nous établirons notre royaume. » Mais la solitude ne pardonne pas toujours les infidélités qu'on lui a faites. Le jeune paysan, qu'elle aimait et dont elle entretenait les vagues songes et la flânerie derrière un troupeau, ne la retrouve pas toujours aussi hospitalière quand il lui revient avec son tumulte de pensées et ses ambitions d'homme de lettres. Il n'est plus, comme se le dit à lui-même le héros de la Grande Faim, qu'un touriste dans son propre pays.

Je me rappelle avoir lu jadis un petit livre bien curieux d'Arne Garborg, un des romanciers les plus représentatifs de la fin du dix-neuvième siècle norvégien et une des âmes les plus tour,mentées. Arne Garborg, fils de paysan, qui a précisément étudié dans un de ses meilleurs romans les fils de paysans devenus étudiants, — vers la même époque où Barrès concevait ses Déracinés, — s'était vu supprimer son emploi d'inspecteur des finances pour raison politique; le théâtre de Kristiania refusait de jouer ses pièces pour raison sociale; et une bonne partie de la presse l'attaquait pour raison morale. Il résolut de fuir cette société marâtre et de retourner à la nature. Ses Lettres de Kolbotn nous racontent son expérience.

Il avait loué près du lac un chalet qui se nommait Kolbotn. (Le mot signifie, je crois, endroit où il y a eu, des meules de charbon.)

Et il se réjouissait d'avoir une maison à lui. Il défrichait le sol, péchait des truites, préparait ses repas, se promenait fièrement dans la forêt, la hache sur l'épaule, et savourait les délices de la liberté. Il ne comprenait pas comment il avait pu supporter l'existence des villes. Un jour, des gens de Kristiania vinrent en villégiature sur les bords du lac, où n'auraient dû avoir la permission de séjourner que les Trolls, les filles des chalets, les écureuils, un poète et quelquefois un ours. Et parmi ces gens une jeune fille, Huilda, s'éprit de lui et accepta de partager sa solitude. « Je sais faire, lui dit-elle, quatorze boulettes de « viande avec la pâte dont les autres n'en tirent « que sept. — Alors, tu es bien la femme qui « me convient. Tope ! — Tu ne crois pas que je « mourrai de froid? — Mais non. Et puis, tu « sais, il faut bien qu'il y ait toujours une cause « pour mourir. »

Ils allèrent se marier à Kristiania et remontèrent à Kolbotn. Et leurs déboires commencèrent. Assurément sur ces hauteurs la nature était belle. On avait du soleil, et la vallée n'en avait pas. Le ciel était infiniment haut, si clair et si pur qu'à des milles et des milles les pins se dessinaient comme du filigrane. Mais, à Noël, il faisait un froid à fendre les pierres. Ils avaient bourré de mousse les interstices de leurs murs. Leur chauffage les enfumait. « Des souffles glacés passaient sur leur front comme des caresses de mains mortes. » Ils étaient réduits à cuire leur pain dans une poêle à frire et sur un foyer

ouvert. Le boulanger demeurait à une journée de voyage; et c'était un effrayant voyage. Pour peu qu'on s'écartât de son chemin, on enfonçait dans la neige jusqu'à la ceinture. Il fallait traverser un fleuve sur un petit pont de glace. Le soir tombait rapide et sombre. On se traînait sous le sac de farine et de pommes de terre en tremblant d'être dépisté par les loups ou de voir tout à coup surgir devant soi un morceau de nuit plus noire qui eût été un ours. « J'avais (1 dit à Huilda qu'elle n'aurait qu'à soigner le « chien, un beau chien lapon. Je l'avais un peu « trompée, je crois; mais elle, quand elle m'avait « dit qu'elle savait faire quatorze boulettes..., « elle m'avait trompé, elle aussi. » Et l'hiver durait huit mois.

L'été, il était difficile de se procurer de la viande. Les maîtres de Kolbotn avaient acheté trois poules et un coq. Le coq les empêcha de dormir. Ils décidèrent de le manger et de manger les poules. Mais ce fils de paysan ne savait pas les tuer, ni sa femme non plus. Ils durent payer quelqu'un pour les abattre à coups de fusil. Huilda se sauva dans la forêt. « D'abord, « le coq : il se tenait près du ruisseau sur une « pierre, ne songeant à rien; il est mort comme « un homme. Ensuite la poule noire : elle a « remué un peu les pattes; puis la grande « blanche a tourné sur elle-même. Finalement « la petite blanche est morte sans bruit comme « elle avait vécu. »

La naissance d'un enfant complique encore

leur situation. Où trouver une bonne? Les filles du pays s'en vont en Amérique. Il en vient une, grosse vachère carrée de seize ans. « Sais-tu faire la cuisine? — Oh! je ne l'ai jamais faite, mais je la ferai très bien. » Elle ne savait même pas se servir d'un mouchoir. Elle partit au bout de quinze jours. L'enfant est maladif; la femme est surmenée; l'homme a perdu le sommeil. Et voici, encore une fois, le retour de l'automne. Les bouleaux jaunissent ; les troupeaux sont redescendus des fjells; les oiseaux tirent vers le Sud. Les premières tempêtes se brisent au coin de la maison à grands coups lourds. Le lac gèle avec des gémissements et des éclats de tonnerre. Toute une diablerie d'idées malsaines envahit le cerveau du malheureux homme de lettres qui s'acharne sur son roman. Il demeure des semaines sans ouvrir la bouche. Une lune pâle comme un cadavre se promenait sur le lac. Il a des visions qui l'épouvantent. Il se voit tour à tour dans un asile de pauvres et dans un asile de fous. « Je réveille ma femme qui se lève, allume du « feu et me lit du Voltaire toute la nuit. »

Il était temps que le ménage regagnât les cités humaines. Ils s'enfuirent jusqu'en Bavière. C'est ainsi que les fjells rejettent leurs enfants, dont l'imagination cependant en reste possédée et qui se plaisent à nous les peindre d'une tristesse ou d'une beauté également ensorcelantes. Ils ne peuvent plus en supporter l'isolement. Du jour où ils ont appris à exprimer le charme de cette sauvage nature et à revêtir d'une forme précise

les rêves confus qui croissent dans ses creux d'ombre, elle les traite en étrangers. Elle n'est tolérable et même douce qu'aux esprits muets, aux cœurs noués, aux êtres chez qui, comme le dit la mère du Brand d'Ibsen, n'a pas éclos la pensée, « cette plante vénéneuse dont l'odeur donne le vertige ». Mais arrêtons-nous au dernier trait d'Arne Garborg. J'aime ce jeune homme qui, dans ses insomnies, menacé par des fantômes, appelle à son aide, pour les conjurer, le clair génie français.

Il semble bien, sans remonter à Holberg, imitateur de Molière, Danois, mais né en Norvège à Bergen, que l'influence française a été plus profonde sur les Norvégiens que sur les autres Scandinaves. Jules Lemaître avait raison de la relever chez Ibsen. Mais il ne la mettait pas où elle est : dans sa technique beaucoup plus que dans ses idées. Est-ce un effet de leur tempérament qui les porte, comme nous, vers l'art dramatique? Ils sont les seuls qui aient produit un théâtre original. Toujours est-il que, même en tenant compte de l'influence anglaise si manifeste dans l'œuvre de Kielland, et du prestige des romans russes qu'ils ont assez fortement subi, leurs romanciers ressemblent plus aux nôtres par la netteté et la sobriété de leur composition. Bojer en est un exemple remarquable; et dans la sympathie qu'il nous a toujours hautement témoignée, il entre sans doute quelque reconnaissance pour les modèles d'art que nous lui avons offerts.

Lorsque parut La Puissance du Mensonge (1), dont un de nos compagnons m'avait parlé avec admiration lors de notre visite au Saltstrôm, — et il m'en parlait en suivant des yeux les frissons noirs du Sund, comme si ce roman et cette eau cruelle s'associaient dans sa pensée, — le livre conquit immédiatement le public des connaisseurs et s'inscrivit au nombre des romans qui valent la peine d'avoir été écrits. N'hésitons pas : c'est un chef-d'œuvre.

Bojer laissait à d'autres l'évocation pittoresque de son pays et les sombres états passionnels où s'absorbe Knut Hamson. Il courait droit au sujet qui a de tout temps exercé les investigations des moralistes. Comment le mal naît-il en nous? Comment se développe-t-il? Comment d'un infiniment petit, d'une pensée fugitive, d'un désir inavoué, d'une parole, d'un geste, moins encore d'un silence, peut-il sortir des conséquences devant lesquelles, s'il fallait tout d'abord en assumer l'enchaînement fatal, l'homme qui a été traversé de ce désir, qui a prononcé cette parole, qui a fait ce geste, qui a gardé ce silence, reculerait avec horreur ? Comment, devenu leur prisonnier, arrive-t-il non seulement à étouffer ses remords, mais à se justifier et à glorifier sa conscience? Ceux qui ont lu le roman touffu de

(1) La Puissance du Mensonge a été traduite par M. Guy-

Charles Cros.

George Eliot, Romola, se rappelleront l'étonnant personnage de Tito Méléma que sa réponse simplement évasive à une question très naturelle qu'on lui a posée, conduit, d'ajournement en ajournement, de faiblesse en lâcheté, aux actes les plus abominables. La Puissance du Mensonge nous présente une analyse aussi pénétrante, aussi dramatique, et plus rapide. Je croyais que Bojer s'était inspiré du roman d'Eliot jusqu'au jour où il m'assura lui-même qu'il ne l'avait jamais ouvert.

Le paysan Knut Norby, de la puissante dynastie des Norby, revient en traîneau chez lui, fort mécontent : il s'est fait battre au conseil de la commune ; son gendre lui a demandé une nouvelle avance d'hoirie, et surtout il a appris la faillite du commerçant Wangen qui lui coûtera les deux mille couronnes de la caution qu'il a eu la sottise de lui fournir. Et cependant, il avait promis à sa femme de ne plus cautionner qui que ce fût. Il rentre. Sa femme connaît déjà la nouvelle; mais il se tait pour avoir la tranquillité ce soir-là. A peine est-il couché que sa fille Ingeborg s'approche de son lit : « J'ai « entendu dire, fait-elle, que l'avocat Basting « s'est vanté de savoir que tu ressentirais, toi « aussi, le contre-coup de cette faillite. Je n'ai « pas osé en avertir maman avant de t'en avoir « parlé. » Knut, agacé, répond seulement : « Le « pauvre Basting, il faut toujours qu'il ait un « potin a répéter! — Ce n'est donc pas vrai, dit « Ingeborg; c'est bien ce que je pensais. » Et

elle se retire. Norby n'a pas menti. Il s'est contenté de ne pas démentir sa fille. Il n'a pas songé un seul instant qu'il pourrait nier sa signature. Il est honnête. Et quand, le lendemain, le bruit court que Wangen est coupable d'un faux, il en ressent une violente irritation. Mais il continue de se taire, parce qu'il a peur de sa femme et parce qu'il y a des gens de la commune trop heureux de sa mésaventure. Et voici que sa femme, dans la crainte qu'il ménage Wangen, l'avertit qu'elle est allée dénoncer le faux au maire. Ah! comme il la battrait volontiers! Obligé, maintenant, de se rendre chez le maire et de lui dire... Mais peut-il livrer ainsi sa propre femme à la risée publique? Il remet au lendemain cette démarche humiliante. Chaque jour qui passe le familiarise davantage avec la mauvaise action q.u'il n'a pas voulu commettre, qu'il ne veut pas commettre encore, mais qu'au fond de son cœur il a déjà, commise. Et une heure vient où, sous peine de déchoir dans le ridicule, il est forcé de signer la déclaration de faux.

Seulement, il a une conscience qui fait son métier de conscience. Elle s'agite, le tourmente, lui montre sur tous les visages, et jusque dans les yeux de ses bêtes, des symptômes de défiance et des soupçons. Comment la persuader de se tenir tranquille?.Wangen est un misérable. L'unique témoin du cautionnement est mort. Mauvaises raisons pour la conscience. Mais Wangen ment, quand il affirme que les signatures ont été données au Grand Cajé : Knut est bien sûr

que c'est à l'hôtel Carl Johan. La conscience n'est pas fâchée de porter un mensonge à l'actif de Wangen. Puis, son ennemi Herlufsen, qui lui dispute les honneurs de la commune, et qui ne voit dans cette histoire qu'un moyen de le discréditer, — innocent ou coupable, peu lui importe! — s'est mis en quête de témoignages contre lui, et suggère au domestique du témoin disparu le souvenir mensonger que son maître aurait parlé devant lui du cautionnement de Knut Norby. L'indignation qui s'empare de Knut allège sa conscience. La mauvaise foi de ses adversaires lui refait une honnêteté. Son mensonge n'est plus que l'arme d'un homme en état de légitime défense.

Cependant, deux personnes encore vivantes n'ignorent pas ce qui eut lieu à l'hôtel Carl Johan : un vieux journalier qui l'accompagnait ce jour-là, et son fils, Einar Norby, à qui il avait raconté l'histoire de la caution, en le priant de n'en rien répéter à sa mère. Et le vieux journalier vient lui demander « s'il a causé avec Notre-Sei- « gneur, au sujet de cette affaire qui les met « aux prises, lui et Wangen ». Et Einar accourt le supplier de rappeler ses souvenirs. Devant le vieux journalier, Knut éclate de rire : « Quoi! « des étrangers viendraient mettre leur nez dans « ce qui se passait entre lui et Notre-Seigneur! » Quant à son fils, qu'il ne peut pas convaincre d'erreur, il l'accable d'injures et le jette à la porte. Ainsi, jusque dans des serviteurs qui lui doivent tout, jusque dans ses enfants, il rencon-

tre des ennemis qui complotent sa perte. La colère réveille sa présence d'esprit, son énergie, « tout ce qu'il y a en lui de robuste et de velu ». Sa conscience, sera désormais à l'aise, dans la bataille qui se prépare.

Ce n'est pas seulement le personnage de Knut Norby, si profondément étudié, qui fait la valeur du livre ; ce sont tous les personnages autour de lui, dont pas un n'est indifférent, et c'est surtout l'impression que l'auteur a su nous donner d'un petit monde où les esprits ne respirent plus qu'une atmosphère viciée. Le mensonge a tout envahi. Ceux qui le sentent et qui en souffrent essaient vainement de percer cette couche de miasmes et de retrouver l'air pur. La fille de Norby, qui a douté un instant et qui s'est tordu les mains de désespoir, prie Dieu de l'éclairer, et finit par se persuader que Dieu lui a envoyé un signe, et que son père n'a pas menti. Einar s'est juré de rétablir la vérité devant le tribunal. Mais quand il voit sa mère à la barre, il perd cœur et s'enfuit. Le pasteur, qui recevra la confession du i vieux journalier agonisant et qui l'absoudra de n'avoir pas osé parler, n'aura pas le courage d'exiger que sa veuve prononce la parole qui sauverait Wangen du déshonneur et de la prison. Enfin, ce fainéant et beau parleur de Wangen, dont l'inconduite a ruiné ses beaux-parents et sa malheureuse femme, se laisse aller à commettre un faux, pour essayer de prouver qu'il n'a pas été un faussaire. C'est le triomphe de Knut Norby. Il a oublié son crime. Le respect et la

sympathie de la commune entière illuminent son âme ; il éprouve le besoin de remercier Dieu.

Sauf dans ces dernières pages où l'ironie dE l'auteur est peut-être trop insistante, où l'on pourrait lui reprocher le même désir de nous scandaliser qu'accusaient les premières Nouvelles de Maupassant, tout le livre est habilement et fermement conduit, et d'une admirable sûreté psychologique. L'intérêt en dépasse de beaucoup les limites d'une commune norvégienne. « La « commune! dit Bojer. Elle apparaissait à Knut « comme quelque chose d'infiniment grand qui « n'avait d'yeux que pour ce qu'il faisait. C'était « sa commune. » C'est la nôtre aussi, la nôtre à tous.De combien de mensonges n'avons-nous pas fait des vérités pour lesquelles nous nous sommes battus? A quelles marques reconnaît-on la vérité, puisque le mensonge se revêt des mêmes couleurs, suscite les mêmes énergies, capte à son profit la même somme de foi et de dévouement, reçoit sans se troubler les mêmes récompenses, puisqu'il va jusqu'à perdre le sentiment de sa propre vilenie et s'installe au centre des consciences avec la même force et la même autorité que son contraire? Une amère tristesse s'exhalait de ce grand roman, — comme d'un de ceux qui l'ont suivi, Sous le ciel vide.

C'était encore l'histoire d'un mensonge, du mensonge que nous nous faisons à nous-mêmes quand nous décorons notre égoïsme du nom d'amour de l'humanité, et que nous ne cherchons dans la bienfaisance que le contentement

et le repos de notre âme. Un jeune homme, Erik, qui a été par faiblesse et par négligence la cause du malheur d'une jeune fille et de la faute grave d'un ami, et qui ne croit plus à rien, quitte la ville désespéré et revient à son domaine dont sa mère a hâte qu'il prenne la direction. Il y a dans ce domaine des terres en friche sur ]a haute berge du fjord. S'il les donnait à de bons serviteurs dont elles paieraient le dévouement? L'idée s'en présente à lui comme une barque à un naufragé. Sa mère essaie de s'opposer à cette générosité révolutionnaire : il passe outre et fonde la petite colonie agricole. Enfin sa conscience goûtera la paix. « La fumée montera de « ces maisons, lorsqu'il sera couché dans sa « tombe; on sourira derrière ces vitres, lorsque « tout le monde l'aura oublié; ces jardins fleuri- « ront jusqu'à l'infini des temps, et c'est lui qui « aura été le fondateur de tout cela : c'est comme « si les yeux de son âme s'ouvraient dans cha- « que fleur qui s'épanouit aux nombreux jardins... « Grâce à la Terreneuve, il a sauvé son âme « du marais où elle s'embourbait : maintenant, « il lui donne la vie éternelle. ))

Mais son voisin l'ingénieur, de retour au pays, l'avertit que les terrains qu'il a distribués sont glaiseux; qu'un déluge d'automne ou de printemps suffirait pour les faire glisser et pour les précipiter dans les eaux du fjord ; que le danger est d'autant plus grand que les nouveaux colons ont défriché la forêt qui jusque-là maintenait la terre, et qu'il ne lui reste plus qu'à les presser

de déguerpir le plus tôt possible. Erik est consterné. Il envisage avec angoisse le renoncement à cette colonie, « dont le visage immatériel lui « rappelle des douleurs surmontées, des blessures « guéries, des charges trop lourdes à sa conscience « enfin déposées. » Il voudrait se convaincre que l'ingénieur exagère le péril. Il implore de lui un mot qui calmerait son esprit. Son idéal, sa foi, son honneur, sont en jeu. L'ingénieur lui répond très sensément que la nature glaiseuse des berges du fjord n'a rien à voir avec son idéal. Erik prête complaisamment l'oreille à ceux qui accusent cet ingénieur d'intransigeance et de brutalité. Mais sa vie est empoisonnée. Il ne peut pas se dérober au sentiment de sa responsabilité ; et, sa jeune femme l'y poussant, il se résout à informer les colons du danger de mort qui les menace. Il le fait avec le désir qu'ils ne le croient pas et termine sur ces mots qu'il a entendus : « Bien des journées d'hiver ont passé, sans que « la terre de ces coteaux ait bougé. » Et, les pauvres gens qui tiennent à ce lopin qu'ils ont défriché, labouré, où ils ont déjà semé tant d'espérances, répètent : « Bien des journées d'hiver ont « passé... » Et la catastrophe se produit; un seul colon en réchappe. Le père d'Erik était dur : il sacrifiait les hommes pour sa bourse ; Erik est généreux : il ne les sacrifie que pour son idéal et la paix de sa conscience.

Dans ce roman, il y avait autre chose qu'un drame intérieur. Bojer y peignait une petite colonie naissante, et un nouveau côté de son

talent se révélait. Peu de romanciers ont, au même degré que lui, l'art de grouper d'humbles personnages dans une œuvre commune et de les individualiser si fortement, que nous nous intéressons à chacun d'eux, sans que l'intérêt général en soit diminué. Dans ses premiers romans, il s'appliquait surtout à des cas particuliers. Maintenant, il s'attaque aux plus vastes tableaux. Le dernier Viking est la plus riche et la plus émouvante peinture de la vie des pêcheurs norvégiens, telle qu'elle était encore au commencement du siècle, avant que les vapeurs et les canots automobiles eussent remplacé les fines barques à voiles et avant que « le pêcheur à moteur fût devenu un « ouvrier d'industrie sur mer qui fume des ciga- « rettes et qui s'inscrit au syndicat ».

Kielland nous avait bien décrit, dans des pages imprégnées de sel marin, les petites villes de la côte réveillées en pleine nuit par le bruit de chaînes et les claquements de voiles des bateaux s'amarrant aux débarcadères et par le cri : Le hareng est vénal que poussaient des hommes encapuchonnés, dont les grosses bottes faisaient des traces d'éléphants sur la couche épaisse de la neige. Les commerçants sautaient à bas de leurs lits ; les boutiques s'ouvraient ; les cafetières bouillaient; les filles et les femmes, leurs petits couteaux à la main, attrapaient les poissons brillants qu'on jetait sur les planchers. Et le matin, quand les collégiens blêmes rencontraient ces jeunes filles qui avaient travaillé toute la nuit aux harengs, elles leur lançaient des quolibets,

riant à gorge déployée, les joues rouges, la jupe étincelante d'écaillés ; car, bien que du même âge, elles se sentaient très supérieures à ces écoliers chargés de grammaires. Mais ce n'était là qu'une miniature à côté de la fresque orageuse brossée par Bojer. Et puis le consul Kielland n'avait pas été pêcheur aux Lofoten. Il n'avait pas non plus grandi dans une ferme. Et Dyrendal nous initie à la vie d'une ferme norvégienne, à ces âpres géor- giques du Nord, que Bojer dépouille de l'attrait romantique, dont l'école de Bjôrnson les avait parées, pour mieux nous y montrer la rudesse de l'effort et les passions qui couvent sous la lenteur des jours. C'est de Dyrendal que nous partons pour l'Amérique avec ses Émigrants qui y transportent le vieil esprit aventureux des ancêtres, leurs traditions, leur amour de la terre, leurs nostalgies, leur opiniâtreté. Ce roman de l'Émigration est la plus large composition et peut-être la plus belle du romancier.

Mais si large que soit son sujet, si nombreux que soient ses personnages, on reconnaît toujours le moraliste de La Puissance du mensonge et de Sous le ciel vide. Dans le mouvement qui entraîne une foule, il ne perd jamais de vue les âmes, leurs troubles intimes, leurs débats secrets, tout ce qui leur constitue une personnalité distincte. Son roman de mœurs est un fourmillement de caractères originaux rapprochés dans l'espace et dans le temps par quelques idées directrices. Que de courants invisibles et contraires se disputent les petites vagues du Saltstrôm ! Chacune semble

avoir sa vie personnelle; elle l'a; mais, écume

et remous, elle est emportée avec les autres.

Il serait trop ambitieux de vouloir dégager des romans de Bojer une psychologie du peuple norvégien. Disons simplement que ses traits principaux en ressortent avec vigueur. Le fond de la race est orgueilleux, indépendant et libre. Il y a chez le Norvégien un orgueil national très fort, un orgueil local aussi fort et un orgueil individuel qui ne le cède en rien aux deux autres. L'orgueil est un fameux soutien dans ces immenses solitudes.

La première fois que je vins en Norvège, j'y arrivai en traîneau à travers les forêts suédoises. Je changeai de traîneau à la frontière, et j'en pris un qui devait me mener à la petite ville de Kongsvinger où passait le train de Kristiania. Mon conducteur, qui avait l'air d'un vieux soldat, s'adressa aux personnes qui m'accompagnaient et me désignant de la main : « Il a beaucoup voyagé? — Oui. — Il a vu du pays? — Oui. » Alors se tournant vers moi : « Tu as vu Kongsvinger? — Non, lui dis-je. — Tu n'as pas vu Kongsvinger? (Il hocha la tête.) Eh bien! tu n'as pas vu une des plus belles villes du monde. » Un quart d'heure plus tard, il arrêta son cheval et me montra au loin une maisonnette qui faisait un point rouge à mi-côte d'une colline. « C'est là, dit-il, que je suis né. » N'eût été la

bise qui nous cinglait le visage, j'aurais salué le berceau de son individualité norvégienne. Une demi-heure après, nouvel arrêt. Nous étions devant une grande maison de bois qui ne me paraissait pas extraordinaire. Il me donna le temps de l'examiner et dit avec fierté : « Voilà une demeure de millionnaire. » J'admirai cette imagination tournée vers le grandiose. Un des poètes qui ont inauguré la littérature norvégienne, Wergeland, prototype du légendaire Bjôrnson, se plaignait d'être obligé de « courber la tête sous les étoiles », tant le ciel lui paraissait étroit (i). Je sais bien qu'il n'y a là qu'une métaphore de poète et que notre Hugo, lui, menaçait les comètes de les traîner par les cheveux. Et je sais aussi que c'est leur pays et non le ciel, qui paraît souvent trop étroit à leur ambition. Mais ils voient grand dans cette grande nature où se dilatent les personnalités.

Si cet orgueil a des côtés plaisants, il en a de très respectables. Collectif, il donne à l'amour de la patrie une magnifique intensité. L'œuvre d'émancipation, réalisée par le peuple norvégien depuis un siècle, en est une preuve. Son romantisme a été bien moins une mode littéraire qu'un travail de reconstitution nationale. Il a supprimé de sa pensée et comme aboli les siècles où il ne s'était pas appartenu. Il a renoué, par-dessus la domination danoise, le câble qui le rattachait à

(i) Ce Wergeland avait le don de l'image. « Les vrais poètes, disait-il, sont en tête de leur temps comme de beaux mirages devant le navire bruissant. »

ses lointains aïeux. Le titre du roman de Bojer, le Dernier Viking, témoigne de ce tour d'esprit éminemment patriotique. Il pousse si loin le culte des traditions, qu'il s'est créé ou recréé, comme on voudra, une langue à lui, une langue paysanne, le landsmaal, sans s'inquiéter de savoir s'il était bien nécessaire d'obliger ses enfants à apprendre deux langues nationales et si le mélange qui s'en fera probablement plus tard n'infligera pas une vieillesse prématurée aux grandes œuvres de sa renaissance littéraire. Bojer en est l'adversaire; mais de bons écrivains, comme Arne Garborg, y ont déjà écrit des livres dont la langue d'Ibsen et de Kielland eût été fière.

Il est difficile d'avoir plus d'orgueil que les paysans cossus. Ce sont les hidalgos des vallées et des fjells. « Il y avait, dit Bojer, dans Knut « Norby quelque chose de particulièrement natio- « nal. Cet homme à la large et forte carrure, qui « de sa grande ferme régnait sur les paysans de « son domaine, était comme un rejeton direct « des anciens rois du pays. Il possédait dans son « grenier toute une collection de vieux harna- « chements, de pots à bière, de traîneaux, d'an- « ciens ustensiles de ménage en bois sculpté, — « un musée. » Cet orgueil a des arêtes vives et des pans abrupts comme leurs fjords. On le rencontre à tous les étages de la société, qui ne sont pas très nombreux, sous la forme de la familiarité envers les supérieurs, de la recherche des distinctions, du désir de paraître, de la libéralité

fastueuse, de la confiance illimitée en soi. Il est charmant chez les jeunes gens qui s'élancent à la conquête du savoir, la tête haute, du même air que nous les représente le romancier des Nuits Claires, quand ils voient se dresser devant eux les collines neigeuses. « Leurs corps sem- « blaient avides de cette rude montée et ils fre- « donnaient d'ardeur et de joie. » Quant aux jeunes filles, fières de leur indépendance et de leur liberté, il faut avouer qu'elles sont aussi désarmées devant l'amour que si elles avaient toujours vécu dans les jupes de leur mère, — peut-être même plus désarmées, car l'ennemi leur fait un piège de leur belle assurance.

Chez les gens des campagnes l'orgueil se suffit souvent à soi-même et se nourrit de la fumée des songes. Ils ruminent leurs pensées et ne les communiquent guère. J'ai connu à Bergen un prêtre catholique norvégien, le curé Wang, qui me racontait ses voyages à l'intérieur des fjords. Il insistait sur la lenteur méditative ou végétative de ses compatriotes. Un jour d'hiver, il entre dans une ferme solitaire. La femme tricotait au coin du feu. L'homme, selon l'habitude, renversé sur la banquette, la pipe à la bouche, somnolait et crachait. L'abbé demande : « Puis-je avoir une tasse de lait? » Pas de réponse. Il s'assied près du paysan, qui le regardait en continuant de fumer et qui lui dit enfin : « Tu es commis-voya- geur, toi? — Non. » Après un silence, le curé reprend : « Pourrais-je avoir une tasse de lait? — C'est possible, répond le paysan. Et alors, qui

es-tu? — Je suis prêtre. » Un silence. « Ah! c'est bien ce que je pensais. — Mais je dois vous dire que je suis prêtre catholique. » Ici, une stupeur qui ne se traduit que par un plus long silence. Puis le paysan reprend : « Tu dois en connaître des choses, toi 1 » Le lait arrive. Le curé le boit. « Dis-moi, je voudrais savoir ce que tu penses de toutes ces nouveautés. J'entends dire qu'il n'y a plus de Dieu. » Le curé Wang répond : « Tu connais Mélanchthon. Rappelle-toi ce qu'il disait à sa mère mourante : Les nouveautés sont plus commodes à vivre, mais la croyance d'autrefois est plus sûre. » Nouveau silence. Enfin, le paysan, toujours renversé sur sa banquette, donne une bonne poignée de main à son visiteur. « Ah ! c'est tout à fait ce que je pensais, dit-il ; merci. » L'entretien avait bien duré trois quarts d'heure : on n'avait pas échangé d'autres paroles.

Il semble que le silence de la nature se soit étendu jusqu'aux âmes. Bjôrnson, qui ne manquait pas d'humour, en avait fait une fable. Un veau beugle. Le Troll d'un fjell demande au Troll d'un autre fjell : « Qu'est-ce que c'est ? » Le Troll interrogé réfléchit longuement et répond : « C'est un veau. » Silence de plusieurs mois. Une vache mugit. Le Troll du deuxième fjell demande au Troll du premier : « Qu'est-ce que c'est? » Le Troll interrogé réfléchit et répond : « C'est une vache. » Mais le Troll d'un troisième fjell s'écrie : « Si vous continuez à bavarder ainsi, je m'en vais. »

Ce silence est chez les uns la marque et comme le sceau de la dignité, chez d'autres une sorte de pudeur qui paralyse tout épanchement, le plus souvent une impuissance à s'exprimer contractée dans les longs isolements. Leurs pensées, pareilles à des plantes molles qui croissent sous les eaux, ne montent pas à la surface. Mais il recouvre aussi bien des rêves, d'ardentes langueurs, des tristesses, des angoisses, des choses sombres. Parfois l'acte violent en jaillit comme un coup de tonnerre qu'aucun éclair n'avait annoncé ; parfois l'idée fixe en sort brusquement avec sa pointe secrètement et lentement aiguisée. Bojer, dans les Nuits Claires et dans Maternité, a suivi ce travail impressionnant de l'esprit replié sur lui-même et enclos de silence. Vous remarquerez presque toujours chez ses personnages et surtout chez ses femmes de l'inexprimé. Elles se taisent parce qu'elles souffrent d'une mésalliance où les a engagées la passion, où l'amour et le devoir les retiennent. Elles se taisent parce qu'elles sentent que c'est peut-être encore le meilleur moyen d'obtenir de leur mari qu'il se corrige de ses vices. Elles se taisent, et ils se taisent enfin parce que, selon la savoureuse expression du vieux journalier de Knut Norby, « ils causent avec Notre-Seigneur » (i). Car ils sont religieux. Ils

(i) C'est un trait encore plus accusé chez les Norvégiens que chez les autres Scandinaves. On m'en citait récemment un curieux exemple. Le peintre norvégien X. racontait qu'adolescent, à la veille de passer son examen de première communion, il priait Dieu de l'aider et lui rappelait « qu'il

;e sont jusqu'à faire de leurs péchés des défis Lancés à Dieu qui a impitoyablement employé sa ;oute-puissance contre les pauvres êtres qu'ils étaient. La joie d'être mère a été refusée à la révère maîtresse de Dyrendal. Elle n'a pas d'enfant à qui profiteront son labeur et celui de son mari. Et pour se venger, elle vole et laisse accuser un innocent, comme on fait une grimace au ciel. Rien ne nous avait permis de le soupçonner. Nous ne l'apprenons qu'à la fin du livre, en quelques lignes, une nuit qu'elle ouvre son tiroir et regarde d'un œil désespéré ses péchés brillants, argenterie, cuillers, gobelets, « douze couronnes enveloppées dans un mouchoir ». Cela nous produit le même effet qu'un trou noir à celui qui cheminait sur la glace silencieuse.

Je me rappelle encore une histoire du curé Wang. Une nuit, on frappe à sa porte. Un homme aux cheveux grisonnants se précipite en coup de vent et se jette à ses pieds en criant : « Je suis damné! — Relevez-vous, lui dit le prêtre, et expliquez-vous. » L'homme lui expose qu'étant sur son navire en perdition, il a écrit avec son sang une promesse de se donner au diable, si le diable le sauvait. Le navire a sombré. On l'a

s'était toujours montré très gentil à l'égard des enfants de t son peuple », — autrement dit des petits Juifs. Nos devoirs et nos attentions envers Dieu lui créent des obligations envers nous. Rien ne ressemble plus à ce caractère d'édu-

! cation protestante et biblique que le caractère féodal de la

£ piété du Moyen Age, telle que nous la rencontrons dans i une ville comme Sienne (voir page 273), mais avec cette

; différence qu'ici il est individualiste et là collectif.

retrouvé, lui, deux jours après, sur le rivage. Il ne se souvient de rien ; mais il avait gardé le pacte infernal. Depuis, il ne peut plus vivre. Il est allé trouver le pasteur; le pasteur l'a pris pour un fou. Alors il vient chez le curé catholique. « Qu'avais-je à faire? me disait le curé Wang. A tout prix, il fallait le délivrer. Je le priai de me remettre le papier écrit de son sang. Il restait encore un peu de feu daus ma cheminée. Je l'y jetai et je dis à l'homme : « Te voilà sauvé. Plus de papier ; plus d'échéance. Va en paix. » Ce fut comme une métamorphose. Il reprit un visage tranquille, me serra la main et disparut. »

Bojer n'évoque qu'en passant les superstitions qui ont si longtemps hanté les chalets et les fermes. Mais son Dernier Viking renferme une des plus belles scènes religieuses de la littérature Scandinave. C'est la mort du pécheur Elezeus terrassé par la fluxion de poitrine sur la côte d'un fjord, loin de tout secours, de tout médecin et de tout prêtre. Elezeus, qui a traîné toute la saison de pêche le remords d'avoir battu sa femme au départ, comprend qu'il va mourir et demande à communier : « Il faut que je communie ou je serai perdu. » Alors les camarades se tournent vers celui qu'ils considèrent comme le meilleur d'entre eux, Henrik Rabben, et leurs regards lui disent : « Nous te choisissons ; si l'un de nous en est digne, c'est toi. »

Henrik? N'était-il pas exactement pareil aux autres?

Il n'était pas plus instruit qu'eux, il n'était pas bigot,

il était un pauvre pêcheur, comme eux. Il trouvait le moyen de laver et de peigner ses cheveux et sa barbe, ce que les autres jugeaient inutile, et il avait un jardin chez lui. Il ne se battait pas et ne se grisait pas précisément, mais c'était pur hasard, car l'envie ne lui manquait pas. Si l'on se conduisait mal envers tel ou tel, il lui arrivait de prendre la défense du pauvre bougre, mais pas aussi souvent qu'il l'aurait dû. Pourquoi donc le choisissait-on? Il voulut se lever et dire que cela ne lui revenait pas, que c'était l'affaire du patron ou de Per Suzansa, qui étaient les plus âgés. Mais le silence était si absolu qu'il ne put se résoudre à le rompre. Tous les yeux, tous les visages disaient : « Il faut que ce soit toi. »

... Il gagna la porte de la hutte. Kristaver dit derrière lui : « Tu t'en vas ? — Je vais revenir », dit Hen- rik. Il demeura debout sur la grève, le visage mordu .par le froid. Les vagues mouraient à ses pieds; sur le fjord on voyait des lumières de navires, et au-dessus des montagnes blanches de neige, le ciel scintillait d'étoiles...

Il leva les yeux vers le clair ciel glacé aux lumineux rayons d'aurore boréale, et murmura : « Pardonne- moi, si ce que je fais est mal. » Et au moment de rentrer, il s'arrêta près de la porte, passa de l'autre côté de la hutte, joignit les mains le mieux qu'il put avec ses moufles et s'agenouilla dans la neige.

Lorsque les pêcheurs, assis à l'intérieur, le virent revenir, un instant après, son visage était empreint d'une belle quiétude; il se redressa et les regarda l'un après l'autre : « Si vous me choisissez, je veux bien, à la grâce de Dieu ! Nous devons nous rappeler que les Disciples étaient de. simples pêcheurs, eux aussi. »... Il se passa la main sur le front et les regarda encore l'un après l'autre : « Mais il y a encore ceci. Pour qu'un pauvre homme s'acquitte d'une action si sainte, il faut que son cœur soit pur. C'est pourquoi je vous demande, mes camarades : « Ai-je commis quelque

péché envers vous? » Car, en ce cas, me voici, et je vous en demande pardon. »

Cependant, il faut se garder d'assombrir la vie norvégienne et de trop la dramatiser. Tantôt l'homme subit la nature passivement, tantôt il réagit contre elle. Assurément les longs et terribles hivers de l'extrême-nord éprouvent les corps et les âmes, surtout de ceux qui viennent du sud. Les ténèbres continues chassent le sommeil. La nuit polaire a souvent vidé de leurs forces les hommes les plus vigoureux. On raconte l'histoire du pasteur de Loppen, qui, au sortir de la messe, s'en alla sous les yeux de sa paroisse se jeter dans la mer, dont les vagues lugubres roulaient contre le mur du cimetière. Mais ce n'est pas toujours dans les solitudes les plus farouches qu'on trouve le plus de tristesse : ce serait plutôt dans les petites villes piétistes du Sud-Ouest. Le Norvégien du Norrland est peut-être le plus spirituel des Scandinaves. Il a le flegme humoristique. Un voyageur demande dans une ferme qu'on lui attelle une carriole. Impatienté d'attendre, il s'écrie : « Si vous n'avez pas de cheval, attelez-y vos puces. Ce n'est pas ce qui vous manque. Je ne comprends pas que vous ne les atteliez point; ça irait! ça irait! — Oui, répond flegmatiquement le paysan; mais voilà : elles sont difficiles à ferrer. » Au temps où l'ex-empereur d'Allemagne soignait sa popularité sur les côtes de Trondjem ou de Bodœ, un paysan, qui le conduisit en carriole, lui dit : « Grand honneur pour moi, Votre

Majesté —, et, lui montrant son petit cheval, — mais honneur plus grand pour la bête. »

Ce pays de silencieux est aussi un pays d'ima- g-inatifs débridés. Les aventures qu'ils ne peuvent dvre, ils les songent; et sous leur ciel de fantasmagories, où, durant des mois, la nuit et le jour ie confondent, ils ne distinguent plus la réalité iu rêve. « Nous avons les plus beaux fous du monde », me disait un Norvégien. Per Gynt est Norvégien, comme Ulysse est Grec, et Robinson anglais. Et Andréas Berget, le héros du Caméléon, 3st un descendant de Per Gynt qui a très mal tourné. Ce diable d'homme étouffe dans son moi. [1 a continuellement besoin d'en sortir. Il revêt tour à tour les personnages les plus divers : ':ilujourd'hui épicier, demain laboureur, après- 1emain missionnaire ; puis voyageur de commerce, agronome, pasteur méthodiste, entre itemps escroc. Par goût de l'escroquerie? Non; ipar vocation comique. Il a été acteur pendant quelque temps, avec le plus grand succès. Mais Qu'est-ce qu'un mauvais théâtre de planches, des imaisons de carton, et un soleil électrique? Son ivrai théâtre, c'est le monde. Là seulement, il fait ibon vivre des vies imaginaires. Dans le péniten- cier, où la société l'a prudemment relégué, le souvenir de ses lectures lui revient à l'esprit. « Quel pouvait être l'aspect de Scipion? Avait-il des peines de cœur? Est-ce que tu peux pren- 1« dre son attitude ? » Et il se disait encore, i

;« courbé sur son travail et fredonnant des iM psaumes : « Dans dix mille ans viendra un

« conquérant de notre planète. Quel sera son « aspect? Est-ce que tu peux prendre son atti- « tude? »

Vous avez là une caricature exaspérée de l'éternelle nostalgie qui travaille les âmes norvégiennes. Elles éprouvent un besoin d'aventures qui n'est jamais satisfait, des désirs d'aigle en cage à l'appel du ciel bleu. Voici, dans la Grande Faim, un jeune ingénieur, Ferdinand Holm : ne croyez pas qu'ouvrir une route ou un tronçon de voie ferrée, ou jeter un pont sur un fossé, le tente beaucoup ; ce qu'il rêve, c'est d'être chargé, dans des pays lointains, d'assécher quelques milliers de milles carrés de marais, ou de régulariser le cours du Nil, ou de relier deux Océans. « J'aimerais, dit-il, participer un jour à « quelque œuvre de ce genre. Quand j'aurai ter- « miné ici, je décamperai bien loin. Plus tard, « les ingénieurs qui vivront, dans une centaine « d'années, construiront des routes de touristes « entre les étoiles. »

Plus entreprenant que laborieux, le Norvégien aime le risque. Il a un tempérament de joueur ou, si on aime mieux, de hardi pêcheur. L'insouciance des habitants de la côte, — moins leurs prodigieux accès d'énergie à l'époque du hareng et de la morue, — semble avoir gagné même les graves paysans des vallées. Peuple pauvre, il ne tient à l'argent que pour les jouissances immédiates ; il n'y tient pas comme à une réserve indispensable, à une garantie future. Mais son esprit d'entreprise est perpétuellement ralenti ou

brisé dans son pays somnolent. Il faut aller sous l'équateur pour voir des ouvriers travailler aussi lentement que dans le cercle polaire. L'isolement des fermes supprime l'émulation, engourdit l'effort. Un des Émigrants de Bojer, revenu des États-Unis, s'étonnera, en parcourant son canton, de l'immobilité de tout. « Une route dont la construction avait été décidée dix ans plus tôt, était encore à l'état d.e projet. »

Il n'est pas surprenant que l'Amérique exerce sur la jeunesse norvégienne tant d'attirance. J'étais un matin dans le cabinet du proviseur de Bergen, quand un grand garçon à l'air intelligent y entra. Il s'excusa de déranger M. le proviseur; mais il avait bien réfléchi ; il était trop âgé pour suivre les cours de l'Université ; son cousin lui avait écrit d'Amérique, et il allait le rejoindre. « Encore un, me dit mélancoliquement le proviseur, et un des meilleurs! C'est le fils d'un mécanicien qui a une nombreuse famille. Je ne peux pas le dissuader de partir. Que ferait-il ici ? Tout est encombré, et on ne gagne presque rien. » Ils partent. Bojer vous dira comment ils fondent une petite Norvège aux États-Unis, quelles qualités d'endurance et de ténacité déploient hommes et femmes dans la nouveauté de l'aventure et quand ils ont devant eux, — ce que ne pouvait leur donner le vieux pays, — des perpectives et des possibilités presque égales à leurs rêves. Il a visité leurs colonies. Derrière lui l'archevêque d'Upsal et Mme SÕderblom les visitaient aussi. Ils en sont revenus émerveillés des cadeaux

d'humanité laborieuse, d'initiative et de vie intérieure, que la pauvreté scandinave fait continuellement à l'opulente République. Et Mme SÕder- blom me disait combien elle admirait la vérité des Émigrants.

Pour moi, je n'ai pu les lire sans me reporter au jour où, chez un coiffeur de Bodœ, mes yeux tombèrent par hasard sur un Journal de Tacoma rédigé en norvégien. Quelques années auparavant, j'avais abordé, en revenant du Japon, à cette nouvelle ville du Pacifique qui n'était alors qu'une grande rue dans le désert. Elle avait progressé depuis. La troisième et la quatrième page du journal étaient remplies par des annonces de médecins, de chirurgiens, de merciers, de coiffeurs, de cordonniers, de bouchers norvégiens. On y parlait de bonne terre féconde à vendre avec des centaines de belles poules pardessus le marché. Il y avait des réclames comme celle-ci : Voulez-vous envoyer de l'argent au vieux pays? A dressez-vous à la Banque Norvégienne de Tacoma. Et encore : On trouve chez Andersen des poêles et des gaufriers absolument comme ceux du vieux pays ; on ne les trouvera que là, et à de très bonnes conditions. Mais la première ou la seconde page était consacrée à des polémiques qui, pareilles aux gaufriers et aux poêles d'Andersen, étaient absolument comme celles du vieux pays. Un jeune homme venu de Bergen avait osé traiter les missionnaires norvégiens en Chine de gaillards à demi civilisés. Le rédacteur du Journal de Tacoma relevait d'importance « ce jeune

homme de vingt-cinq ans ignorant et perverti ». J'ai précieusement conservé le passage : « Sa« chez, jeune homme, que les gens dont vous « parlez et qui habitent, dites-vous, cette bande « de terre septentrionale du Norrland, n'habitent « pas une bande de terre. Ignorez-vous que le « Norrland est presque un tiers de la Norvège « et qu'il n'y a pas de plus beau pays, ni de pays « dont les enfants marqueront davantage dans « les fastes de l'histoire norvégienne ? Nous ne « sommes plus au temps où les gens de Bergen, « sachez-le, jeune homme, exploitaient notre « ignorance et nous faisaient travailler comme « des mercenaires aveugles pour engraisser leur « fortune ! Le Norrland est un pays de lumière... » Ah! cher amour du pays natal et bons vieux souvenirs du séparatisme scandinave et des querelles de clocher! Mais il avait raison, le journaliste : je n'ai jamais vu en Amérique une lumière comparable à celle du Norrland.

QUAND BJÕRNSON MOURUT

C'était au. banquet du prix Nobel, à Stockholm. Un grand silence se fit. Bjôrnstjerne Bjôrnson se leva. Il promena sur l'immense tablée son regard perçant de vieil oiseau de proie apprivoisé par les caresses des hommes, et il s'écria : « Avez- vous bien entendu, là-bas, au fond de la salle, les paroles de M. de Virsen? » M. de Virsen, petit secrétaire perpétuel de l'Académie suédoise, venait de lui adresser un petit toast dont le souvenir s'était déjà évaporé. Mais des deux bouts de la salle, vingt poitrines rugirent : la! la! « C'est bon, dit Bjôrnson, je commence! » Et, sûr qu'on l'entendrait, il exalta, pendant trois quarts d'heure d'horloge, l'idéalisme dans la littérature. C'est ainsi que je le reverrai toujours, sous l'étincellement des lustres, grand, gros, avec des gestes qui ont l'air d'embrasser un monde, le ventre en avant, la tête blanche en arrière, le visage abrupt et raviné, les narines puissantes, une grande bouche mobile dont les lèvres exprimaient en se serrant un dédain prodigieusement

comique et en s'ouvrant une énorme candeur. Et c'est ainsi qu'il régnera longtemps encore sur les imaginations norvégiennes que, durant près d'un demi-siècle, il occupa de sa grande face et de son verbe sonore.

Ce qu'il fut pour elles, je ne le compris jamais mieux qu'à Bergen, dans la conversation d'un recteur de lycée. Cet ancien élève de Gaston Paris me parlait de la vie d'étudiant qu'il avait menée chez nous. Une belle vie, mais entrecoupée de nostalgies brûlantes. « Je me rappelle surtout, me disait-il, un soir d'été où j'aurais vendu mou âme pour le souffle d'une brise qui eût traversé nos vallées. Je voulais travailler ; je ne le pouvais pas. La tristesse me prenait à la gorge. Pour ne pas pleurer, je sortis. J'allai devant moi, au hasard, dans cette poussière fine qui monte de vos rues au coucher du soleil et qui me desséchait le cœur, quand tout à coup, — c'était au boulevard Malesherbes, — je le vis, lui, BjÕrnson. Il descendait le boulevard et passa, vêtu de gris fer des pieds à la tête, le chapeau incliné sur la nuque, la redingote ouverte, ses traits rudes fortement éclairés. Ce fut comme si la Norvège se détachait du brouillard et venait jusqu'à moi. Instantanément le calme rentra dans mon âme. Cet homme-là, voyez-vous, c'est plus qu'un homme, c'est un fjord! »

Va pour le fjord! J'en connais qui sont d'un accès moins facile. De loin il peut paraître gigantesque ou mystérieux. Mais, dès qu'on en a doublé l'entrée et qu'on mouille dans ses

eaux basses et claires, on se sent tout de suite en familiarité avec ce brave homme de fjord.

De souche paysanne, fils de pasteur, directeur de théâtre, journaliste, tribun, poète, éducateur international, voilà bien des traits disparates. Il y en a d'autres. Tous réunis ne font pas à Bjôrnson une âme complexe ; mais ils lui font une âme aussi voyante que, sous ses atours multicolores, une mariée norvégienne.

Un paysan d'abord; un paysan né dans une des vallées les plus sauvages de la Norvège, les plus pauvres, les plus inhospitalières, les plus batailleuses, et dans une province habitée jadis par des rois ou des chefs de clan, dont les paysans d'aujourd'hui, qui se disent leurs héritiers, ont gardé l'attitude et l'orgueil. Xavier Marmier, qui parcourait le Dovre-fjell à l'époque où le petit BjÕrnson poussait au presbytère de Kviken et se roulait dans les éboulis entre son chien et son cochon, notait la dignité avec laquelle les descendants des vieux Jarls, le dimanche, quand ils allaient à l'église, s'avançaient au milieu de la foule. Ceux que j'ai rencontrés n'avaient point forligné. Un sexagénaire disait au peintre qui accompagnait Marmier : « Faites-moi de larges épaules, afin qu'on voie que je suis toujours en état de me mesurer à quatre ou cinq hommes. » Dans ce pays de rixes et de rossées, la force brutale et l'admiration qu'elle inspire sont comme

le soutènement de la fierté nobiliaire. L'ambition d'être un chef de clan, à la façon des anciens rois terriens, mais d'un clan plus vaste, fut évidemment le premier idéal que la vie proposa au nourrisson des fjells.

Il était né pour commander à des paysans dans la paix ou dans la guerre. Il avait leurs larges épaules, leurs muscles solides, et même, sous les coups du soleil de minuit aussi menteur que celui de Tarascon, leurs doubles muscles. Il avait leur familiarité qui se fait respecter des inférieurs et qui tutoie les princes. Il avait leur franchise et aussi leurs roueries instinctives. Dans son rôle d'agitateur populaire qui combattit plus de trente ans pour son libéralisme romantique et pour l'indépendance de son pays, il usa tour à tour des violences et des diplomaties d'un chef de clan. Ce tribun n'était qu'un paysan monté sur une borne. Il s'établissait partout comme un vieux Jarl dans sa ferme. La première fois que le roi Oscar l'invita et qu'il s'assit à la table royale, il commença par admirer les plats d'argent et par s'extasier devant leur poids. Puis, quand il eut ainsi payé son tribut de politesse à son hôte et confrère couronné, il se tourna vers le laquais qui lui versait un vin généreux : « Tu es mon ami, lui dit-il, et je puis même t'appeler mon bienfaiteur 1 » La cour fut estomaquée. Seul, peut-être, le roi Oscar, qui avait du sang gascon dans les veines et qui s'était aguerri aux privautés des paysans norvégiens, goûta peut-être la

valeur pittoresque de ce sans-gêne campagnard, à la fois régalien et démocratique.

Mais le paysan Bjôrnson a grandi dans un milieu sermonneur où l'on a le sentiment de sa supériorité intellectuelle et une facilité sinistre à moraliser longtemps. Il avait hérité de son père, avec le goût de la poésie, l'amour intempérant de la prédication, le ton du théologien naturellement agressif, et, au besoin, le désir de catéchiser ceux qu'il avait rossés. « Dans la main de BjÕrnson, disait le critique danois W. Andersen, la croix est redevenue marteau comme, aux premiers temps de la vie chrétienne, le marteau du dieu Thor était devenu la croix. » S'il sortit de l'Église, ce fut pour mieux prêcher sur les fjells et dans les places publiques. Il se tourna contre l'orthodoxie, mais avec une âme de moraliste orthodoxe et des façons d'apôtre. Georg Brandès me racontait qu'un matin, de très bonne heure, avant que le coq chantât, Bjôrnson, qui avait marché toute la nuit dans sa chambre, réveilla sa femme si brusquement et si impérativement qu'elle sauta à bas du lit. « Désormais, lui dit- il, je te dispense de croire à la divinité du Christ! » — « C'est entendu, dit Mme Bjôrnson ; je vais me recoucher. » « Et de ce jour, ajoutait Brandès, elle ne crut plus qu'à la divinité de son mari. J) Je me garderai bien d'en rire. Peu d'hommes ont eu le privilège d'inspirer à leur femme une pareille croyance! Et j'aime le dénouement de « cette nuit de Jouffroy » du penseur norvégien. J'y retrouve le chef de clan passé directeur

de conscience, — et qui fut aussi directeur de théâtre.

Il le fut pendant une dizaine d'années, à Bergen et à Christiania, en pleine jeunesse tumultueuse. La vie de théâtre ne le déforma pas : elle ne fit qu'accentuer ses traits. Le fruit rugueux de la montagne norvégienne, qui avait essuyé les vents salés du fjord, acheva de mûrir aux lumières de la rampe. L'optique de la scène lui révéla toutes les ressources qu'il pouvait tirer de ses gestes naturels. Il apprit à se mettre en valeur et à se jouer lui-même. Son personnage s'amplifia. Le monde lui apparut comme une immense estrade où il était chargé de tenir tour à tour les rôles du roi, de l'orateur, du journaliste, du missionnaire, du redresseur de torts. Il continua dans la vie réelle de marcher sur des tréteaux. Quand il parlera plus tard du métier de l'acteur, il le magnifiera; et le vieux prédicant, qu'il ne dépouillera jamais, ira même jusqu'à le sanctifier. « Songez, s'écriera-t-il, au moment où le comédien entre en scène. N'est-ce pas un moment d'anxiété terrible? Il est souvent un instrument entre les mains de Dieu, et, par conséquent, il porte dans son cœur le sentiment de son indignité. »

Ce sentiment, si BjÕrnson l'éprouva jamais, demeura le secret de son cœur. Il s'arrangeait de façon que personne ne pût le soupçonner. D'ailleurs il y avait en lui, comme en beaucoup de paysans norvégiens, une imperturbable assurance d'autodidacte. Il s'imaginait aisément avoir découvert ce qu'il avait lu. Il était de ceux dont

on a dit qu'ils prennent dans les livres tout ce qui leur passe par la tête. Ce fut ainsi qu'il découvrit la science aux environs de 1870. Jusque-là il avait composé son bagage philosophique des idées sentimentales d'un pasteur poète du Danemark, le fameux Grundtvig, dont l'œuvre de prédications et de poésies allégeait le christianisme des vérités susceptibles de rebuter les âmes guillerettes et les esprits optimistes. Bjôrnson, avec son exagération dramatique, nous déclare qu'il fut longtemps sa proie. Ce n'était pas dangereux, car Grundtvig a toujours craint le surmenage. Mais enfin il ouvrit Darwin, Stuart-Mill, Taine, Renan, Berthelot, et il entra dans un transport sacré. L'univers lui devint merveilleusement explicable. Il arrêtait les gens par le bouton de leur habit pour leur communiquer les dernières expériences de Charcot. Il les mimait devant sa femme de chambre émerveillée. Il crut, plus dur que fer, sur la foi de ses nouveaux maîtres, que la science allait « organiser scientifiquement l'humanité ». Mais quelle science? Il semble bien que pour lui la science par excellence ait été la physiologie, puisqu'il se vantait, comme d'une de ses plus belles conquêtes, de l'avoir introduite dans les écoles de jeunes filles.

En 1880, son voyage aux États-Unis l'acheva. Les Américains du Nord et les Norvégiens ont entre eux des affinités que leur créent leur jeunesse, leur audace, leur simplicité vigoureuse, leur génie pratique. Dans tout Norvégien un

Américain sommeille qui n'attend qu'une gageure du hasard pour se réveiller. BjÕrnson n'eut pas mis le pied sur la terre américaine qu'il se sentit de la famille de ces hommes, comme Roosevelt, aussi intrépides devant les lieux communs que devant les lions. Quand il en. revint, la Norvège lui parut trop petite. Sa science hygiénique et philanthropique embrassa l'Europe. Si la conscience de sa royauté intellectuelle l'emportait jusqu'à dire Nous en parlant de lui, il avait aussi ses heures de modestie humanitaire, où il eût voulu signer simplement L'Homme, oui, simplement, tout simplement. Dans sa maison de campagne, près de Kristiania, il avait rassemblé les pavillons des différentes nations, et il les arborait suivant les circonstances et selon son humeur, comme s'il eût possédé son droit de bourgeoisie dans tous les États du monde. Il se répandit. Il adressait des messages aux rois et aux empereurs. Il allait placer lui-même chez les peuples ses vérités scientifiques. Il vint nous dire à Paris que nos défaites de 1870 étaient dues à l'immoralité de nos généraux et les victoires des Prussiens à la chasteté de leurs officiers. La chasteté des officiers prussiens! Les hommes du Nord pouvaient peut-être l'écouter sans rire.

Mais l'Hiver se tenait les côtes sur le Pôle.

De bons plaisants prétendirent qu'il avait écrit au Pape pour le persuader de passer au protestantisme, la religion catholique n'étant plus de

notre époque. Dans un article daté de 1899, plein de verve, Brandès nous le montrait courant ses randonnées oratoires. Il prêchait tour à tour le pacifisme, le désarmement et la mobilisation contre la Suède. C'était lui qui avait réuni la conférence de La Haye! C'était lui qui avait délivré Dreyfus ! « Il eût fallu le voir à Copenhague parler de la paix universelle devant cinq cents vieilles dames qui avaient quitté leurs tricots pour venir l'écouter! Et il leur disait que les blessures faisaient mal, et que les plaies sentaient mauvais, et il tirait de sa poche une lettre — « Je l'ai précisément sur moi 1 » — qui appuyait ses sensationnelles révélations. »

N'allez pas croire que les Norvégiens, qui ont de l'humour et le sens du comique, ne s'égayaient pas des outrances de Bjôrnstjerne Bjôrnson. Quand le grand homme s'écriait : « Je veux vivre en Norvège et être fouetté en Norvège », ce n'était pas seulement un mot. On l'y fouettait quelquefois, et même sur le théâtre. Mais ses défauts démesurés gênaient moins les natures germaniques qu'ils n'offensent le goût latin. Les Norvégiens n'y voyaient qu'un grossissement de leurs qualités nationales. Ils se reconnaissaient en lui comme on se reconnaît dans une image agrandie, à peine caricaturale, et tout à fait bienveillante. Ils lui savaient gré de n'avoir pu naître ailleurs que chez eux. Bjôrnson représentait aux yeux de leurs paysans le paysan parvenu; aux yeux de leur clergymen, le mécréant détestable mais sympathique qui garde encore le signe du

baptême ; aux yeux du peuple, l'amour, en somme très noble, de la culture. Pour ce jeune peuple pratique, orgueilleux, impatient d'acquérir la plus grande somme de vérités possible, il était l'homme funiculaire qui, en cinq minutes, vous élève jusqu'au sommet des connaissances humaines.

Et puis il adorait son pays, et son pays vivait lyriquement et dramatiquement dans sa sensibilité et son imagination. Une de nos compatriotes me racontait qu'étant à Kristiania elle fut invitée à un dîner que Bjôrnson devait honorer de sa présence. Quand il entra au salon, toutes les dames se levèrent et lui firent la révérence. Il s'avança solennel au milieu de ses vassales comme un ancien roi de la Norvège. L'étrangère, un peu surprise de cette extraordinaire étiquette, ne se vit pas, sans quelque appréhension, placée à table près de lui. Mais tout à coup, à un mot qu'elle prononça, la morgue de l'homme redoutable fondit. Elle avait parlé des beaux jours qui approchaient; il s'empara de cette idée du printemps. « Vous ne savez pas ce qu'est le printemps de chez nous ! » Sa figure s'était illuminée d'un éclat qui adoucissait son regard. Son sourire avait retrouvé la fraîcheur de l'adolescence. « J'entendis, me disait-elle, les ruisseaux sourdre, les torrents dévaler, les jeunes sapins bruire, les bêtes s'ébrouer dans les enclos, l'herbe croître, toute l'allégresse éparse des vallées et des montagnes. Depuis, j'ai vu le printemps des fjells, mais jamais comme ce soir-là. »

Voilà le Bjôrnson qu'on écoutait encore quand 1 avait cessé de se faire entendre, le Bjôrnson )oète et bon garçon, ménétrier incomparable l'un peuple aussi farouche à la danse que hardi ur les flots, le Bjôrnson qui logeait dans son 7aste cœur la nature entière et toute la Norvège, — sauf Ibsen. Sa fille avait épousé le fils de cet )dieux rival dont la gloire obscurcissait la ienne. Mais les deux beaux-pères ennemis se laissaient du fond de l'âme. La haine de Bjôrn- ,on affectait plutôt l'indignation morale. Elle l'en prenait au goût marqué d'Ibsen pour les lécorations, et à sa jeunesse « qui avait titubé, 'écriait-il, et roulé dans les ruisseaux des villes. étonnez-vous maintenant qu'il aime les « cra- chats » ! La haine d'Ibsen revêtait surtout la orme du mépris littéraire. « Un tel n'a pas de aient, affirmait-il. - Cependant..., objectait-on. - Oui, oui, il en a plus que Bjôrnson, mais infin il n'en a pas... »

Il en avait beaucoup ; il eut même des instants le génie, mais qui ne brillent qu'à travers mille atras. Excellente quand elle était d'un poète vrai- nent populaire, son œuvre ne fut souvent, télas ! qu'une littérature de pédagogue primaire. e sais bien qu'il faut lui tenir compte et du nilieu pour lequel il l'écrivit et de ses intenions en l'écrivant. Il mérita l'éloge que lui dressait Brandès d'avoir été l'artiste qui ne craint

pas d'endosser le tablier du manœuvre lorsqu'il s'agit de répandre des idées saines. Mais, quand on l'aura félicité d'avoir compris la responsabilité de l'écrivain, ses romans n'en seront pas meilleurs ni son théâtre moins médiocre. D'ailleurs ses défauts provenaient encore plus de son tempérament que de la conception utilitaire de ses ouvrages. Et enfin, s'il ne travaillait qu'à l'éducation de son peuple, pourquoi sollicitait-il nos applaudissements et s'indignait-il de nos réserves ?

Qu'on s'adresse à la foule ou aux connaisseurs, les lois de la composition restent les mêmes. Bjôrnson, dans ses romans et ses nouvelles, est un improvisateur confus. Très inférieur à ses contemporains, les Kielland et les Jonas Lie, dont le pathétique atteint souvent une sobriété puissante, il me paraît incapable de dominer son sujet et d'en régler la marche. Ses expositions se traînent. La plupart de ses récits sont invertébrés. Il se croit tenu de remonter au déluge, ou plutôt de nous mener en pèlerinage par tous les chemins qu'a suivis sa pensée. Il se plaît à mettre aux prises ses personnages dans de longues conférences dialoguées qui sont comme des bouillonnements d'idées communes. Son roman Sur les voies de Dieu, qui prétend opposer la morale laïque à la morale religieuse, ne nous découvre ses batteries qu'au moment où nous commencions à pleurer de désœuvrement. On ne sait jamais où l'on va, et l'on a l'impression cruelle de n'aller nulle part. Dans son théâtre il se

ressaisit. Des pièces comme Un Gant, Une Faillite, Léonarda, sont charpentées par un charpentier qui a bien pratiqué sa technique. Ce n'est pas du très bel ouvrage ; mais c'est résistant. Cela ressemble à des meubles de ferme fabriqués, sur les modèles de la ville, par des paysans industrieux dont on se dit qu'ils auraient pu faire de bons ébénistes.

Et c'est toujours très clair, même quand l'auteur vise au symbole, car Bjôrnson est volontiers symbolique. Il l'est à vous crever les yeux. Cet homme, dont l'inspiration lyrique trouvait si aisément l'image populaire et charmante, chaque fois qu'il entreprenait d'envelopper une idée philosophique ou un sentiment « distingué » dans une fiction concrète et plastique, n'aboutissait qu'à des comparaisons vulgaires. Veut-il exprimer, sur les lèvres d'une femme ensorcelante et fatale, la solitude des cœurs qui rêvent de se joindre à d'autres cœurs? Voici quel souvenir d'enfance il lui prête, le lendemain de son mariage : « De l'autre côté de notre rivière il y avait une fabrique de tonneaux. Les douves gisaient à terre avant d'être réunies par des cerceaux et reliées entre elles. Oh ! n'être que des planches détachées !... » Ses grands symboles ne sont que des métaphores qui ont pris de l'embonpoint. Le premier acte du Roi nous expose le problème social dans une scène interminable où une assemblée d'actionnaires discute gravement et âprement la question de savoir si la nouvelle Compagnie de chemins de fer maintiendra

les trois classes de wagons ou n'en adoptera que d'un seul modèle, « un peu plus luxueux que celui des troisièmes classes ». Mais cette simplification du problème de la lutte des classes a le tort de donner un air imbécile aux notables qui en délibèrent. Le duel si dramatique entre la tradition et le progrès ne m'intéresse plus du tout lorsqu'on le réduit à une campagne électorale dont le seul objet est de faire passer une route à travers un cimetière. Je me demande : « Est-ce que vraiment elle ne pourrait passer ailleurs ? » Ou je m'émerveille qu'elle ne puisse passer que par là : c'est un rude guignon.

Mais parfois BjÕrnson s'écarte de ce symbolisme moderne, d'où les idées sortent habillées comme d'un magasin de confection ; et nous nous élevons jusqu'au symbolisme des prophètes et des visionnaires. Dans ce genre il n'a rien fait de mieux que les intermèdes du Roi. C'est presque aussi beau qu'au premier chapitre du Juif Errant la vision d'Hérodiade et d'Ahasvérus se tendant les bras par-dessus l'Océan polaire. De la séance, où s'était agité le terrible problème des wagons, nous sommes transportés au bord de ce même Océan. Un vieillard tout en gris est assis vêtu d'un long manteau sur un bloc de glace. C'est l'ancêtre du Roi qui en ce moment se convertit aux troisièmes classes. Il écoute un chœur invisible qui l'encourage à voler dans la lumière. Mais un autre chœur, celui des Tyrans, le conjure d'exciter chez son descendant des désirs impies de gloire et de puissance, « car nul ne

deviendra grand, clame le chœur infernal, s'il ne regarde les hommes comme des hochets ». L'orage éclate. A ses lueurs défile le cortège des Empereurs qui ont broyé l'humanité depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. J'espérais que le tonnerre allait chanter la Marseillaise.

Toutes ces machinès-là me paraissent aussi prétentieuses que puériles. Bjôrnson monte au Sinaï pour nous annoncer que la pensée est la lumière et que la lumière est la pensée. Il prend la place de Jéhovah dans le buisson ardent pour prêcher aux hommes la thèse de Dumas fils sur la continence obligatoire. Porté par son héritage de puritanisme à enfermer toute la morale dans la morale sexuelle, il célébrait d'insignifiantes victoires de la chasteté avec une pompe et une magnificence qui eussent égalé le Petit Épicier de Montrouge, « sobre, chaste, économe », aux plus authentiques martyrs de l'humanité. Que son Roi résiste à la tentation : du haut des nuages les Génies exultent et entonnent un hymne formidable « à tous les chastes qui ont souffert » 1 Une pareille conception de l'héroïsme suppose un fier tempérament...

Et pourtant BjÕrnson n'était point dénué d'observation. Il a prouvé, dans sa poésie épique à l'imitation des anciennes sagas, et dans quelques-unes de ses nouvelles, un sens assez aigu du réalisme. Mais le grand apôtre norvégien de la Vérité, dès qu'il se proposait de l'enseigner aux hommes, prenait pour des réalités les vapeurs de son imagination. Les plus vivants, les plus

vrais de ses personnages mentent sans cesse à leur nature pour obéir à ses commandements. Un étudiant en médecine s'éprend de la jeune femme d'un vieillard et la persuade de quitter son mari. Le divorce sera prononcé : ils pourront s'épouser. Mais, comme ce futur médecin est prédestiné à représenter en Norvège l'esprit de progrès, il enverra d'abord la chère petite femme étudier aux Universités américaines 1

Le héros selon le cœur de Bjôrnson est toujours un chef ou un barde. S'il est né dans les villes, il fonde de Hautes Écoles Populaires. S'il est né aux champs, il improvise des poésies géniales. « Arne avait par bonheur une feuille de papier sur lui : il la posa sur son genou et il écrivit des vers à mesure qu'ils lui venaient. » Mais soyez sûr que si le jeune paysan Arne n'avait pas eu le bonheur de posséder une feuille de papier, Bjôrnson, qui en a toujours dans ses poches, lui en eût passé une. Je ne connais que les romans chinois et japonais où les personnages s'expriment aussi souvent en vers. Grazia Deledda parle bien des improvisations de ses paysans sardes, mais ce ne sont que des jeux rustiques sans importance, tandis que les paysans et tous les héros de Bjôrnson ont autant de génie que lui. Et, s'admirant en eux, il craint toujours que nous ne les admirions pas assez. « Comme tu deviens poète ! » dira une amoureuse à son amoureux. Et, un instant après, l'amoureux s'écriera : « Tu me reproches d'être poète ! C'est toi qui l'es!... »

Leurs dialogues ont parfois la brièveté lapidaire dont le père Dumas, qui aimait à rire, nous a légué de mémorables exemples. Mais Bjôrnson ne rit pas. « Prêtre, interrompt le Roi tourné vers le pasteur, pourquoi dis-tu toujours : Mes nobles ancêtres? — C'est une façon respectueuse de parler, Sire ! — Une façon respectueuse de mentir, tout au plus ! ! » (Ça, c'était envoyé aux Bernadotte.) Leurs gestes ne sont pas des gestes ordinaires. Ils impliquent la conscience d'une haute signification morale ou sociale. Léo- narda, femme divorcée, un peu suspecte, mais vertueuse, se présente pour la première fois chez l'évêque dont le neveu a eu le courage de se fiancer à sa nièce. La mère de l'évêque, qui ne partage pas les préjugés cléricaux de sa famille, s'avance pour lui souhaiter la bienvenue ; et, au milieu du salon, Léonarda tombe à genoux et lui baise la main. Vous comprenez tout de suite qu'elle s'agenouille devant la morale laïque. Le médecin Kallem revient de la libre et vigoureuse Amérique. Sa première visite est pour son beau- frère le pasteur qu'il trouve engraissé et à qui il donne le conseil de marcher sur les mains. « Tiens, regarde! » « Et d'un tour de reins il tomba sur ses paumes et fit ainsi le tour de la chambre. Le pasteur ne savait que dire. » Nous non plus.

Mais où Bjôrnson me paraît d'une drôlerie aussi impayable qu'involontaire, c'est quand il se pique d'élégance et de cosmopolitisme. S'il ne nous aimait pas, — et pourquoi nous eût-il

aimés? Et quel besoin a-t-on d'aimer toutes les nations étrangères? — les belles manières de Paris exerçaient sur lui un redoutable prestige. Dans son dernier roman les Cheveux d'Absalon, il amène chez nous une dame norvégienne avec son fils dont elle est fort jalouse. L'accord ne régnait pas toujours entre eux. « La langue française, dit-il, se prête excellemment aux égards, à la diplomatie et à l'observation des distances. Mme Kaas et son fils l'employaient. Dès que les choses commençaient à tourner mal, on entendait des Monsieur mon fils ou simplement Monsieur, des Madame ma mère, ou simplement Madame. » Moi, j'aurais bien voulu les entendre! Ce n'est pas tout. Quand Madame sa mère désirait marquer son déplaisir à Monsieur son fils, savez-vous de quel stratagème elle usait? Je vous le donne en mille. Elle le regardait par le gros bout d'une lorgnette qui le lui faisait paraître plus lointain. On ne s'étonnera pas qu'une éducation aussi raffinée ait rendu le jeune Kaas irrésistible. Lorsqu'il revint à Kristiania, toutes les dames en perdirent la tête. « Comme une lueur de soleil sur du métal brillant, dit Bjôrnson, leurs yeux dansaient le cancan sur lui. » Cancan est un des rares mots français dont Bjôrnson se soit servi. Mais rien ne devait lui échapper de nos élégances, depuis les nobles formules du vieux répertoire jusqu'au cri : « Et allez donc, c'est pas mon père ! »

Cependant il y a de la vie, même dans les parties les plus artificielles de son œuvre, ou, pour mieux dire, des afflux intermittents de grosse vie sanguine. Il cornmuniquait de temps en temps aux fantômes de son imagination un peu des solides appétits qu'il avait apportés à la table commune. Une violence, très différente de l'audace littéraire, et toute chaude encore des entrailles de la race, bousculait ses artifices, crevait ses conventions. Ses nouvelles, ses romans, son théâtre, fourniraient les éléments d'un âpre tableau du peuple norvégien qui ne serait plus très exact aujourd'hui, mais qui l'a peut-être été entre 185o et 1880. Je dis peut-être, car je n'ai pas retrouvé les mêmes tons crus dans les peintures de ses contemporains, soit qu'ils fussent plus délicats, ou que sa personnalité se fût reflétée sur ses modèles. Le plus optimiste des hommes dans un pays enclin à l'optimisme, incapable de mesure, persuadé que Dieu s'en remettait à lui du soin de parfaire la bonté de la Création, il arrangeait un monde où les méchants se convertissent et où les expiations tournent en berquinades. Mais ces mièvreries et ces gentillesses ne sont qu'un barbouillage de miel sur un mufle d'ours. Un des caractères les plus saillants de ses ouvrages en est l'extraordinaire rudesse.

Elle apparaît comme à fleur de peau chez quel-

ques-unes de ces jeunes filles si intransigeantes et si dures envers leur père. Elle éclate dans tous ses hommes. Jamais romancier n'a caressé avec tant d'amour les biceps de ses personnages. Qu'il s'exalte au récit coloré des rixes paysannes, c'est du réalisme et c'est aussi de la saga. Mais ses héros les plus chers et les mieux élevés ne se conduisent pas autrement que des rustres. Les finesses de la psychologie, chez Bjôrnson, se traduisent par des coups de canne ou des coups de poing. Voici Odegaard, un fils de pasteur, un homme instruit et moral, le pur des purs. Il a pris sous sa tutelle une jeune fille pauvre qu'il aime sans se l'avouer. Au retour d'un voyage, il reçoit la visite d'un jeune marchand de la ville qui vient la lui demander en mariage. Odegaard pâlit, saute sur sa canne, et, pour toute réponse, lui en assène des coups furieux. L'homme s'enfuit; « mais arrivé dans la rue, il réclama à grands cris son chapeau. On le lui jeta par la fenêtre ». Voici le médecin Kal- lem, déjà nommé, le grand protagoniste de la morale laïque, de la science, de l'hygiène et du progrès. En pleine rue, à la suite d'une aigre parole de sa sœur, il la soufflette. Et je suis tenté de m'écrier : « Dans quelle monde sommes- nous? Est-ce donc là la Norvège? » Oui, mais la Norvège d'un homme qui acclimate à tous les étages de la société, sans même en soupçonner l'inconvenance, l'humeur farouche de ses fjells.

Éloignons-nous des villes ; entrons sous le toit du vieux Harald Kaas qui habite une ferme sei-

gneuriale entre la forêt et la mer. Il n'y a rien, dans l'œuvre de Bjôrnson, de plus étrange ni peut-être de plus vrai que les premiers chapitres de son roman les Cheveux àTAbsalon. La brutalité, qui chez les Odegaard et les Kallem n'est que de la goujaterie, va s'harmoniser ici avec le sauvage décor et emprunter de la nature un relief d'âpreté barbare.

Harald Kaas a soixante ans. Il a toujours marché les mains fermées, comme pleines. Son petit doigt lui a été enlevé dans une rixe par les dents de son adversaire. Ses yeux perçants et enfoncés regardent durement. « L'admiration qu'il avait pour lui n'était pas sans grandeur. » Sa chambre exhale un relent de bête sauvage mêlé à l'âcre odeur du tabac, « odeur d'homme », disait-il. Sa poitrine velue était labourée de cicatrices. Il épouse une jeune parente à laquelle il avait offert l'hospitalité et qu'il suivait partout « comme un vieux cheval son harnais ». Elle a pris le mari par amour des forêts. C'est une belle fille, large de hanches, aux seins bas et fermes. « Ses yeux semblaient tout regarder pour la première fois. » Quelques mois après le mariage, on la vit au théâtre de Kristiania, décolletée, éblouissante. Puis elle eut un enfant aux cheveux roux ; et il lui fallut regagner la ferme de son mari... Le lendemain de son arrivée, pendant que les serviteurs, les journaliers, leurs femmes et leurs enfants étaient réunis dans la cour, Harald Kaas apporta sa femme, comme un paquet, sous son bras gauche. Il la tenait

autour de la taille, la tête en bas, les jambes raidies. De sa main droite, il serrait un faisceau de branches fines et fraîches. Il s'arrêta un peu en dehors de la véranda, et, la posant sur son genou, souleva ses vêtements... et se mit à la fouetter jusqu'à ce que sa peau fût en sang. Elle ne poussa pas un cri. Quand il l'eut lâchée, elle arrangea en tremblant ses cheveux qui se relevèrent et montrèrent son visage mortellement pâle. Des larmes de douleur et de honte y coulaient. Elle rajusta son corsage, mais ses vêtements de dessous traînaient déchirés ; et, quand elle rentra et ferma la porte, elle dut la rouvrir, car ils s'y étaient pris. Les hommes, qui fumaient leurs pipes, avaient bondi sur leurs pieds. Les femmes étaient épouvantées. Les enfants criaient. Kaas, qui avait escompté l'éclat de rire, et dont les yeux brûlaient de vengeance, rentra lui aussi... Le temps passa. La femme ne quitta plus la maison. La maison se délabra ; les forêts pourrirent. Kaas jouissait silencieusement des ruines qui s'accumulaient autour de lui. L'enfant atteignait sa douzième année. Un matin, il est réveillé par sa mère qui, en chemise, pieds nus, la tresse pendante, debout à son chevet, lui dit ces seuls mots : « L'homme est mort. » « Elle se redressa, tendit ses jambes nues sous sa chemise et dansa deux mesures en disparaissant par la porte entre-bâillée... Il courut après elle et la trouva sur le canapé qui sanglotait... » Je ne déteste pas le fumet de bauge qui sort de cette histoire, une des dernières qu'ait écri-

tes Bjôrnson, comme si, vers la fin de sa vie, sa violence ancestrale et ses souvenirs d'enfance se ranimaient dans son cerveau et, d'un coup de boutoir, y faisaient voler en éclat les vitrines d'un musée d'école primaire. C'est sur ce fond de brutalité que se détache sa Norvège. Même dans ses idylles campagnardes on l'y sent tout proche. Faut il rappeler Arne, l'Ame aux faciles chansons, et sa mère battue par son ivrogne de mari, et la hache du fils, dans une nuit tragique, levée sur le front du père ?

Mais BjÕrnson savait aussi sourire. Son humour a saisi les traits familiers et plaisants du caractère national. Et d'abord la présomption : une de ses héroïnes, une fille de pêcheuse, qu'une représentation dramatique a transportée d'enthousiasme, va trouver le directeur du théâtre, et, de but en blanc, elle lui propose de modifier la fin de la pièce et de lui en confier le rôle principal. Et le directeur de s'écrier : « Ma parole, voilà qui est bien norvégien ! » La scène est fort jolie. Ces présomptueux, qui ne reculent devant rien, ont quelque chose de la grandesse espagnole ; et Bjôrnson a fort heureusement indiqué l'attraction singulière de l'Espagne sur l'imagination des gens de la côte. Ses paysans éprouvent des nostalgies de pays lointain et fabuleux. Un petit ménétrier de village dira à sa femme : « Sans toi, j'aurais pu vivre dans la

splendeur avec la plus belle fille de la paroisse : j'aurais pu voyager aussi loin que le soleil! » Il connaît à merveille leurs dictons populaires et il entre aisément dans leurs lourdes façons de badiner. Le père d'une jeune fille, que l'on recherche en mariage, hésitant à desserrer les lèvres : « Eh bien, s'écrie le père du jeune homme, qui t'empêche de répondre tout de suite, comme disait l'ours au villageois en lui demandant sa vache? »

Il n'a pas été seulement un peintre brutal et humoristique. Bjôrnson avait une sentimentalité peuple que son instinct d'artiste épurait et ouvra- geait. Sa vraie gloire, il faut la chercher, à l'aube même de sa vie littéraire, dans son lyrisme et dans ses paysanneries qu'illumine encore la foi piétiste de sa jeunesse. Elle est dans ses chansons patriotiques, dont la plus belle est devenue nationale : « Oui, nous aimons ce pays... » Merveilleuse impression, — je l'ai dit plus haut, — de la côte norvégienne quand on vient de la mer. Quel est le poète qui ne lui envierait pas cet honneur? Elle est dans sa première idylle, Synneuve Solbakken, qu'il composait vers la même époque que George Sand sa Mare au Diable. Les années en ont un peu pâli les fraîches couleurs. Mais il y a dans l'adolescence un moment unique où la vie se pare de grâces simples et de vertus aimables, où l'on respire dans le parfum d'une fleur toute la bonté de Dieu et toute la joie du monde. Ce moment, BjÕrnson l'a cueilli à la pente de ses fjells et l'a pieuse-

ment déposé entre deux feuillets de sa Bible. « Quand je relis Synneuve, dit le critique danois W. Andersen, c'est comme si je redevenais premier communiant. » La délicieuse image à mettre dans un livre de cantiques, que cette petite fille de paysans piétistes, lorsqu'elle nous apparaît à l'église ! « D'une main elle tenait un missel tout brillant, de l'autre un foulard de soie jaune et rouge bien plié. Et elle faisait en souriant de jolis saluts de la tête. » Nous la voyons grandir dans une atmosphère de pureté, svelte, avec ses cheveux dorés, les traits fins, les yeux bleus et doux, et une sorte de rayonnement autour du visage. « Elle est plus facile à effaroucher que les autres filles de la vallée, dit son amoureux, et elle demande à être traitée autrement. » Derrière elle s'étend un pays de douceur et de songe. Les grelots du bétail tintent. Les paysans, qui s'en vont à l'église dans la limpidité du matin dominical, croient sincèrement que les cloches leur souhaitent la bienvenue et soulèvent leur bonnet pour leur rendre leur politesse. Le fracas des noces et des ivresses ensanglantées passe comme un coup de tonnerre, sans altérer la sérénité du paysage. Du même coup, Bjôrnson avait créé le genre, l'exemple, et, ce qui est le comble de la réussite, les poncifs du genre.

La petite Synneuve l'a accompagné à travers sa bruyante existence. Elle se cachait dans l'ombre de sa popularité, mais il la retrouvait devant lui chaque fois qu'il retournait à ses premiers

moutons. Elle n'avait pas toujours la même pureté; mais elle était toujours aussi touchante. Elle s'est appelée Margit, la Margit du vaurien de Nils, la Margit qui a péché un soir de bal. Elle ne voulait plus aller à l'église; et, quand le printemps vint, elle prit si grand soin d'un agneau malade que sa mère la crut folle. « Ce n'est qu'un agneau! disait la mère. — Oui, mais il est malade. » Elle consentit cependant à suivre sa mère au temple. Mais quand elles furent assez loin de chez elles pour entendre les cloches, elle fondit tout à coup en larmes. Et la mère comprit... Elle a porté d'autres noms encore. Elle est tout ce que le cœur de Bjôrnson contenait de tendresse et de respect à l'égard des femmes ; et vous pouvez y voir le rachat de ses brutalités.

C'est pour elle qu'il chantait ses chansons mélancoliques qui s'envolaient d'un bout à l'autre du pays sur les airs de Grieg. Synneuve les sait toutes par cœur. Au printemps, lorsqu'elle monte derrière son troupeau vers le chalet des pâturages, elle redit la romance d'Ingerid qui n'avait ni argent ni or, rien qu'un petit bonnet qu'elle avait hérité de sa mère ; ou elle chante la Princesse et le Page.

La princesse est assise dans sa haute demeure. Le petit page se promène en bas et soujfle dans son cor. « Pourquoi souffler toujours? Tais-toi, petit page. Tes sons arrêtent ma pensée qui veut aller au loin, maintenant que le soleil se couche. »

La princesse est assise dans sa haute demeure. Le

^ vêtit page a cessé de souffler dans son cor. « Pourquoi !e taire? Souffle, soujfle, petit page! Tes sons soulèvent ma pensée qui veut aller au loin, maintenant que le soleil sè couche. »

La princesse est assise dans sa haute demeure. Le '■ petit page se remit à souffler dans son cor. Alors elle soupira très haut et pleura : « Oh! dis-moi, que me ià manque-t-il, mon Dieu ? » Alors le soleil s'éteignit.

Le soleil ne s'éteint pas en été sur les monts et les grèves du Norrland. Il ne s'y lève pas en hiver. Les Synneuve de ces contrées fantasmagoriques ne sont souvent que de pauvres êtres nerveux qui tendent à tous les bruits et à tous les souffles leurs fibres douloureuses. Nous touchons ici au triomphe de Bjôrnson. Synneuve Solbakken, c'est le bouquet des bois qui parfumera son cercueil; mais Au delà des Forces, c'est la statue qu'on élèvera sur sa tombe. La seule pièce, les deux seuls actes dont Ibsen eût pu être jaloux.

Dès que j'entre chez le pasteur Sang, l'angoissante poésie du Norrland accourt, m'encercle et m'étreint. Elle semble s'être réfugiée et comme condensée dans la chambre où sa femme, depuis des années étendue, languit. Je n'aperçois rien du dehors; mais les yeux de la malade contemplent avec adoration le soleil qui brille dans un bosquet de bouleaux. Il faut avoir parcouru les déserts du Nord pour comprendre la poésie

« trollesque » de ces bouleaux blancs éclairés par le soleil. Une odeur, que personne ne sent autour d'elle, une odeur de merisier mouillé, se glisse d'elle à moi, et des parfums de jasmins, et d'autres parfums; et sa chambre se remplit d'un printemps imperceptible qu'elle est seule à sentir et qui finit par m'obséder. J'entends parler de fleurs qui viennent d'éclore sous la pluie, et dont chacune, avide de s'épanouir, « a une individualité bizarre ». Du lit où la paralysie nerveuse la cloue, elle voit le soleil de la nuit sortir énorme des brumes de la mer. Le ciel joue devant ses regards d'insomnie les prodigieuses féeries de la lumière boréale. Des millions d'oiseaux passent dans l'air jaune. Des milliards de poissons assiègent les côtes où vient se briser tout l'Atlantique. Le médecin demeure à vingt ou trente lieues. Le presbytère est menacé d'un éboulement de rocs. J'ai l'impression d'une effroyable solitude, d'une immense insécurité et d'un surmenage incessant pour les corps et pour les âmes. Il ne me souvient pas que jamais auteur dramatique ait su plus simplement et plus rapidement créer une atmosphère plus étrange.

Je suis préparé à tout. Je croirai volontiers au pouvoir miraculeux du pasteur Sang, car les yeux de ceux qui l'entourent, accoutumés au fantastique, ont soif de surnaturel et réclament des miracles. Je comprends qu'au seul mot de miracle, ses enfants, qui ont perdu la foi, deviennent pâles comme des linges. Je comprends que sa femme, qui ne croit pas au mira-

cle de sa guérison, l'attende néanmoins dans un tremblement extatique. Je comprends que le pasteur Bratt, qui a déjà renié Dieu en son cœur gémissant, le supplie de faire un miracle par pitié pour sa détresse. Je comprends que les forces humaines aient une limite, et que le pasteur Sang tue sa femme d'angoisse et meure d'un excès d'énergie sublime. Je ne m'étonne de rien, sauf de voir Bjôrnson entrer dans ce milieu, si riche de pathétique, avec les Leçons de Charcot sous un bras et les Études cliniques de Paul Richer sous l'autre. Ne pouvait-il, pour une fois, nous laisser penser ce que nous aurions voulu? Quel besoin avait-il de transformer son poème en un petit cours appliqué sur la grande hystérie? Mais il était de ces penseurs qui nous diront que les femmes de Racine sont des amoureuses névrosées et à qui cette épithète de névrosée donne une très haute idée de leur science du cœur humain. Encore s'il nous avait prouvé que les miracles sont impossibles ! Il oublie que Dieu peut ne pas aimer qu'on lui force la main. Il oublie qu'au regard de Dieu la mort ne doit pas être un si grand mal pour les justes. Vous demandiez un miracle : qui sait si Dieu, en vous rappelant à lui, ne vous a pas donné la preuve la plus touchante de son amour et de sa pitié? Mais enfin, tel qu'il est, ce drame a des beautés durables. J'oserais même dire que, par endroits, c'est le plus beau paysage moral qu'on nous ait offert de l'Extrême Nord.

•s

Dans cinquante ans, la Norvège ne reconnaîtra peut-être plus en Bjôrnson qu'un instant de son évolution démesurément grossi. Elle continuera de chanter ses courtes chansons. Les adolescents liront encore quelques-unes de ses nouvelles. Le public de Bergen et de Christiania applaudira de temps en temps Au delà des Forces, la seule pièce de Bjôrnson qui tienne du miracle. Mais les Norvégiens se rappelleront que le nom de cet homme leur produisait jadis le même effet que lorsqu'on hissait le drapeau national, le drapeau pur de tout emblème suédois ; et la Légende, sans doute, s'emparera de lui.

Je souhaiterais alors que leurs artistes, dont la fantaisie adore les couleurs vives et gaies, fissent de sa vie et de son œuvre mêlées comme une image d'Épinal éclatante et populaire. Tout en lui prête à l'enluminure : Bjôrnson enfant, suivi d'un porc aux soies dorées, comme le dieu Frey de la mythologie Scandinave, court les fjells et traverse les lacs ; — BjÕrnson adolescent rencontre sur le chemin de l'église la petite Syn- neuve Solbakken, les yeux baissés, toute blonde, avec des rubans rouges à son bonnet; et tous deux chantent des psaumes; — Bjôrnson jeune homme danse la danse du Halling aussi bien que le Nils de Margit, et du talon de sa botte renverse le chapeau des hommes les plus grands

de la compagnie. (Ces hommes pourraient être un pasteur ou un prince, ce qui donnerait à son geste une valeur symbolique); — Bjôrnson, directeur du théâtre de Bergen, reçoit dans son cabinet la Fille de la Pêcheuse et fait d'elle, en trois leçons, une grande comédienne; — Bjôrnson, debout sur un roc, le bras menaçant du côté de la Suède, harangue dix mille paysans de la côte, qui ont quitté leurs caisses de harengs pour venir l'entendre; — BjÕrnson moraliste distribue aux jeunes Norvégiennes des gants dont elles souffletteront les hommes impurs; — BjÕrnson se rencontre avec le Roi Oscar; et le Roi, sa couronne à la main, s'incline devant la haute stature et les yeux sévères du grand citoyen qui lui remet un exemplaire de ses œuvres; — Bjôrnson sur le pont du navire qui le ramène d'Amérique fait une conférence; — Bjôrnson entre au cours de Charcot et lui présente une famille mystique de Norrland; — Bjôrnson préside la conférence de La Haye d'où il expulse le Czar et les Bernadotte; — Bjôrnson enseigne le catéchisme laïque à l'élite intellectuelle de la France... — Bjôrnstjerne Bjôrnson meurt, non à Paris, mais un soir, là-bas, devant un fjord, aux sons de tous les ménétriers de la Norvège qui reconduisent jusque sur le seuil sa grande âme de musicien paysan...

« LE CAPITAINE WORSE »

Vous connaissez certainement le capitaine Worse. Il n'est pas possible que vous ne l'ayez pas rencontré. Breton, Gallois ou Scandinave, son signalement est presque toujours le même : court et trapu; un visage carré, blanc et rouge; des cheveux aussi serrés que les poils d'une peau de loutre, relevés à la nuque en coup de vent et retombant en boucles autour des oreilles; point de malice dans ses yeux bleus, mais de la franchise, de la bonhomie, de la gaîté; toute la verte cinquantaine d'un sacré gaillard de patron. Tel était du moins le capitaine norvégien Jacob Worse, natif de Stavanger, dont je vais vous raconter la dernière aventure. Elle vous en apprendra plus sur les petits mondes piétistes des petites villes de la côte norvégienne que tout ce que j'en ai vu, tout ce qu'on m'en a dit, tout ce que je pourrais vous en dire. Il est vrai qu'elle se passe au siècle dernier, vers le temps où les plus belles boutiques se distinguaient par leur éclairage au pétrole. Mais l'électricité n'a pas modifié sensiblement les passions des hommes.

Et rien ne vous empêchera de croire que le capi., taine Worse est notre contemporain. :

— Grimpe donc, Lauritz, satané gamin, el hisse le pavillon !

C'est ainsi que l'histoire commence, un joui de soleil où, sous une brise du nord large e1 fraîche, le vieux brick du capitaine, L'Espoir dt la Famille, revenant de Rio de Janeiro, entrail au port. Et, sa casquette à la main, penché pardessus le bastingage, Jacob Worse cria à M. le Consul Garman, son armateur :

— Nous arrivons tard, M. le Consul, mais noue arrivons bien.

Worse était veuf depuis longtemps; et sor ami, le capitaine Randulf, lui tenait lieu d( famille. A peine débarqué, il se hâta vers le club Une mauvaise nouvelle l'y attendait : Randulj était parti pour la Baltique avec une cargaisor de harengs. Si jamais Norvégien eut à se plaindre des harengs, c'est le capitaine Worse, cai cette cargaison fut le principe de son malheur Il ne trouva au club que deux capitaines Finlandais qui étaient allés à Rio et devant qui pai conséquent il n'avait aucun mérite à en êtr( revenu. Le bon Randulf, lui, n'y était pas allé Le dépit lui mit, moralement parlant, la quill( en l'air. Triste, refrogné, il s'achemina vers s£ maison, la belle maison dont il était propriétaire

et dont il louait une dépendance à Madame Towèstad.

Madame Towestad était la veuve du chef de la communauté des Frères, les Herrnhutistes, une secte piétiste fondée par le comte Zinsen- dorf qui ne se distinguait plus de la secte des Amis de Haugé. Avant de vous présenter cette dame qui, avec la cargaison de harengs, a joué le principal rôle dans l'histoire du capitaine Worse, il est bon que vous connaissiez l'origine des Haugiens. Les pays catholiques ignorent l'inquiétude qui, dans les pays protestants, jette les âmes souvent les plus sincèrement religieuses sur les pas du premier prédicant venu et les conduit aux pires extravagances. A la fin du XVIIIe siècle, en Norvège comme en Suède, le peuple des villes et des campagnes ne recevait plus aucun aliment moral, aucune lumière de son Église d'État. Les pasteurs, tombés au plus bas rationalisme, méprisaient son ignorance et l'abandonnaient aux grossières superstitions. Ce fut alors qu'un fils de paysan, presque illettré, Hans Nielsen Haugé, né en 1771, commença à parcourir le pays, et, par sa parole nourrie de la Bible, ses exhortations et ses prêches, y réveilla la vie chrétienne. Les paysans cessèrent de boire et de se battre, ce qui était un immense progrès dans des régions où, lorsque les femmes accompagnaient leur mari à une noce ou à une foire, elles apportaient son linceul ou du moins un linge pour panser ses blessures. Naguère, m'a-

t-on dit, elles l'enroulaient encore autour de leur bras gauche; mais ce n'était plus qu'un ornement. Des campagnes, l'action de Haugé s'étendit aux fabriques. Ouvriers et patrons s'unissaient dans un amour fraternel pour écouter la parole de Dieu. Les pasteurs, les bureaucrates, le gouvernement, ne pouvaient tolérer une telle infraction aux usages. Les juristes déterrèrent une vieille loi contre les réunions publiques. Haugé fut appréhendé et jeté en prison. On l'y laissa dix ans. Mais toute l'instruction, enquêtes, témoignages, interrogatoires, ne fit que démontrer sa conduite exemplaire, son influence évan- gélique. Il fallut le relâcher, non sans l'avoir allégé du peu qu'il possédait. Sa longue détention n'avait pas abattu son énergie, mais elle avait ruiné sa santé. Il ne survécut que peu d'années à sa libération et mourut en 1824. L'injustice, que les fonctionnaires avaient commise envers cet homme bon et pieux, propagea sa doctrine dans une classe où jusque-là on faisait profession de dédaigner les fantasques et fanatiques paysans. Les Herrnhutistes, qui s'étaient surtout recrutés parmi les citadins aisés, mais qui n'étaient pas assez nombreux pour se créer une forte situation et qui, inspirés par l'Allemagne, n'étaient pas non plus assez nationaux, se rapprochèrent des Haugiens et se confondirent bientôt avec eux. Et il se produisit ce qui est la loi mêrne de toutes ces sectes. La foi perd de son ardeur et se fige en attitudes et en masques. Elles deviennent le refuge des hypocrites, la proie des

ambitieux. Les intérêts matériels, qu'elles avaient anathématisés et proscrits, reviennent, s'y introduisent sous des noms sacrés et s'y engraissent. Elles ressemblent à cette statue du dieu Thor dont on dit que le saint roi Olaf fit sortir des rats gros comme des chats.

Chez Madame Towestad, sibylle de la secte et traductrice de brochures piétistes allemandes, on connaissait déjà le retour du capitaine Worse. Sa fille cadette, Henriette, rouge, hors d'haleine, rayonnante, l'avait annoncé ; et le jeune Lauritz, qui depuis l'école avait été son pensionnaire, était accouru, le cœur battant à l'idée de revoir cette chère petite amie. Mais Madame Towestad avait refusé de le recevoir, car il avait un air qui n'était vraiment pas celui d'un pécheur converti et repentant; et, si le jugement appartient au Seigneur, il nous appartient à nous ses élus de faire en sorte qu'une brebis galeuse ne se glisse point dans notre troupeau. Ce n'est pas gai d'être traité de brebis galeuse quand on revient du Brésil et surtout quand on aime une des filles de la maison. Le capitaine Worse, qui arpentait mélancoliquement ses belles et vastes chambres, aperçut son novice tout décontenancé.

— Qu'as-tu, gamin? Viens me conter tes amours.

Et d'abord buvons !

Il avait atteint une bouteille et deux verres,

quand on entendit un pas dans l'escalier. Lauritz saisit la bouteille, lui arracha les verres, enferma le tout et bondit sur une chaise de bois près de la porte. Worse crut que le jeune garçon était fou. Mais Madame Towestad entra.

Elle avait dit à sa fille aînée Sarah : « Le capitaine Worse est là : je vais monter lui souhaiter la bienvenue. Le pauvre homme vit encore dans ses péchés sans le moindre désir de participer à l'accession des Frères au siège de Grâce. Ah, Sarah, si quelqu'un d'entre nous pouvait être un instrument dans les mains du Seigneur pour ramener et sauver cet égaré! » Et elle avait en disant cela regardé fixement la jeune fille. Mais Sarah, courbée sur son ouvrage, n'avait pas levé ses sombres yeux aux longs cils, ombragés de sourcils noirs. Elle était grande, vigoureuse, bien faite, d'une beauté tranquille et sûre des années. Ses traits arrondis et doux reflétaient pourtant quelque chose de l'expression impérieuse de sa mère. Son visage avait la pâleur mate de ces visages qui ne s'exposent pas à l'air vif des champs ou des grèves. Quand elle sortait, elle n'allait pas plus loin que l'église et la maison de prières. Et elle travaillait en chantant des psaumes à mi-voix. <:1 Sa mère était donc montée chez Jacob Worse. Elle n'avait jamais pu adopter entièrement les manières humbles des Haugiens ni leur parole doucereuse. Avec le capitaine, elle se détendait un peu de sa rigueur autoritaire. Elle consentait même à sourire de ses plaisanteries, quand elles •;ï(

étaient innocentes. Et elle l'invita à dîner. Ah, pourquoi Randulf était-il parti? Maudite cargaison! Dîner chez une vieille sermonnaire, le soir de son retour ! Il chercha une porte de sortie et vit Lauritz, la mine longue et penaude, sur sa chaise de bois.

— J'accepte, fit-il, à condition que vous acceptiez Lauritz : ça va?

— Que ne ferais-je pas, répondit-elle, si cela pouvait avancer pour vous l'heure de la Grâce !

Et suivi de Lauritz il descendit chez sa locataire. Il y avait réunion des Frères, artisans et marchands enrichis dans les pêcheries. Lorsqu'il entra, la vue des tristes visages rangés le long du mur lui donna une forte envie de virer de bord. Mais tout le monde le félicita et se félicita de sa présence, et on l'invita à prendre place dans un fauteuil qu'on avait mis là pour lui. Il s'y assit en pestant intérieurement contre Madame Towestad et ce gamin de Lauritz.

Le logis de Madame Towestad était un centre de mouvement religieux. Elle recevait et hébergeait des jeunes gens « éveillés » ou des prédicateurs en voyage. Un des plus remarquables était présentement son hôte, Hans Nielsen Fennefos. Il avait grandi dans un milieu haugien; mais sa nature violente, son tempérament sensuel, l'en avaient tout d'abord éloigné. Un soir qu'il revenait de la danse, il entendit sa mère chanter un psaume qui lui étreignit le cœur et le fit éclater en larmes. Toute la nuit il avait erré autour de la ferme paternelle, luttant avec le Seigneur. Ce ne fut qu'au

lever du soleil qu'il trouva la grâce de prier. Il n'avait jamais encore passé une nuit entière hors de la maison. Lorsqu'il rentra, sa mère s'avança sévèrement à sa rencontre. Mais elle vit sur son visage une expression si nouvelle qu'elle lui dit d'une voix très douce : « Mon fils, le Seigneur t'a certainement visité cette nuit. » Et elle entonna le psaume : Réjouis-toi, réjouis-toi, mon âme. Remercie et loue ton Sauveur! De ce jour Fennefos ne parut plus aux danses; et, après quelques années où le Malin l'avait plus d'une fois tenté et avait été toujours vaincu, les Anciens, assurés de sa conversion, l'envoyèrent prêcher le long de la côte. Ce n'était plus le temps où le pasteur de la commune appelait le commissaire de police ou un vieil ivrogne de lieutenant pour disperser les réunions religieuses, injurier le prédicateur, lui cracher à la figure et le chasser jusqu'à l'autre commune et à l'autre commissaire ou l'autre lieutenant. Les pasteurs se contentaient aujourd'hui de calomnier les sectaires et de leur prêter des horreurs. Cependant Fennefos savait se les concilier et on lui reconnaissait de grands mérites. Mais on aurait pu s'étonner qu'il prolongeât son séjour dans la ville. Ce n'était point Madame Towestad qui l'y retenait : il n'aimait ni son esprit de domination ni ses idées trop allemandes. Du reste, la dame ne se faisait aucune illusion; elle savait à quoi s'en tenir; et Sarah aussi, dont une faible rougeur, imperceptible pour tout autre qu'une mère, trahissait l'émotion lorsque Fennefos survenait à l'improviste.

Le capitaine Worse regardait autour de lui : des dames assises, les mains aux genoux, poussaient de longs soupirs; des hommes parlaient, les yeux tournés vers le plafond. Ils disaient les miracles infinis de la Grâce et quel piège nous tend le Vieux Serpent rusé lorsqu'il incite notre raison à essayer de comprendre les paroles du Christ. On interrogea un adolescent jaune et couvert de boutons que ses parents traînaient de réunion en réunion et qui, l'air parfaitement insensible, se ternit sur l'extrême bord de sa chaise. Il se nommait Erik Pontoppidan, et à chaque question qui lui était posée ce jaune Éliacin répondait mieux qu'un livre. Il répondait comme si l'Esprit-Saint parlait par sa bouche. Loué soit Dieu ! Les idées du capitaine se brouillaient; il ne regardait plus que les doigts de Sarah qui feuilletaient une grosse Bible sur un pupitre vissé à la table et s'arrêtaient immédiatement au verset dont on avait besoin. « La jolie main ! » pensait le capitaine. Mais peut-être, malgré cette main qui en évoquait d'autres moins jolies et plus folâtres, n'eût-il pas résisté au sommeil, si l'heure des psaumes n'avait sonné. « Chantez! » lui dit Sarah en fixant sur lui ses yeux sombres. Et il chanta, un peu honteux d'entendre les noms de Jésus et de Sauveur sortir de sa bouche impie. Rentré chez lui, il ne savait s'il devait rire ou sacrer. Mais, du fond de ses grandes chambres vides, il songea qu'après tout ce n'était pas si désagréable de chanter avec Sarah.

La nouvelle de sa soirée chez les Haugiens avait déjà fait le tour de la ville. Aussi, le lendemain, quand il parut au Club, on accueillit par une bordée de joyeux compliments Frère Worse, le nouveau Saint. C'était le nom que les mécréants du Club donnaient aux Frères et aux Amis. Le capitaine se mit à l'unisson et réjouit l'assemblée en imitant les prières des Haugiens. Puis, pour se nettoyer la gorge des psaumes de la veille, il chanta plusieurs chansons qu'il avait apprises là-bas d'une demoiselle qui se balançait dans un hamac entre deux palmiers.

Je ne vous parlerai pas de la famille du consul Garman. C'est une autre histoire qui nous entraînerait trop loin. Il se peut que ma mémoire me trompe ; mais il me semble bien qu'un fait assez curieux s'y était passé, longtemps avant le voyage de Worse au Brésil. Toutes les nuits, un homme de cette famille traversait le jardin et allait retrouver une dame qui l'attendait dans un pavillon. Ce secret avait été surpris par un vieux serviteur. Et tous les matins, le vieil homme râtissait soigneusement les allées qui gardaient les traces du crime. Que de fois je me suis souvenu de ce râteau dans les petites villes scandinaves! Au temps de notre histoire les affaires de Garman étaient assez embrouillées. Le capitaine, qui lui était très attaché, se porta généreusement à son secours. L'excellent homme usa, pour le

remettre à flot, d'autant de ruse et d'ingéniosité qu'un autre eût fait pour le couler. Garman découvrit la ruse et en fut si touché que sa maison devint désormais la Maison Garman- Worse. Et les amitiés de Madame Towestad redoublèrent. Ah, si Randulf était revenu! Que faisait donc Randulf? Il avait bien déchargé ses harengs, mais les avaries de son bateau l'avaient retenu sur la côte russe et les glaces l'y avaient bloqué. Et le capitaine Worse commençait à prendre l'habitude d'entrer chez Madame Towestad. Il y buvait un philtre plus dangereux que les grogs fumants du Club.

Les distractions sont rares dans ces petites villes, et les nuits si longues ! A sept heures, toutes les boutiques fermaient. Les ténèbres prenaient possession des rues sinueuses et désertes. On n'y entendait d'autres bruits humains qu'un ivrogne qui titubait seul à travers la ville jusqu'à ce qu'il tombât dans une ornière ou dans une cave, et les veilleurs de nuit qui, la lanterne à la main, criaient le temps, l'heure et le vent. Trois coups de fusil annonçaient un incendie. Le tambour battait comme un fou. Les cris des gamins ressemblaient aux cris des goélands. Les pompiers s'ébranlaient, anciens veilleurs qui n'avaient plus de voix et n'auraient vu le feu que le nez dessus. Mais les vieux marins comme Worse organisaient des sauvetages. Ces nuits-là,

la petite ville sortait de sa torpeur et, entre des hauteurs abruptes et l'Océan, sur cette bande de terre que l'incendie pouvait ravager, elle avait la sensation de vivre dangereusement.

Elle vivait aussi vers la Noël ou le Nouvel An, quand, sous des averses de neige, l'arrivée des harengs faisait sauter tout le monde hors du lit, comme un tremblement de terre, et les Hau- giens plus vite encore que les autres. Car ils étaient d'infatigables travailleurs. Ils ne buvaient pas. Leurs barques et leurs engins étaient toujours en bon état. Quelques-uns d'entre eux avaient même obtenu la haute considération qui s'attache à la fortune. On pouvait voir, pendant que les gens du Club vidaient des verres en l'honneur des harengs, Sivert Jespersen, dans sa maison remplie d'hommes, de harengs, de sel, de tonneaux martelés par les tonneliers, de sang et de saumure dégouttant à travers les planchers et suintant à travers les murs, dans cette maison qui sentait le poisson comme un ventre de baleine, se promener avec une chandelle à la main d'un étage à l'autre, chantonnant son psaume favori : 0 mon Emmanuel, tu as préparé des joies intarissables à ma pauvre âme par ton amère souffrance. Lève-toi, mon âme, dans la joie et dans le chant ! Et tout à coup il s'interrompait d'une voix âpre. « Eh, là-bas, arrêtez-vous! Vous allez faire chavirer les tonneaux! » Puis il reprenait tendrement : « Non, non, il faut traiter avec douceur les présents de Dieu pour n'en rien gaspiller, n'en rien laisser perdre, n'est-ce pas, a

chers enfants ? » Quand il disait : « Chers enfants! » ces mots produisaient plus d'effet aux filles rieuses que lorsqu'un autre leur criait : « Engeance du diable! »

Fennefos n'appréciait pas ce mélange de lucre et de piété, cette fade dilection des biens matériels relevée d'un goût de psaumes. On commençait chez les Frères et Amis à trop bien manger et à trop spéculer. Mais Fennefos était malheureux. Les pauvres gens perdus dans leur solitude, dénués de secours, privés d'exhortations, ne l'attiraient plus. Il n'éprouvait plus le désir de lutter contre l'Enfer. L'Enfer, il le portait en lui, plein d'affreuses délices. D'anciens souvenirs, d'anciennes images, d'anciens blasphèmes remontaient du fond de son être et l'épouvantaient. Il se demandait s'il n'avait pas toujours aimé Sarah autrement qu'il ne l'avait cru. N'avait-elle été qu'une âme pour lui? En tout cas, elle était aussi un corps, et un corps trop charmant. Chez les Herrnhutistes et chez les Haugiens, les jeunes gens se laissaient marier par les Anciens. Fennefos alla trouver Madame Towestad. Le nom de Sarah ne fut pas prononcé. Dans ces communautés de Frères, où l'on vivait les yeux fixés les uns sur les autres, les moindres sous-entendus étaient compris. Madame Towestad n'hésita pas et lui déconseilla le mariage. Le jeune homme se décida à partir, à suivre la côte de maison en maison

jusqu'à Kristiansand. « Enfin! » se dit la dame. Il fit ses adieux à Sarah et lui offrit en souvenir une lettre autographe que Haugé avait envoyée à sa mère. Sarah le remercia de cette sainte relique. Mais le soir Madame Towestad l'entendit qui pleurait dans son lit. Elle s'approcha : « Tu vois, ma fille ; il était temps. Te voilà sauvée d'un grand péril. »

Personne n'aurait pu en dire autant au capitaine Worse. Il allait répétant partout qu'il n'avait jamais été aussi jeune. Il se faisait acheter par Lauritz des flacons d'odeur. Un jour enfin, sous son plus beau gréement, il vint demander à Madame Towestad la main de sa fille. Elle se récria doucement. Que d'obstacles! Son âge, d'abord. Avait-il réfléchi à son âge? Sa profession, les longues absences d'un marin. Il promettait de renoncer à la mer? Soit. Mais son âme, l'état de son âme ! Il fallait méditer, implorer des lumières d'En Haut. Le capitaine eut le sentiment profond de son indignité. Son associé Garman eut, aussi profondément, celui de la sottise qu'il allait commettre ; et, pour l'en détourner, du moins pour gagner du temps, il le chargea de se rendre à Brême, où il achèterait un navire. A peine Madame Towestad eut-elle vent de ce départ qu'elle vola chez le capitaine ; et, comme elle avait fait une étude spéciale du cœur des vieux pêcheurs, elle précipita les choses. Le mariage fut fixé au dimanche suivant.

Quand Madame Towestad présenta Worse à sa fille comme son mari, Sarah répondit seulement :

« Oui, mère. » Le soir, toutes deux restant seules, elle lui dit :

— As-tu bien remercié Dieu de sa miséricorde,

Sarah?

— Oui, mère.

— Et ne me remercieras-tu pas aussi? Lajeune fille demeura immobile et silencieuse. La mère sentit comme une pointe lui égratigner le cœur.

— Sarah! fit-elle d'une voix âpre.

Mais alors Sarah leva les yeux ; et il y eut dans son regard quelque chose qui fit reculer la mère.

Madame Towestad dit simplement :

— Bonne nuit.

Et elle regarda sa fille sortir de la chambre. Elle aussi avait été donnée à un vieil homme ; elle aussi avait beaucoup pleuré. Plus tard elle s'était félicitée d'avoir été préservée de la vanité du monde. „

Le dimanche suivant, le pasteur maria chez elle Jacob Worse et Sarah.

La Providence n'avait plus aucune raison de retenir Randulf en Russie. Il revint et s'écria en revoyant Worse : « Eh bien, vieux païen, tu as donc épousé une des Onze Mille Vierges ! » Mais Worse, qui jubilait, confia à son ami que sa femme était tout bonnement extraordinaire. Randulf se fit une pinte de bon sang et lui versa

en retour un vieux Marsala si vieux et si savoureux que le capitaine louvoyait en rentrant chez lui et s'endormit jusqu'à cinq heures. Quand il se réveilla, il était enveloppé d'un grand châle gris, et, à côté du canapé où il avait prolongé sa sieste, sur une chaise, on avait posé un large bol de soupe d'avoine. Il voulut se lever; mais Sarah l'arrêta :

— Non, non, tu es malade : il faut te tenir tranquille.

— Malade ? Quelle sottise ! Mais non ; c'est que j'avais, vois-tu...

— Je vais chercher mère, répondit-elle simplement.

— Bon ! Bon ! Puisque tu le veux, je resterai étendu.

Il mangea la soupe qui parut agréable à sa gorge altérée et restajusqu'au soir sur son canapé.

Les premières semaines de son mariage, Sarah vivait dans une sorte de somnambulisme et n'avait de goût à rien. Mais, un jour qu'elle rentrait, elle trouva sa mère en train de déplacer ses chaises et de déposer partout de petites brochures.

— J'ai pensé, dit Madame Towestad, que ce soir la réunion se tiendrait chez toi : les chambres sont plus spacieuses.

— As-tu demandé la permission à mon mari? dit Sarah d'un ton si net et si ferme que Madame Towestad tressaillit.

La jeune femme se mit tranquillement à ramasser les petites brochures qu'elle empila sur une

chaise près de la porte. Puis elle replaça les sièges et dit, les yeux toujours baissés :

— Je ne veux pas qu'il y ait de réunion chez moi sans qu'on se soit d'abord entendu avec mon mari.

— Tu as raison, ma chère Sarah, répondit Madame Towestad d'une voix aimable, mais les lèvres tremblantes. C'était très irréfléchi de ma part. J'espère que vous viendrez ce soir.

— Si mon mari le veut, répliqua Sarah.

La mère remporta ses brochures. Sarah, seule, pressa ses mains sur son cœur. Le calme de cette courte scène ne les avait trompées ni l'une ni l'autre. La fille avait conscience de sa révolte, et la mère de sa défaite. Quand Sarah avait vu sa mère disposer tout dans ses chambres comme si tout lui appartenait, son instinct d'autorité, héritage maternel, s'était éveillé, d'autant plus vif que le désespoir et la rancune l'aiguillonnaient d'un désir de revanche. Elle demeura un instant immobile, regardant les solides meubles d'acajou, les rideaux, les glaces, la petite armoire où étaient suspendues toutes les clefs de la maison. Elle les prit, et de ce moment elle ne fut plus la même personne.

Jamais tendre, mais toujours d'apparence douce, elle s'acquittait froidement et exactement de ses devoirs envers son.mari qui, subjugué, lui demanda bientôt conseil sur tout. Plus belle qu'elle ne l'avait encore été, elle portait du linge très fin et des robes de laine qui coûtaient presque aussi cher que des robes de soie. Elle ne

sortait pas. Elle avait accompagné un soir son mari à un grand dîner chez les Garman, et elle s'était crue dans l'antichambre de l'Enfer, au milieu de ces gens qui riaient très haut et buvaient des vins de perdition. Elle continuait d'assister régulièrement aux réunions de prières. Le soir le capitaine s'amusait à faire un petit navire modèle, une réduction de l'Espoir de la Famille, pendant qu'elle lui lisait des livres pieux. Il écoutait surtout la voix qui avait de si douces inflexions. Le Club lui plaisait moins; et les plaisanteries de Randulf commençaient à l'ennuyer.

Sarah le releva bientôt de l'engagement qu'il avait pris de ne plus naviguer, autant pour se débarrasser de lui que pour prouver son indépendance à l'égard de sa mère. Mais Worse se lassa de la pêche et laissa partir l'Espoir de la Famille avec un nouveau capitaine. Les premières atteintes de la goutte lui rendaient meilleur le coin du feu et plus précieux les soins d'une femme aussi attentive que si elle eût été sa fille. Et puis il n'avait plus son entrain d'autrefois. Jacob Worse s'était toujours représenté le bon Dieu comme un consul Garman un peu supérieur, un consul assurément sévère, difficile, mais au fond assez bonhomme et assez conciliant pourvu qu'on jî'eût jamais fait de tort à personne, c'est- à-di a aucun Norvégien, car il fallait toujours ^^tftfepter des gens qu'il n'était pas permis de tromper, les Allemands et les Suédois. Mais Sarah lui révéla que ce n'était pas suffisant et que les

mortels, sous peine de damnation, devaient tuer chaque jour dans leur chair le vieil AdaIn. L'infaillibilité qu'il reconnaissait à sa femme l'inclinait vers la foi haugienne. Cependant, chaque jour : c'était beaucoup. Son vieil Adam s'accommodait mal de ce meurtre quotidien. Il se rebiffait et retournait au Club, Mais alors il voyait reparaître la soupe d'avoine et les couvertures, et l'immobilité sur le canapé et, à ses côtés, Sarah tricotant sans desserrer les lèvres.

Madame Towestad, s'étant repliée avec perte devant sa fille aînée, s'était rabattue sur la cadette. L'ami Lauritz avait été passer ses examens de navigateur à Bergen, puis il s'était embarqué. Il était inutile d'attendre qu'il revînt pour parer au danger. Heureusement, après une absence de trois ans, Fennefos était de retour. Madame Towestad ne connaissait que lui qui pût sauver l'âme de sa chère Henriette. Mais la prudente femme se fiait à la Providence, qui travaillerait en sa faveur et qu'elle aiderait au bon moment.

Le mariage de Sarah avait clairement montré à Fennefos le misérable état de son cœur. Il avait redoublé d'austérité et de sévérité. Ses prêches étaient de plus en plus ardents ; sa parole, de plus en plus dure. Il se flagellait sur les autres. On racontait qu'il allait de maison en maison chantant sous la neige, suivi d'hommes pâles,

de femmes échevelées qui pleuraient, criaient et déchiraient leurs vêtements. C'était ainsi qu'il menait les funérailles de son bonheur. Les fermes où il descendait retentissaient de sanglots et de psaumes. La Norvège en a beaucoup vu de ces apôtres dont les sombres prédications enflammées, parmi des paysans hantés de la peur du diable, multipliaient les visionnaires. Et ces apôtres étaient quelquefois de fiers Tartuffes, témoin celui qui, la main dans la main de la femme dont il avait fait sa maîtresse, priait à côté du mari pour le salut de ce pauvre pécheur. Mais Fennefos n'était point hypocrite : seulement le monde entier lui apparaissait couvert des péchés dont il sentait le désir et la honte en lui.

Il revit Sarah. A cette première rencontre, tous deux mornes et rigides se regardèrent à peine; et cependant la joie gonflait le cœur de la jeune femme. Il lui dit seulement :

— L'âme de ton mari est-elle toujours malade? Elle lui parla de la tiédeur et du relâchement des Frères.

— Et toi-même, comment vas-tu? lui demanda- t-il.

— Merci, Hans Nielsen; par moi-même je ne puis rien ; mais le Seigneur a été ma force, et j'ose dire que je vais bien maintenant.

Il se détourna et la quitta.

Ils se retrouvèrent chez le gros commerçant Sivert Jespersen, qui donnait un dîner en l'honneur de l'apôtre. Les invités se sentaient craintifs devant le taciturne Fennefos, que le luxe babylo-

nien de la table scandalisait. Et tout à coup il prit la parole. Il rappela les anciens jours de lutte et de misère, et s'écria : « Que reste-t-il du premier amour parmi nous? Le Seigneur vou- dra-t-il vous reconnaître au Jour du Jugement? Malheur à vous! L'Esprit vous a abandonnés. Vous ne respirez que mondanité, orgueil et concupiscence. C'est votre faute si le nom de Dieu est méprisé chez les païens. » Des femmes commencèrent à pleurer; les hommes baissèrent la tête. Alors Sivert dit d'un ton très humble : « Je crois que nous pouvons chanter le psaume : Malheur à moi qui de mille façons me suis vautré dans la volupté! » Mais au troisième verset la cuisinière parut avec le dessert. Sivert, qui dirigeait le chant, lui fit des yeux terribles. Il l'avait déjà empèchée au dernier moment de servir le sau- ~ mon, considéré comme trop sardanapalesque en présence de Fennefos. La cuisinière, qui avait sur le cœur ce laissé pour compte, comprit le regard de son maître, n'eut pas l'air de le comprendre et déposa droit devant lui un énorme gâteau rebondi et onctueux. L'impression fut douloureuse.

î Au sortir de la réunion, Sarah et Fennefos se promenèrent ensemble sur la berge du fjord dont l'eau brillait comme un miroir. C'était une de ces belles nuits de cristal qui sont altérantes à voir. Des barques glissaient et laissaient derrière elles un sillage de voix heureuses et de chants légers. La jeune femme étouffa un soupir. Ils rentrèrent. Elle offrit à Fennefos un sirop de

framboise. Tous deux se taisaient; puis ils SE mirent à parler ensemble ; puis ils s'arrêtèrent el de nouveau se turent. « Comme tu es pâle! ); murmura-t-il d'une voix indécise. Et brusquement, sans savoir ce qu'il faisait, il la saisit dans ses bras, lui baisa les yeux et la bouche. Elle ne le repoussa pas, mais elle était prise d'un long tremblement. Il desserra son étreinte assez poui voir ce visage décoloré et cette bouche qui s'en- tr'ouvrait sous ses baisers sauvages.

On entendit un pas, celui du capitaine. Jacob n'avait point participé aux agapes du Frère Sivert Jespersen. Il avait dîné avec l'ami Randulf. C'était la Saint Jean, et il venait toujours la lui souhaiter. Ce jour-là, le vieil Adam s'était mis à son aise. Chez Randulf on ôtait son veston ; on se dégourdissait; et les deux capitaines étaient restés longtemps attablés devant une rangée de bouteilles, pendant que la fumée sortait de leurs pipes comme les coups de canon de deux frégates qui se saluent. Quand il rentra, les jambes mal assurées, il trouva sa femme lisant la Bible entre deux bougies allumées.

— Quoi, la petite madame n'est pas encore couchée? Allons dormir, petite Sarah.

Elle continua sa lecture sans lever les yeux. — Une bonne journée! dit-il.

— Bonne vraiment? demanda-t-elle. Bonne pour tous les trois ?

— Tous les trois? Nous n'étions que deux,

Randulf et moi.

— Tu mens, répondit-elle calmement : vous étiez trois.

— Qui était donc le troisième ?

— Satan, dit-elle en le regardant brusquement au visage. Satan était entre vous deux. Et il riait pendant que vous vous vautriez dans la fange du péché. Combien de temps encore te moqueras-tu du Seigneur, vieillard?

Worse, épouvanté, se retira dans sa chambre, poursuivi par les implacables yeux noirs.

Fennefos, lui, marchait au hasard, torturé de remords et d'angoisse. Il disparut pendant quatre jours. Et Madame Towestad lui dit :

f — Hans Nielsen, il est temps de te marier. Je t connais une jeune fille qui te conviendrait : Henriette.

Mais Henriette le guetta et lui dit à voix basse :

— Hans, je suis fiancée; j'ai donné ma foi à

Lauritz pour la vie.

Il regarda cette jeune fille qui ne craignait pas d'avouer son amour. Comme elle lui était supérieure ! Comme elle était plus pure que lui !

— Cher Hans, il faut que tu m'aides contre ima mère.

— Songe, dit-il, que le cœur s'abuse souvent dans la jeunesse.

— Regarde Sarah, répondit la jeune fille : il n'y a pas de femme plus malheureuse au monde,

Il ne répliqua rien; mais il annonça qu'il allait partir pour l'Afrique afin de convertir les païens. Les Haugiens s'en réjouirent modestement et ~

doublement. « Bon débarras, pensaient-ils, et gloire pour la doctrine. »

Sarah ne chantait plus, ne priait plus. Aux réunions elle penchait sur son livre de psaumes un front lourd. Elle errait aux endroits où elle espérait rencontrer Fennefos. Toute sa vie lui paraissait une abominable duperie. Quand elle apprit qu'il partait, elle sut ce que c'était que de haïr sa mère et son mari. La santé du capitaine s'affaiblissait tous les jours. « Sarah, disait-il, pourquoi es-tu si dure envers moi? » Et il cherchait sa main comme une bouée dans un naufrage. Elle n'ouvrait la bouche que pour lui lire des choses terrifiantes. Satan rôdait continuellement autour de lui, la plupart du temps sous les traits de Randulf. Tout lui devenait tentation : la vue ou le souvenir d'un brick; la maison des Garman ; le club ; il lui semblait même qu'il y avait de la concupiscence à désirer manger une soupe aux pois verts.

Et voici que la tempête s'abattit sur la ville, une de ces tempêtes effroyables où les bateaux de sauvetage trépignent au fond des ports, où les ruisseaux qui tombent des rochers dans la mer sont rejetés vers le ciel, où les villes de bois sur la côte craignent d'être emportées et précipitées aux écueils. Madame Towestad avait condamné Henriette au jeûne et à la réclusion. Un jour elle l'entendit chanter la chanson des épousées de

marins : elle fit irruption dans sa chambre et la gifla. Encore si elle se fût contentée de l'avoir giflée ! Mais, malgré Sarah, elle la fiança à l'ancien petit prodige de piété qui savait la Bible par cœur, à Erik Pontoppidan, toujours aussi insensible, aussi jaune et aussi pustuleux. La jeune fille affolée s'échappa et alla se jeter dans la mer: Son cadavre bouleversa la ville excédée de la tempête. On allait répétant que c'était un crime des Haugiens. On les insultait dans les rues; et les Haugiens disaient : « Le courroux de Dieu est sur le pays. »

La mort d'Henriette, le départ de Fennefos, le vacarme obsédant des vents et des flots, endurcissaient Sarah, qui, au chevet de son mari, le regardait mourir et chercher vainement une consolation dans ses yeux. Le bateau, sur lequel s'était embarqué Fennefos, fut obligé de revenir au port. Elle le revit encore une fois. Le sombre regard de la jeune femme se plongea dans le regard clair de Hans comme un cri de détresse. Le capitaine allait entrer en agonie. Ne voudrait- il pas la sauver, maintenant qu'elle serait libre? Fennefos n'était plus l'apôtre farouche et forcené. Son attitude avait changé. La victoire qu'il avait remportée sur lui-même lui avait fait toucher sa faiblesse. Il en sortait avec le sentiment qu'il avait trop exigé des autres, et, plus sûr de lui, il était plus humble et plus doux. Peut-être refusa- t-il le bonheur qui s'offrait parce que le souvenir de sa défaillance y resterait attaché. Peut- être les tourments qu'il avait traversés, le repen-

tir qui l'avait meurtri, avaient-ils desséché son désir, émacié son amour. Toujours est-il qu'il ne voulut pas entendre l'appel désespéré de la jeune femme. Il l'enveloppa d'un dernier regard de mélancolie et de compassion et partit à jamais.

Le capitaine Worse agonisait et se débattait contre le diable. « Il est possédé », disaient les femmes qui le veillaient et se relayaient autour de son lit; et on cherchait un psaume qui pour, rait lui procurer l'apaisement d'un exorcisme. Sarah lui avait pris la main : c'était la première fois qu'elle lui donnait quelque chose qui ressemblait à une caresse volontaire. Trop tard. Il ne le remarqua pas. Le matin pâlit les vitres. Les femmes n'en pouvaient plus. Tout à coup une voix forte les fit sursauter.

-— Dépêche-toi, Lauritz, satané gamin, et hisse le pavillon !

Le capitaine Worse revenait de Rio de Janeiro, et toutes les petites vagues bleues couraient vers la rive pour annoncer qu'il rentrait au port. Et la voix reprit :

— Nous arrivons tard, M. le Consul, mais nous arrivons bien.

Ce fut ainsi que le capitaine Worse navigua hors de la vie.

Voilà l'histoire qu'Alexandre Kielland nous a contée dans son roman : Le capitaine Worse. Je n'en ai pas voulu faire l'analyse. Si j'en ai tra-

duit les passages qui m'ont paru essentiels, je l'ai surtout racontée telle qu'elle vit dans ma mémoire, au milieu de mes autres souvenirs sur les mouvements religieux de la Norvège. Merveilleux pouvoir du romancier ! Le capitaine Worse, Sarah, Hans Fennefos, Madame Towes- tad, Sivert Jespersen, se confondent pour moi avec les personnages en chair et en os que j'ai rencontrés au cours de mon voyage et en qui j'ai cru reconnaltre les caractères les plus saillants de leur race et de leur pays.

Kielland, dont M. Alfred Jolivet a fait une bonne étude dans sa traduction d'Else (1), n'a • pas toujours eu le bonheur d'en créer d'aussi typiques et d'aussi vivants. Ce livre me semble son chef-d'œuvre, en tout cas le plus vrai de ses romans et le moins tendancieux, un document du plus grand prix. Dans les autres, l'homme de parti, l'ennemi sarcastique de l'Église d'État, nourri des pamphlets -de Kirkegaard, a plus 1 d'une fois fait tort à l'observateur. Ici, protégé contre les excès de son humeur satirique, soustrait à ses préoccupations de combattant par un recul dans le temps d'une quarantaine d'années, il n'a été que le peintre vigoureux et fin de sa ville natale Stavanger et d'une petite société qui n'est plus, mais qu'on peut encore reconnaître à travers ses lentes transformations ou évolutions.

(1) A. L. Kielland, Else. Traduit du norvégien avec une

notice sur l'auteur par M. Alfred Jolivet. (Ernest Leroux,

1920.)

Il doutait que son œuvre lui survécût longtemps. « Elle est trop actuelle », disait-il. En perdant de son actualité, elle s'est aussi dépouillée de sa virulence; et les Norvégiens, qu'il mit assez souvent hors d'eux-mêmes, répondent aujourd'hui que la perfection de sa forme le préserve de l'oubli. Ce qui l'en garantit également, c'est d'avoir saisi dans sa vérité singulière, avec des éléments d'éternelle humanité, un moment de la vie d'une cité norvégienne, de celle où il était né, où il avait été élevé, que. selon les circonstances, il avait aimée ou détestée, et qui n'était pas moins à lui, qui ne faisait pas moins partie de lui-même que son tempérament et son âme.

UNE NOUVELLE DE JONAS LIE

Voici une nouvelle de Jonas Lie, La Grande Aigle, qui est certainement une des plus belles choses qu'il ait écrites. Je la donne ici comme un de ces rares et précieux souvenirs qu'on rapporte d'un séjour en pays étranger; et je serais étonné que le lecteur n'éprouvât pas la même impression de grandeur et de sauvage tristesse que j'ai ressentie quand on me l'a lue.

Tout Jonas Lie n'y est pas, mais seulement ce qu'il y a de puissant et d'amer dans son talent. Ses romans, Les Filles du Commandant, par exemple, ou La Vie commune n'ont pas cette large envergure. En revanche, on y admire un minutieux analyste des cœurs fermés et de leurs silencieux conflits, un romancier qui, sans déploiement de force, sans aucune rigueur apparente, avec la même aisance que s'il écrivait sous la dictée des jours, avec la même nonchalance surveillée que Tourguénief dans son chef-d'œuvre des Eaux Printanières, nous pénètre peu à peu du sentiment que nous sommes des îlots solitaires rongés par la marée grise de

l'inexprimé, sinon de l'inexprimable, et que nos misères ont souvent dépendu d'un mot qui n'a pas été prononcé et qui aurait pu l'être. « Leur lecture me serre le cœur, s'écriait un critique norvégien : c'est comme si quelque chose devait tout le temps être dit qui n'est pas dit. » Deux êtres s'aiment ; ils ne sont séparés que par le couloir qui mène au bureau du mari. Cependant ils n'ont rien en commun. Ils vivent verrouillés en eux-mêmes, et ne découvrent la réalité de leur amour et toutes leurs possibilités de bonheur que le jour de leurs noces d'argent. C'est La Vie commune. — Des filles du Commandant, l'une ne se marie pas ; l'autre devient veuve et mère avant de s'être mariée. Leur destinée à toutes les deux a été lentement tissée par de petits incidents, de menues imprudences, des maladresses dont chacune parait insignifiante, et des silences surtout, des silences obstinés ou involontaires quand il eût fallu parler.

Mais cet observateur de l'infiniment petit dans les existences journalières est aussi l'homme des plateaux du Finmark, l'évocateur des grands ciels nus que traversent les aigles et des blanches immensités où passent, comme de noirs éclairs fantastiques, les traîneaux lapons. Nul ne nous a mieux peint la mystérieuse Laponie, ses sortilèges, son peuple de nomades aux jambes torses, aux larges mâchoires, aux yeux de Mongols, sombres enfants de l'aurore boréale et du soleil de minuit. Le Finnois blond, élancé, mince, avec son visage asiatiquement plat, n'a ni leur humi-

lité, ni leur richesse de poésie, ni leurs nuances de sentiment, ni leur intelligence.

Jonas Lie nous a laissé des tableaux extraordi- nairement pittoresques de la population mêlée qui s'agite çà et là sur le vaste théâtre bordé par l'Océan glacial. Il a fait entrer dans la littérature la vie de cette extrémité du monde, de ces havres perdus où les Russes venaient troquer leur farine de seigle contre des barils de poissons. Durant les nuits d'été, dont la lumière crée des mirages et vous permettrait de ramasser une épingle, on les rencontrait le long des rues ou dans les petits bois de bouleaux, recouverts de leur caftan, coiffés de leur bonnet, une croix brillante au cou. Ils riaient; ils chantaient; ils allaient cueillir des champignons que les enfants du pays considéraient comme vénéneux pour tout autre que pour un Russe. Leurs trois- mâts se miraient dans l'eau verte et transparente du sund. Parfois sur le pont d'un navire un ourson jouait comme un petit chien. En bas, des femmes étrangement vêtues versaient du thé d'une grosse machine de cuivre polie et ronronnante; et de petites lumières brûlaient, près du poêle, devant des images de saint Nicolas curieusement peintes. De temps en temps des rixes meurtrières éclataient entre eux et les Finnois; et c'étaient de temps en temps des drames de passion, où le ciel, à défaut de ses chastes étoiles, revoyait par l'œil rouge de son soleil polaire un Othello du Finmark étouffer sa Desdémone.

Je m'attarderais volontiers aux souvenirs que

j'ai gardés des vives peintures de Jonas Lie : elles ont peuplé pour moi les déserts muets où les brisants de la mer de glace se font entendre à des distances fabuleuses. Il me suffit d'avoir indiqué la variété de ce beau talent aussi habile à descendre dans l'intimité des vies obscures qu'à nous donner la sensation des immenses espaces comme dans La Grande Aigle, où les instincts de la bête et de l'homme se rencontrent, se comprennent, mais où l'intelligence de l'homme l'emporte par la froide cruauté. Il me semble que le poète de La Mort du Loup eût aimé cette nouvelle.

LA GRANDE AIGLE

« Là-bas, loin, très loin, là où les montagnes de Norvège se dessinent en bleu sur le ciel, où les pics, les pitons et les dents étincellent et brûlent avec d'étranges couleurs violettes, la grande aigle avait son aire dans l'anfractuosité d'un roc abrupt et sauvage. Des ravines revêtues de sapins, où des torrents bruissaient, y grimpaient comme des sillons de plus en plus étroits.

« Quand, à la pointe du jour, planant sur ses ailes puissantes plus haut que ne montent les regards humains, l'aigle épiait et cherchait sa proie, elle distinguait sans effort jusqu'au mulot des prés trottant sous les herbes. Et, tout à coup,

le petit chevreau fou de plaisir, qui jouait, dansait et réalisait le joli tour de force de se tenir en équilibre sur l'arête d'un rocher, faisait dans l'air pur une ascension autrement périlleuse. Et le lièvre, qui se frottait encore les yeux et qui n'avait pas commencé sa toilette du matin, était mis subitement à même de contempler le monde d'un point de vue si élevé que les flèches des églises de sept communes se brouillaient éperdu- ment sous ses yeux.

« Les autres jours de chasse, l'aigle traversait des centaines de lieues, au-dessus des plateaux, des landes grises et moussues, des rocs farouches et des noirs abîmes. Et les montagnes lointaines bleuissaient derrière les montagnes, toujours vers l'ouest, jusqu'à l'orageuse merde glace. Chaque ligne de montagnes indiquait un royaume dont la grande aigle, au cours des ans, avait fait sa progéniture reine ou roi. Et malheur à l'intrus qui osait se hasarder sur ce terrain de chasse ! Plus d'une fois la grande aigle, elle-même, avait dû soutenir un combat contre un prince exilé de sa propre famille. Combat terrible! Les plumes volaient et tombaient comme des flocons de neige, mais d'une neige sanglante, jusqu'à ce qu'un des deux adversaires s'abattît sur le sol, presque inanimé. Il y avait du sang d'aigle sur les rocs de ces frontières.

« Un matin, après une chasse de cent lieues au-

dessus des landes rocheuses, l'aigle revenait vers son petit avec un renne nouveau-né dans les serres. Quand elle s'approcha de son nid, elle battit violemment des ailes : son cri sauvage retentit, multiplié par les échos des gorges montagneuses. Les fortes branches dont elle avait fait la base de son aire avaient été brisées. Le nid avait été pillé, dévasté ; et son aiglon qui déjà commençait à voler, son aiglon dont le bec et les serres s'aiguisaient sur une proie tous les jours plus grande, son aiglon avait été pris ! L'aigle s'éleva bien haut, si haut que l'écho de ses cris ne troubla plus l'immense solitude.

« Tout à coup, deux chasseurs, qui débouchaient d'un bois, entendirent au-dessus de leur tête un bruissement et un sifflement. L'un d'eux portait sur son dos, dans un panier d'osier, un aiglon captif. Et, pendant que les deux hommes poursuivaient la longue route qui descendait vers les fermes de la vallée, l'aigle, toujours planant, ne les quittait pas du regard. A travers les déchirures bleues des nuages, son œil perçant observa qu'à l'arrivée des chasseurs dans la cour de la ferme, petits et grands se pressèrent autour du panier d'osier.

« Du matin jusqu'au soir l'aigle resta là, les ailes toutes grandes. Aux premières ombres du crépuscule, elle se laissa tomber sur le toit, et, dans la nuit obscure, les gens de la ferme perçurent autour d'eux un étrange cri rauque.

« Dès la pointe du jour, lorsque à peine le soleil commençait à dorer les nuages de l'orient,

elle planait encore, les yeux toujours fixés sur le même point. Elle vit devant la porte les fils du paysan tailler à coups de hache des lattes de bois. Un cercle d'enfants les regardait. Plus tard, dans la matinée, ils apportèrent une cage dans la cour et, à travers les barreaux de cette cage, elle distingua nettement son petit qui, sans trêve ni répit, battant des ailes et s'escrimant du bec, s'évertuait à fuir. La cage fut laissée au milieu de la cour, et personne ne se montra plus.

« Le soleil montait dans la chaleur du matin et, par delà les nuages, l'aigle ramait de ses grandes ailes, mais elle ne cessait d'observer chaque mouvement de son aiglon qui, la tête tendue, dressait son bec recourbé et sifflait de rage, tandis que ses griffes s'accrochaient désespérées aux barreaux de sa prison.

« Midi passa. Cachée là-haut entre les nuages, l'aigle reposait sur ses ailes. Son flair était en éveil. Ce silence, cette cour déserte, cette ferme endormie, lui semblaient suspects; et elle redoubla d'attention. Les ombres des maisons, des arbres et des clôtures commencèrent à s'allonger. Toute la journée, toute cette belle journée de soleil, la cage, abandonnée dans la cour vide, l'avait attirée et comme appelée : et les fils du fermier, dissimulés à une fenêtre de la maison, s'y étaient tour à tour postés, le fusil en main. Et l'aiglon ne s'était pas arrêté de donner des coups de bec et d'engager péniblement entre les barreaux sa tête, son cou, ses ailes, tantôt l'une et tantôt l'autre.

« Maintenant que le jour déclinait, les enfants avaient repris leurs jeux et couraient de la porte à la cage. Et bientôt ils s'amusèrent gaiement sur la pelouse. Les grandes personnes aussi sortirent et reprirent leurs occupations coutumières.

« Dans la soirée claire et sereine, la jeune bru du fermier déposa son nourrisson sur la toile nouvellement tissée, qu'on avait étendue au soleil pour la blanchir. Et elle S'e mit à rincer sa lessive près du puits.

« Soudain une ombre, comme un éclair, passa dans l'air calme. Le silence fut déchiré par un bruissement singulier, suivi d'un puissant coup d'ailes. La jeune femme se retourna vivement. Un énorme oiseau avait à peine touché terre et remontait déjà vers le ciel. Elle se leva, sans même lâcher le paquet de linge mouillé qu'elle tenait à la main, glacée de terreur. La bête rapace avait agrippé son enfant et l'emportait dans ses serres. La mère le suivit d'un regard fixe, durant une seconde infinie. Et déjà l'air bleuissait entre son enfant et la terre.

« Alors, affolée, le cœur broyé par l'angoisse, elle eut une inspiration. Elle se précipita sur la cage, saisit l'aiglon et, avec des gémissements et des cris, le tendit des deux mains au-dessus de sa tête. Et elle ne sentait pas les furieux coups de bec qui ensanglantaient ses bras et son visage.

« La grande aigle suspendit un instant son vol; et la jeune femme, qui clignotait des yeux à chaque battement de ses ailes, pouvait voir entre ses serres son enfant enroulé dans ses langes et qui pendait comme un serpent.

« Il lui sembla que l'aigle s'abaissait. Les deux instincts de mère en détresse s'étaient compris.

« La puissante bête descendait lentement, lentement, vers la pelouse. La femme lâcha l'aiglon, fit quelques pas, et s'affaissa sans connaissance près de son enfant reconquis.

« Mais au moment où l'oiseau déposait sa proie et de nouveau cinglait dans l'espace, l'éclair d'un coup de fusil jaillit de la maison. La grande aigle tomba, inanimée, les ailes largement ouvertes, sur la toile étendue, tandis que l'aiglon, libre, d'un vol rapide et saccadé, regagnait, pardessus les cimes des arbres, son vaste royaume. »

UNE SAINTE SUÉDOISE

SAINTE BRIGITTE EN ITALIE

E

On a étudié la psychologie des saints, et, pour l, 'a n'en citer que deux exemples, M. Henri Joly nous a donné sous ce titre un petit ouvrage très précieux, et William James, dans son Expérience religieuse, une critique de la sainteté qui, malgré les éloges qu'on en a faits et le profit qu'on en peut tirer, est loin de valoir à nos yeux le livre de l'auteur français. Mais je crois que personne encore n'a sérieusement abordé l'étude si complexe du mysticisme comparé. Les hagiographes ont une fâcheuse tendance à dénationaliser leurs personnages et à les modeler sur un type unique de perfection. Si nous retrouvons chez tous les mystiques et chez tous les saints des caractères communs et des traits identiques, les plus grands d'entre eux n'en gardent pas moins, dans leur affranchissement des faiblesses humaines, les glorieux stigmates de leur captivité terrestre. Les mêmes macérations n'enlèvent point aux âmes l'odeur particulière de la terre natale. International par ses vertus, le saint reste profondément

national par son caractère et par la forme de son imagination. On peut et on doit même le considérer comme une des idées les plus visibles et les plus substantielles du génie de sa race.

Cette réflexion nous était inspirée par la lecture d'un livre du grand romancier suédois Hei- denstam, que Mme Palmér a traduit en français : le Pèlerinage de Sainte Brigitte (i). Heidenstam est, avec Selma Lagerlôf, un des écrivains les plus représentatifs de la Suède. Artiste vigoureux, psychologue réaliste, d'une imagination de poète romantique, que son amour du vrai mit au service de l'histoire, il écrivit, après ses voyages en Grèce et en Egypte et après un long séjour en Italie, les Karolinerna où les temps héroïques de Charles XII se déroulent en récits et en tableaux d'un pittoresque et d'une justesse souvent admirables (2). De ce dix-huitième siècle, qui, sous ses couleurs suédoises, nous paraît déjà si loin, il remonta les chemins plus obscurs du passé jusqu'au moyen âge. La Suède avait eu une sainte dont la Réforme n'était point parvenue à effacer le souvenir. Il survivait dans la légende des paysans, sur les rives du grand lac de Vetter. On y montrait la pierre qui servait à Mme Brigitte de marchepied pour monter à cheval. Mais les vieilles gens ne parlaient d'elle qu'avec une admiration craintive. Le paganisme, si puissant au cœur de la nature suédoise, avait

(1) Le Pèlerinage de Sainte Brigitte, HEIDENSTAM (Perrin).

(2) Ce livre, les Carolins, traduit par Jacques de Coussange, a paru à la même librairie.

étendu son ombre sur cette dame catholique et en avait fait comme une apparition crépusculaire et vaguement redoutable de la forêt et des eaux. « Le nom de Vetter, dit Heidenstam, a le sens d'Ondïne; mais, pour moi, il signifiait sainte Brigitte. » L'imagination ébranlée, il recourut à l'histoire; et l'écuyère fantastique, qu'on avait vue traverser les flots du Vetter, se transforma sous ses yeux en une petite femme extraordinai- rement vivante et merveilleusement suédoise. Et cette petite femme avait passé les vingt-sept dernières années de son existence en Italie. Quel sujet pour un homme qui unit à la connaissance la plus profonde de l'esprit du Nord le sentiment très vif du génie latin !

Il n'entreprit pas de nous conter toute sa vie. Il choisit quelques épisodes touchant son départ de la Suède, son séjour à Rome, son voyage à Jérusalem, et suivit la même méthode pittoresque qu'en écrivant les Karolinerna. Malheureusement le personnage ne se prêtait pas à cette brusque intrusion dans son intimité. Quand il s'agit d'un Charles XII ou d'un Pierre le Grand, le romancier peut les prendre à tel moment de leur histoire qui lui plaira : nous sommes toujours suffisamment avertis. Mais ici, Heidenstam a dû supposer que nous connaissions déjà sainte Brigitte : et peut-être était-ce trop nous demander. Les lecteurs français auraient eu besoin qu'on leur éclairât les abords de ces scènes historiques ; et je regrette que la traductrice n'y ait pas songé. Si les ouvrages des érudits de son pays, comme

ceux de M. Hildebrand, ou les remarquables études de M. Schuck, ne lui avaient pas suffi, la Vie de sainte Brigitte, par la comtesse de Flavi- gny, lui eût fourni tous les éléments d'une préface presque indispensable à l'intelligence complète du livre de Heidenstam. Puisqu'elle ne l'a pas fait, essayons de le faire. Il y aura peut-être là plus qu'un intérêt de prologue ou d'avant- propos. Mme de Flavigny, écrivain très agréable, historien parfaitement informé, s'est placée, pour peindre sainte Brigitte, au point de vue des hagiographes, moins soucieux du trait particulier que du caractère universel. Je doute qu'elle connaisse la Suède; et je crois qu'elle n'a pas lu Heidenstam. Son portrait est lumineux et adouci. Celui de Heidenstam, un des plus complexes et des plus riches de sa galerie du moyen âge, accuse au contraire tout ce que cette figure de sainte Brigitte a de terrestre et de suédois. Les deux auteurs, dont je ne compare pas le talent, ne se contredisent point : ils se complètent.

Nous sommes à l'aube du quatorzième siècle, en Suède, dans la plaine d'Upsal, au château de Finsta. Le château est en bois, et la charpente qui le surmonte a la forme d'une carène. Derrière ses larges douves et son enceinte de blocs non cimentés et de pierres aux inscriptions runi- ques, ses murs rouges luisent dans le vert sombre des sapins et dans le pâle feuillage des bou-

leaux. Le seigneur qui possède ce château est le sénéchal d'Upland, Birger Persson, de vieille souche royale et alliée à la maison régnante. Sa femme, Ingeborge, très pieuse et très douce, lui a donné cinq enfants : la dernière, une petite fille nommée Brigitte, dont de glorieux pressentiments ont précédé la naissance. L'âme de cette enfant est déjà riche de piété. Tous les matins elle assiste avec son père, sa mère, les hommes d'armes et les nombreux serviteurs, à la messe de l'aumônier dans la chapelle voisine du château, construite en blocs de pierre. Des moines de passage viennent y prêcher; et l'enfant n'oubliera jamais le premier sermon qu'elle entendit sur la Passion. Ce fut pour elle comme si, tout d'un coup, la vie s'était dévoilée et lui avait montré sa face de douleur. Sa mère, qui se sentait mourir, lui apprenait les histoires des saints et lui contait le martyre du saint roi Erik, de la famille des Bondé, leurs parents. Son père, homme sage, dont les guerres civiles tourmentaient la conscience, rachetait par des pénitences les compromissions que lui commandait son intérêt politique. Le soir, devant le foyer, il se plaisait à marteler un crucifix d'argent en évoquant le souvenir de ses aïeux qui avaient conquis leurs éperons d'or au Saint-Sépulcre. Rien dans ce milieu de féodalité rustique ne rappelle la chaude atmosphère romanesque où la petite Thérèse d'Avila entr'ouvrit son âme d'infante, rien, si ce n'est l'orgueil du sang et la nostalgie des autres ciels.

Ingeborge mourut. Brigitte quitta le manoir de Finsta et alla vivre chez sa tante, au château royal d'Aspenœs. Elle a maintenant onze ou douze ans. La dame d'Aspenœs surveille étroitement l'adolescente dont la piété l'inquiète. Mais voici qu'un jour, dans la grande salle du château, où les dames et les demoiselles filaient leur quenouille et où Brigitte brodait des ornements pour l'église, elle aperçut tout à coup, penchée sur sa nièce, une belle inconnue que personne n'avait entendue entrer et qui disparut comme un songe. Brigitte n'avait rien vu et n'avait point senti qu'une main divine conduisait son aiguille. Mais la miraculeuse beauté des fleurs et des fruits qu'elle venait de broder émerveilla sa tante qui, du reste, de peur d'éveiller trop d'orgueil dans le cœur de la jeune fille, garda pour elle le secret de cette apparition. J'aime la prudence et le silence de cette dame bien suédoise.

Deux ans se sont passés. Birger a déclaré que l'heure était venue de « brasser la bière des fiançailles ». Brigitte, malgré sa répugnance, n'ose pas résister. Son père avait choisi pour elle un jeune seigneur de sang royal, Ulf Gud- marsson, qui n'avait pas vingt ans et qui était aussi pur que sa fiancée. Le mariage se fit, suivant la coutume, chez le mari, au manoir d'Ul- fasa, dans la Gothie orientale, sur une haute presqu'île qu'assombrissaient des bois de chênes, de trembles, de bouleaux et de sapins. « Quand, le lendemain du mariage, dit Mme de Flavigny, on jeta dans la salle du festin une lance, emblème

du concours que la femme doit apporter à la défense de son foyer, la petite main de Brigitte saisit l'arme avec un courage qui semblait défier les périls. » Cette scène eût valu que Heidenstam la traitât : la forêt de septembre sombre et jaunissante, le lac bruissant, le soleil d'automne, et, au milieu de ces hommes d'armes et de ces grands seigneurs blonds et roux, à la barbe carrée, la petite épousée toute menue, toute rose, si délicatement jolie sous sa longue robe, sa chevelure d'or cachée par une coiffe qui la presse aux tempes, la lance à la main.

Mais cette femme enfant était une maîtresse femme. Elle prit immédiatement sur son mari l'ascendant d'une âme que la méditation religieuse a mûrie sur un esprit d'adolescent vierge et timide. Heidenstam fera dire plus tard à un vieux seigneur de la cour enragé contre la sainte : « Je me rappelle fort bien le jour où j'aidai à porter le dais au-dessus de Sa Sainteté Brigitte et de feu Ulf le brave homme. Je les entendais ressasser le vœu de chasteté tout en se mangeant des yeux!... » Il est possible que le vieux drôle ait vu juste. Elle n'en eut que plus de mérite à obtenir de son jeune mari, avec des yeux innocemment passionnés, qu'ils vivraient d'abord comme frère et sœur, pour éprouver leur vocation. Pendant deux ans ils vécurent ainsi la plus austère des idylles, châtelains actifs, gais, hospitaliers, charitables, et pénitents amoureux dans le silence d'une nature qui parle peu aux sens et beaucoup à l'âme. Puis, sur l'avis même de

leur confesseur, ils se donnèrent l'un à l'autre.

Elle fut mère, et, « comme elle tenait à sa race plus qu'à aucune autre chose dans le monde », la naissance de leurs enfants les décida à rebâtir en pierre leur manoir de bois. Ce fut elle qui surveilla la construction et qui commanda aux ouvriers. Mais, quand tout fut fini et le château meublé, quand on eut acheté de beaux draps de Hollande et des courtepointes doublées de fourrure, et que de magnifiques draperies enveloppèrent un lit magnifique, elle entendit une voix qui lui disait : « Sur la croix je n'avais point d'endroit où reposer ma tête. » Et elle fondit en larmes.

Les années s'écoulèrent. Son autorité grandissait. Elle dirigeait son mari, nommé sénéchal de Néricie, comme elle dirigeait ses enfants ; mais les enfants étaient souvent moins dociles, les deux aînés surtout, son fils Karl et sa fille Maerta. Et il arrivait ce qui arrive d'ordinaire dans les familles où la femme a usurpé tout le pouvoir : le père faisait de temps en temps cause commune avec ses enfants. Il y eut conflit au sujet des noces de Maerta. Brigitte ne voulait point du gendre qu'on lui proposait. Son mari, qui voyait dans cette union un intérêt politique, et sa fille, aussi ambitieuse qu'impatiente d'échapper à la domination maternelle, brisèrent, pour une fois, sa résistance. Elle assista au mariage sous des dehors résignés, et, comme il seyait, affable et courtoise. Mais la contrainte avait excédé ses forces ; et on l'emporta mourante de

ces fêtes. Quinze ans plus tard, l'âme de son mari, qui venait de trépasser, lui apparut en Purgatoire, où il expiait les faiblesses qu'il avait eues pour ses enfants. Mais elle supplia Dieu de lui pardonner.

Cependant le roi Magnus, ayant épousé Blanche de Dampierre, fille du comte de Namur, exigea que sa cousine, la sénéchale de Néricie, acceptât les fonctions de grande maitresse du palais. Lorsque la belle et robuste Flamande, enchantée de son voyage, débarqua dans Stockholm, dans cette ville encore neuve, conquise sur la forêt, lacustre et marine, éclaboussée d'eau douce et d'eau salée, rien ne l'y surprit autant que de voir s'avancer vers elle cette petite femme mignonne et blonde, qui, nous dit Mme de Flavigny, t( sous sa robe de brocart, son manteau de pourpre, son bandeau de pierreries, ea lourde ceinture d'argent, et ses petits souliers brodés, ressemblait à la reine des fées ». Son teint était éblouissant, et l'on entend la Flamande lui dire : « Que faites-vous pour garder un teint pareil? » Car elle savait déjà que l'étrange créature était mère de huit enfants, qu'elle portait un cilice, couchait par terre, jeûnait, s'infligeait la discipline, et, pour une parole de médisance qui lui avait échappé, broyait, tout le jour, dans sa jolie bouche, des tiges amères de gentiane. Brigitte comprit bientôt que, pas plus que le roi Magnus, l'étrangère n'était disposée à suivre la voie resserrée. Blanche eût accueilli avec reconnaissance des recettes de beauté : elle ne recevait qu'avec

politesse des règles de salut. La grande maîtresse , du palais, toujours bonne ménagère, essayait au moins de mettre un peu d'ordre autour du jeune couple royal qui s'ébattait dans les jouissances. Un jour qu'elle traversait une galerie obscure, où les domestiques avaient laissé traîner des caisses, elle aperçut une lumière qui jaillissait d'un petit coffre. Elle y courut. C'était un reliquaire que la Flamande avait apporté dans ses bagages et qui contenait un fragment du précieux corps de son grand-oncle, saint Louis. La miraculeuse découverte de Brigitte l'intéressa beaucoup. Mais, quand celle-ci voulut lui rendre le trésor : « Non, non, fit-elle, vous en êtes plus digne que moi. Prenez-le! » Et elle retourna à ses plaisirs.

Alors Brigitte demanda un congé et emmena son mari en pèlerinage. Ils allèrent d'abord à Trondjem, en Norvège, où était enseveli le saint roi Olaf; et ce furent trente-cinq jours de voyage, sous l'œil de Dieu, à travers les forêts, les fjells et les torrents. Puis ils redescendirent à Stockholm et partirent pour Saint-Jacques de Compostelle. Le seigneur Ulf Gudmarsson marchait derrière sa femme qui était redevenue sa sœur. Comme ils revenaient par la France, il tomba malade chez un chanoine d'Arras, faillit mourir, et promit à Dieu, s'il guérissait, de se retirer du siècle et d'entrer dans un monastère. Il guérit ; et lui qui s'était quelquefois traîné, d'une âme laborieuse, à la suite de sa femme, il la devançait maintenant et courait devant elle au renoncement

suprême. Les deux époux réglèrent leurs intérêts matériels. Puis le sénéchal de Néricie fit ses vœux chez les Cisterciens d'Alvastra. Il tira de son doigt un anneau d'or qu'il pria sa femme de porter en souvenir de lui; et, trois ans après, sous le froc, il s'éteignait.

Pour la première fois de sa vie, Brigitte fut désemparée, moins encore par la mort de son mari que par sa retraite du monde. Elle n'avait pas prévu ce coup de la grâce. Une mystérieuse autorité s'était, dans la conduite de leur vie, substituée à la sienne. Son compagnon d'âme, le père de ses enfants, lui échappait. Elle se voyait tout à coup, sur le chemin de la perfection, distancée et abandonnée par celui qu'elle s'était fait une habitude, un devoir et un bonheur d'entraîner. Puis la résolution d'Ulf semblait la pousser, elle aussi, vers le cloître. Mais elle ne voulait pas du cloître et ne savait pas exactement ce qu'elle voulait. Tant que son mari, vécut, elle ne s'écarta guère des murs d'Alvastra, derrière lesquels il avait dressé sa tente solitaire au bord de l'éternité. Quand il fut mort, elle obtint la faveur exceptionnelle de séjourner dans une dépendance du monastère. Elle était comme l'oiseau sauvage qui continue de planer au-dessus des roseaux où son compagnon est tombé sous les coups du chasseur.

Ce fut là que, rongée d'inquiétude, le cœur agité de souvenirs trop doux peut-être ou trop amers, elle entendit le Christ lui dire : « Mon épouse ! » et la convier à de secondes noces qui

seraient éternelles. Mais la couronne des noces mystiques a des pointes intérieures et ne ceint la tête qu'après l'avoir blessée. Qui lui parlait? Dieu ou Satan ? Elle eut peur, co-mme tous les grands saints, de tomber dans une des trappes où, par de pieuses illusions, l'Esprit du mal attire notre orgueil. L'angoisse du doute l'accompagnait sur le seuil de l'extase et la reprenait à la sortie. Elle passa du ravissement à l'épouvante jusqu'au jour où le Verbe plus impérieux et son confesseur lui imposèrent une certitude qu'elle appelait de toute son âme, mais en tremblant. Elle détacha de son doigt l'anneau d'or que lui avait remis son premier époux. Et ce fut comme si elle arrachait de sa chair la délicieuse épine de l'amour terrestre. Épouse du Christ, mais épouse de sang royal, elle adopta de nouvelles armes, où elle écartelait le lion d'or des Folkungs avec la croix, la couronne d'épines et les cinq plaies du Rédempteur ; car elle ne faisait encore que ses premiers pas vers la sainteté, et son humilité chrétienne n'avait point recouvert entièrement son orgueil nobiliaire.

Elle se mortifia cruellement, elle eut des visions presque journalières. Elle fut douée du don de prophétie comme Marie, sœur d'Aaron, comme Anne, mère de Samuel, comme Élisabeth, femme de Zacharie, comme Esther, comme Judith, comme les Sibylles. Elle conversait avec le Christ, la Vierge et les anges, et son confesseur écrivait sous sa dictée ce qu'elle avait vu et entendu. Ses Révélations ont aujourd'hui beau-

coup perdu de leur intérêt; mais, à travers leur symbolisme à la fois maigre et pressé comme un taillis en hiver, on entrevoit une âme ardente ; et, bien que le sentiment de la nature extérieure en soit presque absent, elles m'ont souvent frappé comme une transposition mystique des âpres solitudes suédoises, à l'heure où le soleil couchant, réfracté dans leurs eaux dormantes, embrase leurs pierres et leurs broussailles. L'effusion lyrique y est assez rare. Cependant on y rencontre de beaux cris d'amour : « J'aime tellement ton âme, lui dit le Christ, que je préférerais être encore crucifié, si c'était possible, plutôt que de m'en priver! — 0 mon Dieu très doux, répond-elle, quand tu daignes visiter mon cœur, je ne puis empêcher mes bras d'embrasser ma poitrine, tant la charité qui l'inonde a une divine douceur! »

Mais, comme poésie, rien, dans cette œuvre étrange, ne vaut les confidences que lui fait la Vierge et où les souvenirs de sa propre vie mêlent leur parfum d'églantine aux riches odeurs de la myrrhe. Comment ne retrouverait-on pas un peu de la jeune fille du manoir de Finsta ou d'Aspenœs dans ces paroles de Marie : « Or, le temps vint où je fus présentée au Temple ; et, étant retournée en ma maison, je brûlais plus qu'avant de l'amour de Dieu. De jour en jour, j'étais enflammée d'une nouvelle ardeur et de nouveaux désirs amoureux. Je demeurais seule, nuit et jour, dans la crainte que ma bouche ne dît, que mon oreille n'entendît quelque chose

qui fût contre l'amour de Dieu ou que mes yeux ne vissent quelque chose de trop délectable... » Il me semble entendre ici une de ces petites paysannes, fières et pudiques, que les poètes et les romanciers scandinaves ont idéalisées et qui, au sortir de leur première communion, rentrent chez elles, les yeux baissés, le mouchoir soigneusement plié sur leur livre de psaumes. Comment ne retrouverait-on pas un peu de la veuve d'Ulf Gudmarsson dans les détails intimes que lui donne la Vierge sur l'union de ses parents, sur son hymen, sur son enfantement, et beaucoup de la mère, que ses enfants ont fait souffrir, dans le récit de la Crucifixion, sans cesse répété et toujours admirable : « Je vis ses yeux à demi morts, ses joues trempées, son visage triste, sa bouche ouverte, sa langue empourprée de sang, et son ventre collé au dos comme s'il n'avait point d'entrailles. »

D'ailleurs, les vieux peintres allemands ont eu la même vision. Mais où les Révélations de Bri- « gitte deviennent, si j'ose dire, la révélation de son caractère et du caractère de sa race, c'est dans ce qu'elles contiennent de féodal et d'apocalyptique. Cette fille, femme et mère de chevaliers suédois, se complaît à décrire la splendeur allégorique du cérémonial qui préside à l'armement d'un chevalier ; et les belles images guerrières de la milice du Christ se lèvent sous ses yeux ravis. D'autre part, les visions terrifiantes qui traversent son œuvre accusent l'étroite parenté de l'esprit du Nord avec l'esprit biblique.

L'imagination de Brigitte découvre des lieux formidables dont une fournaise éternelle enflamme les ténèbres. Des âmes lui apparaissent, dont les dents sont « comme des clous de fer attachés au palais de leur bouche ». Leur langue tirée par les trous du nez pend sur leurs lèvres béantes. Leur peau, pareille à une orde chemise de lin, exhale une infecte puanteur. Les impies qui l'ont insultée sont voués aux tortures. Le misérable qui lui a jeté un seau d'eau meurt dans un flux de sang. Les voix qu'elle entend ressemblent, par leurs imprécations stridentes, à celles des prophètes juifs.

Et je reconnais encore l'esprit de la Suède dans sa conception du nouvel ordre monastique que le Christ lui ordonnait de fonder, l'ordre du Saint-Sauveur. Je le reconnais à cette sorte d'égalité que Brigitte établit entre les sexes, à son souci de l'hygiène et à son mépris des arts. Les couvents seraient mixtes, et chacun d'eux renfermerait, dans un cloître distinct, des hommes et des femmes, tous vierges ou veufs, sous l'obédience à une abbesse. Les religieux ne négligeraient point leur corps et compatiraient à ses besoins, « comme à ceux d'une bête malade ». Les chants y seraient graves ; mais on n'y entendrait pas ces instruments de musique qui n'excitent à la dévotion que les âmes grossières. Tant ces gens du Nord se montraient déjà, dans leurs conceptions les plus catholiques, réfractaires aux séductions extérieures de l'Église I

Telle était Brigitte vers 1349, à l'âge de qua-

rante-cinq ou quarante-six ans : toujours grande dame sous le froc de bure, pratique et mystique, autoritaire, et l'imagination tour à tour ardente comme son âme et fraîche comme ses joues. Tout l'individualisme scandinave fermente en elle sous la discipline religieuse. Son obéissance au devoir se complique d'une éternelle nostalgie. Les drames de conscience se jouent dans son cœur comme sur la scène d'un théâtre vide dont les lumières sont baissées. La pudeur orgueilleuse, qui est au fond de sa race, comprime sa sensibilité. « Tu me rappelles, lui dira un personnage de Heidenstam, un chevalier que je rencontrai dans une bataille. Son armure était si noire et si vaste que son seul aspect inspirait la terreur. Quand, après l'avoir tué, je soulevai son heaume, je n'eus devant moi qu'un adolescent aux joues fraîches et dont des larmes d'enfant mouillaient encore les yeux. »

Elle avait reparu à la éour, en robe de bure, couverte du long voile des veuves, pour annoncer au roi, à la reine, aux grands du royaume les colères divines qui frapperaient leur aveuglement. Le cercle de crainte religieuse, que ses Révélations traçaient autour d'elle, se.rompit au premier brocard qui osa le franchir. Magnus et Blanche la défendirent mal contre les railleries et les insultes. Ils continuaient cependant de la consulter un peu comme une sorcière, et ils essayèrent de la caresser pour apaiser Dieu. Mais elle les rabroua durement. Une partie du clergé s'était tourné contre elle. Son monastère de

Valdstena, dont elle avait posé la première pierre, ne pouvait s'élever sans l'approbation du pape. Et le pape venait de lancer une bulle où il appelait tous les fidèles à Rome pour le jubilé de i35o. Se trouverait-il au rendez-vous, lui qui oubliait dans les impures délices d'Avignon que son véritable trône était au tombeau des apôtres? Une lettre de Brigitte, sous la dictée du Christ, le lui avait âprement rappelé. Et le Christ lui disait : « Pars pour Rome. Là les rues sont pavées d'or et rougies du sang que versèrent les martyrs. » Malgré ses amis, malgré ses enfants, elle partit.

C'est au moment où elle va partir que Hei- denstam la prend ; et, pour qui connait Brigitte, la première scène de son livre nous la présente d'une façon charmante, sous ses traits les plus suédois et en pleine nature suédoise.

Elle a parcouru une dernière fois son domaine seigneurial, et elle arrive à cheval, du fond de l'horizon, sur la glace du lac Vetter, dans le gris crépuscule d'un jour de neige, escortée de deux moines. La nuit tombe. Ils frappent à une espèce de forteresse, l'église d'Oberga, dont le curé est absent. « Toujours absent, ce prêtre, dit la petite femme, toujours à la ville où il fait ripaille ! » „ Le vieux sacristain tremblant, qui les conduit à la salle du guet, se retourne, la torche à la main, pour éclairer la veuve d'Ulf Gudmarsson, et voit,

à son grand étonnement, un visage d'une grâce indicible. « Oui, dit-elle, sans lever les yeux, c'est moi la mère Brigitte qui vous inspire à tous une telle crainte! Marche! » Et pendant que les deux moines allument des cierges sur l'autel de l'église et s'apprêtent à y chanter des actions de grâces, l'étrange petite hôtesse déplie ses couvertures, range, dispose, ordonne, vérifie le contenu de la marmite, disparaît comme une ombre dans l'escalier, reparaît à la lueur de l'âtre, aussi peu dépaysée dans cette salle, où s'entassent les pierres, les javelots et les arcs, que dans les pièces somptueuses de la cour ou de son manoir d'Ulfasa. Ses mouvements sont rapides et pourtant mesurés et même un peu hautains. « Estelle assez extraordinaire ! se dit le vieux sacristain en soufflant sur la braise et en la suivant d'un regard furtif : elle arrive rude et sévère à faire trembler un évêque, et puis la voilà gracieuse et douce sous ses paupières baissées ! Et cette façon de marcher sur la pointe du pied comme si elle avait peur de réveiller quelqu'un ! Non, cette femme-là n'est pas naturelle. Saint Erik, protège-nous par cette nuit d'orage!» Toute la journée, le désir de revoir la pierre, où dort son mari, et l'amour de ses enfants l'ont silencieusement tourmentée. Mais maintenant qu'avec Petrus et son confesseur Mattias elle a chanté les actions de grâce et qu'ils se sont assis pour le repas du soir, elle éprouve cette gaieté où se détendent les grandes âmes religieuses et qui est sans doute aussi l'effet de la course et du sang

fouetté par la bise. « Maître, donne-moi la permission de lever les yeux et d'être gaie ! » Les flammes du foyer dansent autour de la marmite. Elle entend sonner les cloches du monastère qu'elle espère bien édifier à son retour de Rome, et ces cloches lui sonnent aux oreilles : Hommes et Jemmes! Hommes et Jemmesl Car elle veut contre Mattias et contre le pape lui-même que ce couvent soit mixte. « Baisse les yeux ! » s'écria Mattias. « Elle obéit avec un franc sourire. »

Ces premières pages nous renseignent sur la valeur du peintre, sur la délicatesse et la fermeté de son coup de pinceau. Il a concentré tout ce qu'il y avait de lumière dans le feu d'un âtre féodal sur cette figure qui sort du brouillard des neiges. Son mystérieux prestige, sa grâce et sa brusquerie, ses manières de princesse et son àctivité de bonne ménagère, sa camaraderie avec les hommes, son obéissance de femme qui se sent plus forte que celui qui la commande, cette souplesse opiniâtre dont les grandes saintes ont souvent fatigué et comme usé leur directeur de conscience, ses alternatives, si fréquentes chez les âmes scandinaves, de mélancolie brûlante et de gaieté presque enfantine : autant de touches qui, dans la pénombre de cette salle du guet, se juxtaposent, se fondent, s'harmonisent et nous donnent de Brigitte une image aussi vive que l'air du Nord.

Nous la ne reverrons plus tout à fait ainsi. Cette soirée à l'église d'Oberga est la dernière de sa vie ancienne. A l'heure du départ, elle s'est raidie

contre toutes les émotions. Ses filles et ses fils n'ont point soulevé le heaume qui leur cachait ses larmes. Ils n'ont senti sous leurs baisers que la froideur d'une résolution inflexible. Et la petite troupe de pèlerins s'est éloignée, ayant à sa tête une croix peinte en noir que Brigitte voulait souvent porter, afin, disait-elle, que le fardeau la forçât de marcher plus lentement. L'Europe, encore mal réveillée du cauchemar de la peste, sortait à peine de l'immense charnier. Les routes étaient pleines de pèlerins qui s'en allaient à la ville des Martyrs, « où les cloches sonnaient l'année jubilaire et où les églises restaient ouvertes jour et nuit ». Les Suédois traversèrent l'Allemagne, descendirent dans les plaines de la Lombardie, et arrivèrent, un soir, au coucher du soleil, sous les murs de Milan. L'Italie s'était emparée de Brigitte, dont elle ne devait rendre à la Suède que des reliques odorantes.

Il me semble qu'ici trois sujets se présentaient à Heidenstam. Il pouvait nous peindre la vie intérieure d'une petite colonie suédoise au milieu de l'Italie du quatorzième siècle, bouleversée par les factions, dans une Rome sans pape, que travaille l'esprit de la Renaissance, et nous marquer ainsi la lente action du Midi sur ces barbares groupés autour d'une femme qui incarnait le mysticisme du Nord. Ce beau sujet, s'il ne l'a

pas traité, il nous a du moins montré qu'il était capable de le faire. Quelques traits disséminés lui ont suffi pour nous donner l'impression de toute la raideur avantageuse du caractère suédois qu'exagèrent encore sa timidité foncière et son respect de l'opinion du monde. Lorsque les pèlerins pénètrent dans l'auberge de Milan où, le cierge à la main, des hommes et des femmes dansent au son d'une musette : « Quelle est donc la petite dame, demandent les danseurs en regardant Brigitte, qui se redresse plus hautaine à mesure que notre curiosité devient plus grande? » Quant aux seigneurs suédois, « bien qu'ils eussent mangé à la porte de la ville, ils appelèrent le tavernier et commandèrent les plats les plus chers afin de prouver qu'ils étaient chevaliers et qu'ils avaient de l'argent ». Ils n'ont pas changé, les seigneurs suédois! Et quand ils viennent en pèlerinage à Paris, les maîtres d'hôtel de nos grands restaurants pourraient reconnaître en eux les dignes héritiers des pèlerins du quatorzième siècle.

Et pourtant comme cette petite troupe de Scandinaves nous paraît pauvre sous le soleil de Rome! Pauvre ruche mystique qui vit, aux bords du Tibre, sur le miel qu'elle a butiné dans ses landes et ses vallées du Nord! Ils demeurent sourds aux bruits de la ville. Ils arrivaient à Rome au lendemain de la chute du tribun Rienzi ; et ils devaient voir, deux ou trois ans plus tard, ce fils de cabaretier, l'ennemi des barons, l'ami de Pétrarque, nourri de Tite-Live,

de Cicéron et de César, y faire sa rentrée solennelle à côté du légat du pape. Son aventure leur produisit l'effet d'un monstrueux roman, et surtout à Brigitte. Que signifiaient pour eux et pour elle les noms de l'Aventin où Rienzi avait réuni les conjurés, et du Capitole d'où il avait proclamé la délivrance du peuple? Ils ne savent rien du passé de cette ville, « où le moindre chevrier a plus de majesté qu'ailleurs les chevaliers et les princes ». Le latin que Brigitte a difficilement appris n'est qu'un latin barbare. Pétrarque ne lira pas jusqu'au bout les lettres que la sibylle germanique écrit au pape. Heidenstam lui a prêté un mot admirable : « Le tribun, dit-elle, est un cicéronien! » On entend l'accent; on voit le pincement des lèvres et le dédain du regard. Vous surprenez là tout le mépris des Scandinaves pour l'éloquence. Bref, la grande « hôtellerie de douleur », où les passions font rage, et dont les fenêtres s'éclairent si souvent de la joie d'un peuple ardent au plaisir, ne leur parait qu'un repaire de vices et de péchés. Cependant ils ne la quittent pas. Ils cèdent inconsciemment à l'attrait si puissant des pays du soleil sur les âmes du Nord, qui, rebelles aux mœurs étrangères, finissent par s'accommoder d'un tiède exil, où elles se font peu à peu de leur nostalgie une secrète jouissance. Voilà ce que Heidenstam nous laisse entendre avec un art très sobre. Peut-être aurait-il dû insister davantage.

Le second sujet qui pouvait l'attirer était en somme celui qu'a traité Mme de Flavigny et que

traiteront tous les hagiographes. Comment Brigitte a-t-elle désarmé l'hostilité des Romains qui ne voyaient d'abord en elle qu'une sorcière? Comment a-t-elle lutté contre le mauvais vouloir ou l'indifférence des souverains pontifes? Par quelles prophéties et par quels miracles s'est-elle lentement imposée à la société romaine et même à la plèbe? Ce sujet, intéressant d'ailleurs, avait le tort de n'être pas très dramatique. Je ne dirai pas que l'existence de Brigitte à Rome fut stérile, car l'exemple de l'ascétisme et de la charité ne l'est jamais. Mais il nous est impossible de mesurer l'action bienfaisante qu'elle exerça. Et elle n'eut aucune influence sur les événements. Elle était trop de son pays pour ne pas manquer de cette force communicative qui fait les grands apôtres. Sa sainteté, comme l'héroïsme chevaleresque de Charles XII, ne remporta que des victoires sans lendemain. Ses lettres n'avaient pas plus ramené Urbain V à Rome que sa voix ne put l'empêcher d'en repartir pour Avignon. Et elle mit vingt ans à obtenir la bulle qui, tout en lui permettant de fonder son ordre du Saint-Sauveur, modifiait sa conception primitive.

Des éléments fournis par l'histoire sur ces vingt années de patience et de combats, Heidens- tam n'a retenu que ceux qui faisaient le mieux ressortir l'orgueil mal dompté de Brigitte. Sous son froc, elle porte un cilice ; mais ce cilice est noué de cordons à glands d'or. Elle consent à mendier, parmi les pauvres; mais, si on la traite en mendiante, elle se redresse toute rouge et

crie à qui veut l'entendre qu'elle est une parente des puissants de ce monde. En revanche, que la foule, au lieu de la siffler, poursuive et menace de lapider « la cousine des rois, l'hérétique qui ose admonester les papes », ces injures lui prouvent que Rome commence à la connaître et ont pour elle un arrière-goût de douceur. Contre l'orgueil, comme elle le dit elle-même, ni la camisole de crin ni la cire brûlante qu'elle égoutte sur ses épaules nues ne sont vraiment efficaces. Transplantée au milieu de gens dont elle ne comprend ni l'esprit ni les mœurs, elle souffre amèrement de leur mépris et de leur haine : « Ah! s'écrie-t-elle, si les hommes savaient combien l'attrait qu'ils exercent sur moi est plus fort que celui que j'exerce sur eux! Un seul ennemi me cause plus de chagrin que toute votre amitié ne m'apporte de joie! J) Et son confesseur, Petrus, lui répond : « Ce n'est pas par la violence que tu mûriras pour le ciel. Il te faut le radieux soleil d'été du succès. »

Il lui fallait mieux encore ! On ne mûrit pour le ciel que par la douleur; et l'instinct dramatique de Heidenstam ne l'a point trompé en lui conseillant de s'attacher surtout à la peinture des luttes que Brigitte dut livrer à ses enfants, à sa fille Catherine et à son fils Karl, afin de les sauver d'eux-mêmes. Ce troisième sujet lui permettait d'étudier la mère dans la sainte, et, en joignant à son portrait ceux de ses enfants, de donner un des plus beaux groupes de types scandinaves que possède la littérature du Nord.

Quand Brigitte avait quitté la Suède, elle avait encore quatre filles et deux fils. L'ainée, Maerta, mariée, veuve et remariée, s'était complètement affranchie de son influence. Ingeberg allait s'éteindre, avant d'avoir vécu, dans sa robe de novice. Cecilia, toute jeune, n'attendait qu'une occasion pour sortir du couvent des dominicaines et suivre l'exemple de sa grande sœur. Seule, Catherine, mariée à un jeune ascète phtisique qui la traitait comme une sœur, pouvait se modeler et prendre la forme du rêve maternel. Quant à ses deux fils, l'un, Birger, toujours vêtu d'étoffe brune, marchait dans le monde les yeux baissés sur le sillon que sa mère lui avait creusé ; l'autre, Karl, sénéchal de Néricie, l'épouvantait „ par sa luxure et ses violences. Mais elle ne l'en aimait que plus passionnément. Karl et Catherine furent son combat, sa joie et sa douleur.

Dès son arrivée en Italie, malgré l'avis de son confesseur, elle écrivit à Catherine de venir la rejoindre. Catherine abandonna son mari et accourut. C'était une belle grande jeune fille de dix-neuf ans, pétrie de neige et de roses, de pudeur et d'orgueil. Une anecdote que nous raconte Mme de Flavigny nous la peint mieux qu'un portrait. Un soir, au coucher du soleil, à l'heure où les cloches de l'Ave Maria semblent, comme dit Dante, pleurer le jour mourant, de jeunes Romaines l'emmenèrent hors de la ville.

Elles passèrent sous une vigne suspendue à un ormeau, et, comme l'étrangère les dominait de la tête, elles la prièrent de leur cueillir quelques grappes de raisin. Catherine se dressa sur la pointe des pieds, et, rejetée en arrière, elle arrachait les grappes. Tout à coup, les Romaines, qui suivaient ses mouvements, ne virent plus sa pauvre robe, ni ses pauvres manches de bure. Brillante de pourpre, étincelante de pierreries, la belle fille du Nord illuminait le crépuscule et « faisait reculer les premières ombres du soir ». C'est ce que j'appellerais le miracle italien. Il rehausse à peine l'idée que le romancier s'est formée d'elle.

Il y avait dans cette jeune fille d'une fraîcheur éclatante, mais d'un esprit lent et d'une âme passive, des ardeurs qui s'ignoraient et un appel inconscient à la volupté que Brigitte percevait et qui la remplissait d'angoisse. Elle sortait de son mariage comme d'une nuit passée sous une hutte de neige. Elle n'avait point d'extase. Sa piété rigoureuse, amie des jeûnes, des pénitences, du lit de paille et de la terre nue, n'était au fond qu'une docilité tremblante et se conciliait avec ses sentiments de grandeur princière. Mme de Flavigny dira que « du monde spirituel elle n'avait vu que les démons ». Elle était venue à Rome, parce qu'elle ne savait pas résister à un ordre de sa mère, et poussée aussi par la nostalgie des pays du soleil qui travaille tous les Scandinaves. Mais elle ne savait pas ce qui l'attendait.

Cette princesse habituée au commandement se retrouva petite fille sous le despotisme de Brigitte. Le premier dimanche de son séjour, comme elle revêtait sa robe de fête et ses rares joyaux, sa mère lui rappela sèchement qu'elle était à Rome pour pratiquer la pauvreté de saint François et qu'elle devait éviter d'attirer les regards des hommes. Mais, si grossière qu'elle soit, une robe de bure ne dissimule point la beauté du visage. Un inconnu se pencha vers elle au milieu de la foule et lui dit : « Ma jeune dame ou demoiselle, j'aimerais mieux vous voir en marbre et sur un socle que vivante, comme vous l'êtes, sous des hardes qui vous conviennent si mail » Elle en conçut une joie maligne et un mouvement de révolte contre sa mère. « Personne ne lui avait jamais parlé d'une manière aussi frivole et aussi élégante. Au fond, pensait-elle, son discours ne voulait rien dire; mais il en restait dans l'air comme un nimbe de clarté. » Je ne crois pas qu'il soit possible d'exprimer plus finement le premier tressaillement de surprise défiante et charmée qu'une jeune femme, habituée à la rude sincérité des hommes scandinaves, éprouve en écoutant la parole ingénieuse et flatteuse d'un homme du Midi. Elle eut peur de tout, des austérités de sa mère, de l'Italie où des regards brillants s'embusquaient pour la suivre, et d'elle-même. Comme les êtres faibles qui n'ont de courage que dans la peur, elle essaya de faire front à l'ennemi, et, incapable de combattre, du moins elle se débattit.

L'image du jeune mari, qui avait consenti à son voyage, mais qui se mourait seul dans son manoir d'Eggertsnœs, la rappela impérieusement ; et toute son âme s'élançait vers cette ombre de l'amour. Sa mère s'opposa à son départ. Le jour où un messager de Suède apporta la nouvelle de la mort d'Edgard de Kyrn, Catherine murmura : « Mère l'a assassiné! » « Bien qu'elle n'eût fait que murmurer, sa voix parut à tous haute et retentissante ; et il leur sembla que son cri étouffé avait traversé la maison comme un coup de vent. Les yeux de Brigitte devinrent secs... Et Catherine reprit, cette fois, d'une voix claire : « Maître, je t'enjoins d'appeler ma mère devant le Juge des Juges. Mère parle de sa vocation, jamais de celle des autres. Des foyers abandonnés et des tombes fraîches ne cessent de l'accuser; et c'est en vain qu'elle poursuivra ses pèlerinages jusqu'au bout du monde ! » Quelques instants après, Brigitte se retirait dans sa chambre. Elle dégrafa le haut de son froc, découvrit ses bras et sa gorge, puis elle prit un cierge allumé et le pencha de sorte que des gouttes brûlantes tombèrent sur sa peau. Immobile sous la douleur, elle répétait : « Je veux remercier Dieu de la désobéissance de mon enfant, qui me fait désirer plus ardemment encore l'heure où nous nous retrouverons, car il faut que cela s'accomplisse. » Catherine s'était repliée sur elle-même, et Brigitte, d'apparence impassible, assistait aux dernières convulsions de cette molle et douloureuse indépendance. Enfin elle lui dit : « Dans six

mois, tu partiras. » Et un matin, elle lui annonça qu'elle irait, accompagnée de Petrus, à la fête que le tribun Rienzi donnait au Capitole, et où il avait convié toutes les grandes dames de Rome. Catherine frémit. Son désir de sortir, d'entendre des compliments, de paraître selon sa condition de princesse, l'effrayait maintenant qu'il allait être réalisé. Brigitte ne tint aucun compte de ses supplications. Elle habilla sa fille, dont le cœur battait à rompre, la para, lui attacha sur le front une couronne d'or et la conduisit jusqu'au seuil de la maison aussi fièrement qu'elle conduisait jadis la reine Blanche escortée de ses dames d'honneur.

Il faut lire dans Heidenstam la scène du Capitole : la grande salle où Pétrarque avait été couronné; les murs d'où s'élançaient des gerbes de lauriers; la barrière tendue d'étoffe rouge derrière laquelle sont assises les dames et les jeunes filles ; la table carrée que des pages éclairent le flambeau à la main, et où trône le tribun engraissé, les bras nus cerclés d'anneaux d'or, toujours éloquent, mais guetté à l'autre extrémité de la pièce par la colère et la haine d'un peuple en haillons. Catherine regarde. Près d'elle, un chevalier, dont la figure est cachée dans l'ombre, et dont les yeux luisent, lui murmure des paroles d'amour. Elle ne répond que par des monosyllabes, comme le lui a recommandé sa mère; mais elle se sent défaillir. Elle se lève et s'enfuit. « Une fois dehors, elle se délaça et but dans sa main à la fontaine de la cour d'honneur.

Puis, quand Petrus l'eut aidée à monter à cheval : « Me voilà bien portante, dit-elle, bien portante comme mère elle-même ! » Le lendemain matin, sous une aiguille trempée dans une préparation vénéneuse, elle flétrissait l'éblouissante beauté de son visage. Héroïsme de la faiblesse ! Devant cette mortification, Brigitte eut un sanglot : « Tes joues étaient ma joie et ma consolation! » Mais sa fille lui appartenait enfin. Elle avait à tout jamais conquis cette âme résignée pour qui le monde resterait une énigme, et où, peu à peu, les désirs, les regrets, les remords, couchés côte à côte, se pétrifieraient dans un crépuscule pieusement étoilé.

A côté de sa fille qui respire la vie fraîche et végétative du Nord, Karl, le fils de ses larmes, représente, sous sa ceinture massive, où tintent des sonnettes d'argent, et sous son manteau d'hermine rehaussé de pierreries, toute la brutalité magnifique et tout le luxe barbare des anciens écumeurs de mer. L'Italie, qui avait produit sur sa sœur l'effet d'une serre trop chaude, lui brûlait le sang et l'altérait de jouissances. Il y était venu une première fois à l'entrée d'Urbain V. Il y revint lorsque sa mère s'embarqua pour Jérusalem. Couché aux pieds de Brigitte, dans la galère génoise qui s'éloignait du port d'Ostie, ce beau Viking aux cheveux blonds, lui disait : « Mère, donne-moi une couronne de roi, et tu règneras en mon nom! » Car il ne voyait dans la glorieuse sainteté de sa mère qu'une source abondante de prospérités maté-

rielles. Lorsqu'on entra dans la baie de Naples, l'impatient n'attendit pas que la galère eût atterri. Tout à l'image de la reine Jeanne, de cette prostituée couronnée, veuve pour la troisième fois, il se jeta à la nage et cingla vers sa proie. « Les pèlerins effrayés laissèrent tomber leurs sacs sur i les bancs des rameurs ; mais Brigitte les calma : i « Il est toujours d'humeur gaie et folâtre, ce sei- gneur-là ! S'il voit quelque chose qui lui fasse plaisir, personne ne saurait l'arrêter. Autrefois, lorsque à Noël on passait le gâteau sur la table, j'étais toujours forcée de le retenir par son justaucorps afin qu'il n'attaquât pas la bordure de sucre avant feu mon époux lui-même! 1) Le ton de Brigitte s'est adouci. Dans cette petite femme maigre et ridée qui rappelle, pour excuser son fils, ses souvenirs de jeune mère, une immense appréhension veille. Elle ne s'est point abusée sur la pâleur ni sur les lèvres rouges du chevalier que lui renvoyait la Suède. La mort est là qui marche dans son ombre, et peut-être la damnation; car la reine a désiré les recevoir. Ici, Heidenstam abandonne l'histoire pour la légende. L'amour de Jeanne et du fils de sainte Brigitte est purement légendaire. Mais il eût été possible, et la vérité psychologique n'y perd pas plus que l'éclat du récit.

La reine leur apparut dans une grande salle aux mosaïques d'or. « Elle portait la tête d'une jeune fille de seize ans sur le corps lourd et tassé d'une quadragénaire. » Tous les hommes s'agenouillèrent. Karl se releva brusquement,

lui saisit les bras et la baisa sur la bouche, à pleines lèvres. L'intendant, qui se tenait derrière elle, tira son épée; mais maître Petrus lui caressa la joue : « Cinq pas en arrière! Le seigneur Karl est de sang royal, lui aussi ! Cinq pas en arrière! » Brigitte regarda le tapis et ramena . son voile plus bas sur son front. « La dame pieuse a un fils bien mal élevé, dit la reine, stupéfaite et souriante. Pourtant, je n'ai jamais encore fait tomber le glaive du bourreau à cause d'un baiser... »

Brigitte vit le moment où son fils, bien que marié en Suède à une femme, que d'ailleurs il r1' détestait, allait devenir roi de Naples. La reine le voulait et se faisait fort d'obtenir du pape le divorce de son nouveau fiancé. Mais le fiancé avait dû s'aliter, et, dans la fièvre qui le consumait, il répétait : « Femme autoritaire et orgueil- ú leuse, mets la couronne sur la tête de ton fils! » Brigitte, toute petite, assise près du foyer, comprenait que, par cette dernière épreuve, et la plus douloureuse, Dieu châtiait son ancien orgueil, ® et, du fond de son cœur, la mère le suppliait d'empêcher ce scandale par la mort de son fils. C'est là, devant ce lit où agonise son enfant adoré, au milieu de la vie napolitaine et du son des mandolines et du cri des hérauts qui annoncent au peuple les fiançailles de leur reine, c'est là qu'elle achève de dépouiller ce qu'elle gardait de sentiments mortels et d'instincts périssables. Le jour où l'on enterra son fils et où la reine Jeanne conduisit le deuil en pleurant, on fut

étonné de ses yeux secs et de son calme blafard. Elle était plus ensorcelante, quand elle chevauchait à travers ses forêts ; plus dramatique, quand sa chair frémissait sous les larmes ardentes du cierge et que son orgueil saignait sous les injures; mais non plus belle ni plus grande.

Et cependant, elle devait grandir encore. Les pèlerins, moins un, ont repris la mer; et les voici maintenant qui s'acheminent vers la sainte cité de Jérusalem. La verte plaine de Saaron s'étend sous leurs yeux. Du temps que Brigitte luttait contre Rome et contre sa fille, elle avait pris l'habitude de se confesser à haute voix, devant toute sa maisonnée. Avec l'exagération particulière aux saints et la crudité de leurs paroles quand ils dénoncent leurs péchés, elle étalait les déchirements de son triste cœur et les désirs de volupté qui tenaillaient encore sa vieille chair. Elle ne craignait ni de scandaliser ceux qui l'entendaient, ni d'avoir honte devant eux. Aujourd'hui, sous le ciel de la Judée, au pied de l'olivier millénaire, où la petite troupe s'est arrêtée, maître Petrus, qui vient de célébrer la messe, se tourne vers Brigitte et lui dit : « Baisse les yeux, madame Brigitte; et fais ta confession comme autrefois. » Mais Brigitte ferma les paupières et rougit comme une jeune fille. « Pourquoi rougir et pourquoi te taire? » La pourpre envahit Brigitte jusqu'au front. « Maître, murmura Catherine, que veux-tu que mère te dise, si elle n'a plus sur la conscience ni pensées ni désirs coupables ? »

Je n'ai pas besoin d'insister sur la beauté de cette rougeur et de ce silence. Mais regardez cette petite femme qui, dans son angoisse de n'avoir plus rien à confesser, oublie de joindre les mains et, comme une campagnarde, tourmente de ses doigts inquiets sa ceinture de corde ; regardez ses yeux bleus fins et rêveurs, éternelle jeunesse de son visage émacié aux traits impassibles : la lumière orientale accuse mieux ce qu'elle a d'étrange et tout à la fois d'impérieux et d'humble, de dur et de candide. Regardez-la bien : vous la retrouverez, si vous allez en Suède, paysanne de noble race aux attaches de princesse, debout, sur le seuil de sa maison, conversant avec le vieux prêtre qui sait ce que fut sa vie de dévouement et de labeur, et dont les éloges font monter à ses joues flétries la même rougeur que les paroles de son fiancé au temps de sa jeunesse. Ah ! comme on la sent de son pays devant la plaine de Saaron! Et pense-t-on que, pour avoir si profondément incarné le génie de sa race, elle soit moins une sainte?

LA JOIE DE SIENNE

J'ai connu Sienne dans des circonstances très

1

r romanesques. J'y étais arrivé un soir d'août, et je m'étais rendu directement en voiture de la gare à la pension où je devais descendre. Je n'avais vu qu'une route montante et une longue rue étroite, bordée de hautes demeures. Ma pension occupait le second étage d'un vieux palais, et mes fenêtres donnaient sur la campagne. La nuit était belle. Le ciel constellé avait la même couleur bleue que la robe de la Madone.

Vers une heure du matin, je fus tiré de mon demi-sommeil par un roulement de tonnerre, mais un roulement qui, au lieu de gronder d'en haut, se propageait à la surface du sol. A peine l'eus-je entendu qu'une violente secousse fit craquer les murs et osciller les meubles. C'était un tremblement de terre. J'allai à ma fenêtre. Magnifiquement indifférentes, les étoiles brillaient dans le bleu profond du ciel. Mais du centre de la ville montait une rumeur d'épouvante. Ainsi jadis la cité, qu'un coup de traîtrise avait livrée à l'ennemi, se réveillait en sursaut

au fracas des reîtres. Les hôtes de la maison s'étaient précipités dans les corridors. Un jeune homme en chemise criait à tue-tête : « N'ayez pas peur! » sans doute pour se donner du courage. Une petite bonne, écroulée à genoux, répétait au milieu de ses larmes : « Mon Dieu! mon Dieu! je n'ai pourtant pas commis de si grands péchés! » Une seconde secousse se produisit, moins forte, mais qui acheva l'affolement. C'était l'année du désastre de Messine.

Je sortis. Les rues étaient pleines de gens habillés à la hâte. Les magasins s'ouvraient; d'abord les pharmacies, puis les boulangeries, puis les cafés. Peu à peu, tout s'organisait. La foule ne courait plus; elle se promenait. Les femmes réparaient le désordre de leur toilette; les hommes nouaient leur cravate. On commençait à éprouver le besoin de se restaurer. Les garçons des cafés tournaient autour des tables comme des mouettes d'orage. Et bientôt cette ville, jetée à bas du lit par un tremblement de terre, présenta le spectacle d'une ville en fête. Personne n'avait envie de rentrer chez soi. Une automobile, qui disparaissait sous sa charge de fuyards, passa emportant vers les vignes ce gros essaim bourdonnant. Ceux qui avaient soif de sommeil étendaient des matelas sur les places publiques et sur la promenade de la Lizza. Les voituriers, attelés à leurs voitures, les y avaient traînées et les louaient en guise de tentes. Un monsieur court, gras, très essoufflé, très effaré, loua un break pour lui seul et pour son petit

chien. Ils y montèrent tous deux. On ferma les rideaux, et je suppose que le maître et la bête s'endormirent paisiblement.

Cependant, à mesure que la nuit pâlissait, je découvrais la ville, une ville qui s'étend sur des hauteurs comme une araignée au corps démesurément allongé, une ville escarpée, compacte, dure, hérissée de forteresses qu'on appelle des palais. Ces forteresses carrées, à trois ou quatre étages, dont les fenêtres s'ouvrent à un tiers de leur hauteur, se touchent ou ne sont séparées que par des venelles abruptes. Jamais les hommes n'ont vécu plus hautainement retranchés, si près les uns des autres. Tout y sent la défensive en même temps que la loi impérieuse de la communauté. Ils prennent leurs sûretés contre leurs voisins, mais ils sont forcés de vivre avec ces voisins. Cité de guerre civile, mais où la guerre civile était endiguée par l'entassement de ses repaires. L'assaut n'avait point ses coudées franches. Les passions étaient gênées dans leurs ruées. La marée humaine se divisait en torrents et s'affaiblissait en ruisseaux. Une pareille ville survit à ce qui ruine les autres. Elle y a résisté comme elle résiste aux tremblements de terre. Les secousses de cette nuit-là, qui furent très fortes, ne firent que lézarder des murs et détacher un crucifix de la porte d'une chapelle; et elles ne causèrent qu'une mort, celle d'une pauvre femme phtisique qui s'éteignit de saisissement au seuil de sa maison.

Mais cette ville n'étouffe pas dans son corset

de pierre. Elle prend de l'air, de l'espace, j'allais dire : de l'immensité, au moins sur trois points. Il y a d'abord sa place municipale, la Piazza del Campo. On y descend par des ruelles et par de sombres couloirs qui passent sous les maisons, pareils aux vomitoires des théâtres antiques. Elle se déploie devant le palais municipal comme un éventail, et se creuse comme une grande coquille de Saint-Jacques, dont la fontaine Gaia formerait la poignée. C'est de l'allégresse et de la clarté dans cette forêt de pierres ; c'est une clairière où l'on entend ruisseler de l'eau joyeuse. Le Palais municipal, qui servit de modèle aux autres palais, est en briques, tout rose avec des colon- nettes de marbre blanc sous l'ogive des fenêtres gothiques. Il porte à son extrémité, au-dessus de sa loggia, la tour la plus élancée, la plus hardie, qui se soit couronnée si haut dans le ciel de créneaux et de mâchicoulis. Cette nuit-là, elle me parut d'une exquise insolence. On l'avait vue s'incliner comme un mât dans la tempête. Mais nul n'avait eu peur d'un écroulement, tant son élégance implique l'idée de l'équilibre et de la vie.

Le second point où Sienne respire l'air du large, c'est la place de la Cathédrale, de l'Hôpital et de l'Archevêché. Les ruelles qui y grimpent aboutissent à un portail et à de hautes arcades ouvertes sur le vide. Les Siennois avaient conçu au XIVe siècle et commencé une basilique qui devait être la plus vaste du monde. Mais la peste, les incursions des reîtres, leurs dissensions

politiques les forcèrent d'abandonner leur entreprise. Le vieux Dôme, simplement agrandi, reçut une nouvelle façade. La nef inachevée continue de s'y adosser comme le squelette d'un rêve à la réalité. Sienne n'avait point à rougir de son rêve dont ces ruines attestent la noblesse. L'ancienne cathédrale, en marbre blanc strié de pierre noire, est assez belle, surtout quand la lumière du soir en estompe l'exubérance ornementale. Sur sa façade, les personnages d'albâtre se détachent avec une blancheur moins crue, et les fresques, médiocres au jour, luisent comme un fond de draperie très riche. Cette place, où se posent toutes les clartés d'en haut et d'où descendent des tunnels. d'ombre, est presque toujours déserte, sauf à l'heure des offices. Elle l'était entièrement dans cette étrange nuit, et nous n'entendions que la sonorité de nos pas.

En face, au delà d'un ravin dont les pentes fourmillent de toits, un promontoire s'avance dans le ciel; et sur ce promontoire se profile l'église des Dominicains, énorme, solitaire et grise, « comme un vaisseau qui aurait jeté son ancre parmi les étoiles ». C'est une des vues les plus impressionnantes que je connaisse. Et je n'oublierai jamais l'admiration qui m'envahit lorsque, au hasard de ma promenade, ces différents aspects de Sienne émergèrent de la pénombre, et que j'assistai à la résurrection quotidienne de sa beauté. Le matin me trouva derrière le palais municipal d'où le regard s'étend sur la campagne. Par ce chaud mois d'août, la

plaine était noyée de vapeurs. Elles découvraient, en se déchirant, des bois d'oliviers, des vignes, quelques noirs cyprès. Les cloches sonnaient la fuite de ces fantômes. La foule rentrait. Les gamins, pour qui cette nuit de vagabondage était une aubaine, guettaient les étrangers. D'ordinaire il vous disent : « Monsieur, veux-tu voir la maison de Santa Catarina? » ou : « Veux-tu que je te conduise au Baptistère? » Mais, ce matin-là, ils me crièrent : « Monsieur, donne- moi un sou, et je te montrerai d'où est venu le tremblement de terre! » Ah! ces jeunes Italiens savent mettre en valeur les merveilles de leur passé et les phénomènes de leur nature!

I. — LA VIE A SIENNE : LE PALIO

Les premiers jours, dans une ville étrangère, ni la terre ni les visages ne vous parlent. Vous vivez à travers un monde muet. Mais peu à peu les pierres s'animent; un tournant de rue prend un sens; un coin de mur sort de l'anonymat et luit; une porte s'entr'ouvre, une légende vous fait signe; par les fenêtres ouvertes, derrière les gens qui vous regardent, vous en apercevez d'autres plus vivants qu'eux. C'est dans les villes neuves que vous vous sentez longtemps dépaysé. Les morts n'ont rien à vous dire : ils sont aussi impénétrables que le cocher qui vous mène à l'hôtel et que l'hôtelier qui vous héberge. Mais je ne sais guère de ville où l'on entre plus aisé-

ment dans le passé que cette âpre Sienne. Tous ses chemins y conduisent. Ces chemins eux- mêmes ne sont que du passé respecté par le temps et, ce qui est plus rare, par les hommes (i).

J'y suis revenu; j'y ai séjourné assez pour y prendre des habitudes. Sienne est une adorable résidence, surtout en été, non point à cause de sa campagne dont les petites routes encaissées sont brûlantes ; mais vous êtes toujours sûrs de trouver la fraîcheur sous ses voûtes et dans ses ruelles, qui se transmettent indéfiniment le moindre souffle de brise. Vous habitez un grand palais dont le rez-de-chaussée et le premier étage sont occupés par les héritiers d'une très ancienne race, le second et le troisième par des pensions de famille. Et quand vous avez descendu vos beaux escaliers de pierre, le monde moderne se referme derrière vous.

Ne vous mettez point en peine d'une voiture

(i) Il a paru sur Sienne des pages charmantes de

M. Gabriel Faure dans ses Paysages Littéraires (ae Série. Ed.

Charpentier) ; et un admirable livre de M. André Pératé, avec eaux-fortes et dessins de M. P.-A. Bouroux (Édition de luxe, à tirage limité. De Boccard, éditeur). C'est le plus bel hymne d'amour que Sienne ait inspiré. M. Pératé a su faire vivre et revivre toutes les beautés de la ville, tous ses souvenirs religieux avec un art qui est un mélange exquis d'érudition et de poésie. — Parmi les livres que j'ai consul.tés, je citerai l'excellente Histoire de Sienne de Langton

Douglas, traduite par G. Feuilloy (Ed. Laurens), — Sena

Velus de Rondoni, — les deux livres très intéressants de

Heywood sur le Palio et Fra Filippo, — Vita Publica de

Senesi... de Zdekauer, — Costumi Senesi... de Falletti Fos- sati, — Documenti del commune di Siena de J. Luchaire.

ni du petit omnibus qui roule de temps en temps dans la via Cavour, aussi pavoisé de flammes qu'un bateau de plaisance le jour des régates. Les promenades se font à pied et ne sont jamais très longues. Vous irez à une des portes de la ville et peut-être d'une porte à l'autre en longeant les mamelons que suit le vieux rempart de briques. Toutes ces portes sont fameuses. La Porte Pispini, couronnée de créneaux, vit jadis le défilé des vaincus florentins et leur étendard traîné dans la poussière. On l'appelait alors San Viene, parce que le peuple, rassemblé pour y recevoir les reliques de San Anzano, le premier évangélisateur du pays, s'était écrié en apercevant la procession : Il Santo viene! C'est par la vaste porte romaine que sortirent les Français de Mont- luc avec les honneurs de la guerre, accompagnés des citoyens qui préféraient l'exil à la servitude. C'est par la porte Camollia, la plus majestueuse, qu'entraient les riches convois des marchands et les cortèges impériaux. Autrefois, une Vierge y était peinte, que saint Bernardin, à l'âge où s'éveille le cœur, venait chaque jour saluer et adorer. L'image divine a disparu. Nos regards la cherchent encore.

Près des portes, des fontaines aussi fameuses accueillent le voyageur altéré, lorsqu'il ne s'est pas arrêté à l'osiei-ia de la route pour y boire un petit vin rouge qui a goût de groseille. La fontaine Ovile, plus bas que la porte du même nom, à mi-côte d'un ravin et au-dessus des vignes, a ses arcades tapissées de verdure. Tout ce côté de

Sienne, d'un charme bucolique, est dominé par la lourde église de San Francesco. Mais la plus ancienne fontaine est la Fontebranda, sur le versant opposé, au pied du promontoire des Dominicains. Vous diriez un abreuvoir sous ses sombres voûtes gothiques, où les briques décrépites font des taches roses et d'où sortent, comme des gargouilles, quatre gueules de lion. Dante l'a connue, et l'eau de cette auge de pierre a réfléchi son visage de sibylle.

Chemin faisant, vous avez flâné à travers les quartiers populeux, sous des arches de brique et des haillons suspendus. Vous avez admiré la façade d'un palais et, à sa porte, le vieil anneau de fer forgé où le cavalier attachait sa monture. Vous êtes entré dans une église; vous y avez revu votre plus chère connaissance, une statue, une fresque. Ce n'est pas toujours la plus belle. Mais choisit-on ses amis pour leur beauté ou pour tout ce qu'ils nous disent à l'esprit et au cœur? Vous vous êtes assis dans un cloître ou sur une petite place aussi recueillie qu'un cloître. A mesure qu'on s'éloigne du centre, la ville est plus déserte. Vous croisez un chariot trainé par des bœufs aux cornes magnifiques, un marchand de friandises dont l'appel monotone monte vers les balcons ventrus et les fenêtres closes. Puis vous rentrez à l'heure où le bleu des collines lointaines s'assombrit, où l'on ne voit plus sur les murs des églises que les nimbes d'or des saints. Vous rencontrerez peut-être un enterrement. Il faudra vous presser contre le mur, entrer dans

une porte, pour laisser passer la croix, le prêtre, le cercueil, les porteurs de lanternes, les cagoules blanches et noires, tous ces pieds qui se hâtent et qui font sur les dalles un léger clapotement. Vous avez été frôlé par la mort, très vite. La chauve-souris qui vous effleure n'est pas plus rapide.

Que nous sommes loin du siècle! C'est probablement hier ou avant-hier que Dante, appuyé sur le comptoir d'un apothicaire, ouvrit un livre et s'absorba dans sa lecture au point qu'une noce passa avec ses fifres, ses castagnettes, ses tambourins et ses jongleurs, sans qu'il s'en aperçût. J'ai presque envie de demander à ce pharmacien si ce livre était un codex, comme le disent les uns, ou un roman, comme le supposent les autres. Vous croyez que j'exagère? Entendez cette troupe d'écoliers qui reviennent d'un concours de gymnastique où ils ont battu leurs camarades florentins; ils crient à pleins poumons : Vive Montaperti! Montaperti est le nom de la grande victoire qu'en 1260 Sienne remporta sur Florence près de l'Arbia, un mince filet d'eau claire que l'on voit tout rouge dans les vers de la Divine Comédie. Et vous n'avez qu'à lever la tête : voici le palais Sarracini élevé plus tard sur l'emplacement du palais Marescotti, où le veilleur, du haut de la tour, suivait les alternatives de la bataille, pendant que les prières de la foule répondaient à ses cris. Mais ces écoliers s'amusent. Sans doute! Et le cordonnier de la place Tolomei s'amuse aussi, quand, après avoir

accepté de faire à une Américaine une paire de bottines sur un modèle qu'elle lui apporte, il court après elle et lui rend ce modèle où il a reconnu une marque de Florence. Il en rit à la réflexion, car Siennois et Florentins communient aujourd'hui dans le même amour de la patrie italienne et n'ont qu'un ennemi qui était à Trieste. Mais c'était plus fort que lui : il ne voulait pas copier un modèle de Florence.

Deux pas dans cette ville vous transportent à quatre, cinq ou six siècles en arrière. J'étais un jour chez le Prieur du Baptistère dont la vieille maison touche à la cathédrale. Le petit salon banal où il me recevait communiquait avec un réduit obscur. Il m'y introduisit et ouvrit une fenêtre. J'avais sous mes yeux tout le Baptistère, sa pénombre lumineuse, ses marbres, ses fonts baptismaux, une des oeuvres les plus harmonieuses de la sculpture siennoise. Ah! ce réduit obscur comme notre destinée et sa fenêtre ouverte sur la paix splendide de l'église ! Mais il symbolisait aussi pour moi la vie de Sienne dont le regard intérieur plonge constamment dans le passé et en tire toute la lumière de ses rêves.

Lorsque la fenêtre se referme, les Siennois ont l'air de gens logés un peu grandement chez leurs ancêtres et que leur héritage dispense de se donner beaucoup de mal. L'aristocratie, qui se compose de propriétaires, ne s'occupe que de toucher ses revenus. Dans ces palais incurable- ment nobles, l'insouciance se promène au bras de l'orgueil. Il y a longtemps que la noblesse ne

parle plus à l'imagination du peuple et qu'elle s'est brouillée avec l'histoire, à moins qu'on ne mette au nombre des événements historiques l'inscription que j'ai relevée près d'une porte de la ville et qui m'a paru extraordinaire même dans une cité et dans un pays où les plaques de marbre commémorent tant d'humbles souvenirs. Il faut dire que les Italiens ont reçu des Romains l'art des épigraphes et qu'on cultive au collège cet excellent exercice de précision et de brièveté. Mais peut-être ses maîtres n'avaient-ils pas prévu l'usage qu'en ferait le Comte X. L'inscription décorait la loge pompeuse et dégradée d'une villa cachée derrière des arbres. Elle disait : Le Comte X — Conservateur jaloux des ornements — De la villa que voici — Sa gloire et son souci — Met une gardienne à cette entrée — L'an 1866. La postérité est prévenue. Une concierge a été placée là, en 1866. Le marbre l'atteste. Un demi- siècle plus tard, j'ai constaté que sa descendante avait l'air de se bien porter. Mais cela, je crains que la postérité l'ignore.

Si les grandes fortunes sont rares, on vit dans l'aisance. Je crois que Sienne est la ville ou une des villes d'Italie qui consomme le plus de viande et de vin. Avant la guerre, tout y était à bon marché. Un employé, qui avait femme et enfants et qui ne gagnait guère plus de cent francs par mois, ne se plaignait pas. Quand on sait que Sienne a été une ville de marchands et qu'elle a dû sa prospérité et une partie de sa grandeur à son génie commercial, on est surpris

de l'indifférence des commerçants d'aujourd'hui. Ils semblent blasés sur le plaisir de vendre. Entrez-vous dans une boutique? Neuf fois sur dix, vous troublez une somnolence ou vous interrompez fâcheusement une causerie. Je ne me serais jamais permis de déranger le bon libraire que la ville possède à certaines heures où de vieux amis venaient « décaméronner » dans son arrière-magasin. Je n'ai jamais vu un libraire plus content de répondre, quand on lui demandait un livre : Esaurito ! Épuisé! Un jour je l'entendis s'écrier avec un épanouissement de satisfaction : Esauritissimo 1

Mais la fenêtre se rouvre, et tout ce peuple se transfigure aux reflets du passé. La ville était jadis divisée en associations militaires ou contractes. Ces associations, dont le nombre a baissé de trente-cinq à dix-sept, ne sont plus que des sociétés de fêtes. Chaque contrade groupe les habitants de plusieurs rues et porte un nom qui rappelle ceux des tribus indiennes ou des tribus arabes : L'Aigle, Le Limaçon, La Panthère, La Tortue, La Forêt, L'Eau, La Tour. Elle a ses insignes, ses couleurs, son esprit, ses traditions. On y est fortement uni. Je fus invité un soir à visiter la Selva (la Forêt) qui préparait sa fête annuelle pour le lendemain dans l'église de San Sebastiano, sa propriété. Cette petite église, l'ancienne chapelle des Jésuates, une des plus populaires de Sienne, aux murs tapissés de fresques, était remplie d'une foule affairée. On s'agenouillait, on se relevait, on causait à voix haute, on

riait, les enfants vous couraient entre les jambes, pendant que se chantaient les Matines. Dans la sacristie, les gens de la Selva admiraient leurs biens communs, les ornements sacerdotaux exposés, ces riches chasubles, ces aubes en point de Venise : ils en étaient aussi fiers que des deux tableaux de Matteo de Giovanni suspendus à la muraille. De là on passait dans la Salle du Conseil de la contrade, toute resplendissante et pavoisée de bannières gagnées aux courses. Sur le seuil, le héraut, qu'on appelle le Figurino, en perruque blonde et en costume de page, distribuait le programme de la fête où était imprimé un Sonnet à la Très Sainte Marie, Mère de la Miséricorde.

Je m'amusais à suivre des yeux un homme très important qui donnait des ordres, rallumait des cierges, époussetait les dorures et s'arrêtait pour se frotter joyeusement les mains. « Est-ce le sacristain de l'église? » demandai-je au prêtre qui m'avait invité. Il se mit à rire : « Lui ? dit- il. C'est un socialiste, un anticlérical militant. Il voudrait que le gouvernement rasât toutes les églises, sauf, bien entendu, San Sebastiano. Sachez, mon cher monsieur, que, lorsque je fais le catéchisme dans l'église d'à côté, je n'ai pas dix enfants du quartier ; mais, quand je le fais ici, tous les libres penseurs de la contrade m'envoient leurs fils. Le Christ de San Sebastiano est mort spécialement pour les gens de la Selva, et leur Madone n'est pas la même que celle de la Tour ou de la Girafe. »

De contrade à contrade l'inimitié est de règle.

Il y a quelquefois des alliances ; un écusson représentera la Tour et la Licorne avec, au-dessous, deux mains qui se joignent. Mais d'ordinaire les contrades se jalousent et se combattent. Naguère encore on ne s'épousait pas entre gens de différentes contrades. Étonnante persistance de ce goût des luttes intestines qui travaille les Siennois, mais qu'ils ont fini par rendre inoffensif et dont ils se font même une forme de patriotisme municipal. Ils sont d'autant plus Siennois qu'ils s'acharnent à triompher les uns des autres. Ce sont des fils qui ont besoin de se battre pour mieux sentir combien ils aiment leur mère.

> On peut en juger au Palio du 16 août. Le Palio est une course ainsi nommée du prix que recevait le vainqueur : un drap de brocart. Jadis elle se courait d'un point à un autre de la ville : mais, depuis longtemps déjà, elle a lieu sur la Piazza del Campo. Ce divertissement religieux et guerrier solennisait d'abord le souvenir d'une victoire ou d'un événement heureux pour la République. Comme les Siennois adorent tout ce qui est cavalcade et procession, ils multiplièrent les occasions de le célébrer. Il y avait Palio à l'entrée du nouveau Podestat, Palio au passage d'un Empereur ou même d'un personnage de moindre conséquence. Les quinze cents Palio que Sienne a vus depuis quatre siècles n'ont point fatigué son enthousiasme. Mais le grand Palio reste celui de la mi-août.

Dès que les préparatifs commencent, la te m-

pérature de la ville monte. On dresse les tribunes devant le palais municipal et autour de la place, dont la partie creuse est enclose d'une barrière ; et l'on étend une couche de terre entre cette barrière et les tribunes. Des chevaux sont amenés. Après une course d'essai, on en garde dix. Le comité du Palio réunit alors les capitaines des contrades et tire au sort celles qui seront admises à concourir. La foule attend anxieusement sur les marches du Palais. J'étais à côté d'un jeune homme du Bélier. Il se crispa et pâlit à l'annonce que sa contrade était écartée : « Capitaine, s'écria- t-il, est-ce que la Louve en est? » Le capitaine fit signe que non. La figure du jeune homme reprit ses couleurs, et il poussa un profond soupir de satisfaction.

C'est le sort qui décide aussi de l'attribution des chevaux. Chaque contrade élue emmène le sien. A partir de ce moment, il n'y a pas de pur sang plus choyé, plus bourré d'avoine, plus honoré, ni plus surveillé. Il l'est autant que son jockey, le jantino, qui ne peut faire un pas ni dormir sans avoir deux plantons à ses côtés. Le fantino n'est jamais sûr : on craint qu'il ne se vende aux contrades ennemies. Les épreuves de la course durent trois jours, pendant lesquels l'excitation grandit d'heure en heure. Les passions déchaînées sur la place de la Seigneurie se répandent par toute la ville. On entend dans la rue des échanges d'invectives dont le pittoresque dépasse celui des plus beaux jurons italiens. Une fille de l'Onda criait à un garçon planté devant

elle : « J'aimerais mieux me jeter dans la Fonte- branda que d'écouter un « porco de la Torre » comme toi! — Et moi, répliquait le garçon, j'aimerais mieux... » Mais je ne peux pas vous dire ce qu'il eût mieux aimé. La condamnation au célibat la plus cruelle lui paraissait préférable à l'hypothèse monstrueuse d'une union avec une fille aussi corrompue que les filles de l'Onda. Le Limaçon est réputé pour son caractère déplorable, qui le porte aux sacrilèges. On prétend que ces dernières années, furieux de n'avoir point gagné, il a jeté deux fois dans un puits la statue de saint Antoine, « ce lis du Paradis ». On vous annonce gravement que la Tortue a défié la Panthère, que la Chouette a voué une haine inexpiable au Porc-épic, que l'Oie menace la Licorne. C'est l'arche de Noé en insurrection.

Le grand jour arrive. La bannière, prix de la course, est depuis la veille à la cathédrale ; et il ne reste qu'à bénir les chevaux. La bénédiction du cheval de l'Occa (l'Oie) se fait dans la maison de sainte Catherine transformée en chapelle. Le quartier sent la tannerie. La rue, qui descend en pente raide jusqu'à la Fontebranda, est rarement balayée. Le pied du passant soulève et éparpille sur les pavés gras des nuages de mouches. On n'y rencontre souvent que des chats galeux et une oie qui se dandine et dont l'image, surmontée d'une couronne, est sculptée sur une maison en face de celle de Benincasa. Mais dès qu'un étranger y paraît, petites filles et petits garçons sortent de partout, et toutes les pierres vous

crient avec des voix enfantines : « Santa Cata- rina, signor, Santa Catarina! » Cet après-midi, la rue n'était pas plus propre. Et la foule qui l'encombrait ou qui regardait aux fenêtres ne songeait point à sainte Catherine. On attendait le cheval.

Il vint tout harnaché, car la chapelle est trop petite et les assistants trop nombreux pour qu'on l'y harnache, comme on le fait ailleurs ; et la foule entra avec lui. Le fantino et son palefrenier, le barbaresco, le tenaient par la bride. Ils s'avancèrent jusqu'aux marches de l'autel où s'élève la statue de bois de la sainte, la Catherine de Neroccio, si jolie avec sa moue d'adolescente, mais si peu elle ! Le prêtre prononça l'oraison :

« Dieu, notre refuge et notre force, écoute les pieuses prières de ton Église, toi de qui vient toute pitié, et donne-nous d'obtenir efficacement ce que fidèlement nous te demandons. Dieu, Père et déjenseur du genre humain, toi qui as fait l'homme à ton image, garde, protège, défends, dans la course prochaine, de tous les périls qui le menacent ton serviteur que voici. Exauce, Seigneur, notre prière, .et verse tes bénédictions sur cet homme et sur ce cheval. Libère-les des dangers présents et délivre-les de tous les maux par l'intercession du Bienheureux Antoine et de la Bienheureuse Catherine. »

Puis il s'approcha le goupillon à la main, et il aspergea l'homme et la bête. Sous les gouttes de l'eau bénite, le cheval tourna la tête, étonné, et secoua les oreilles. Mais il ne se permit rien de plus, au désappointement des gens de la con-

trade. Lorsqu'il salit le pavage, c'est un signe de victoire, et les rires éclatent mêlés aux actions de grâce. Parmi les spectateurs étrangers, fort peu apportent à cette cérémonie la simplicité de cœur qu'il faut pour ne la juger ni ridicule ni malséante. Mais une sainte Catherine, un saint François d'Assise, seraient moins sévères et n'estimeraient pas que la présence de ce serviteur à quatre pattes rabaisse la majesté d'un lieu saint. Quant aux paroles consacrées, j'y admire la générosité de la pensée et la dignité du ton que l'Église sait mettre dans ses oraisons les plus humbles. Avec un art, qui lui vient de la charité dont elle embrasse toute la création, elle reporte sa sollicitude du maître à l'animal, et, comme ils sont associés dans le péril, elle les associe dans sa prière. Mais elle a eu soin de rappeler la distance entre eux ; et ces mots : Tu as fait l'homme à ton image, avertiraient, au besoin, les bouddhistes que sa bienveillance est très éloignée de leur sentiment. Si le cheval est vainqueur, on le mènera remercier Dieu. Le lendemain, on le conduira par la ville, les sabots dorés ; et dans un mois la contrade donne son banquet où on lui servira, à la place d'honneur, avant tous les convives, une miche de pain et un bol de vin.

Cependant, les vingt mille personnes, que la place peut contenir, y sont déjà rassemblées. La grande conque est pleine. Des ombres se pressent entre les créneaux du Palais municipal et sur la tour du palais Sansedoni. Les gendarmes à cheval refoulent doucement les retardataires qui

envahissent la piste. Tout à coup éclate la marche entraînante du Palio. Le défilé commence. Il durera plus d'une heure. L'étendard de Sienne, noir et blanc, que, derrière, les buccinateurs semblent enfler au souffle de leurs longues trompettes droites, est suivi par les drapeaux des communes amies, des vieilles communes, dont quelques- unes même n'existent plus. Mais le Palio ressuscite leur nom, leurs couleurs, un peu de leur gloire. Puis toutes les contrades passent dans les beaux costumes d'autrefois. Les porteurs de bannières les font tourner dans l'air, les lancent, les rattrapent et rasent le sol de leurs plis somptueux. C'est une représentation qu'ils donnent pendant que les tambours battent aux champs et que les hommes d'armes s'arrêtent. Le cheval de course est conduit à la main par son babaresco ; et le fantino, recouvert d'une armure, ferme la marche sur un autre cheval superbement caparaçonné. Enfin s'avance, entouré de cavaliers au casque doré et à la visière baissée, le lourd Car- roccio, l'ancien chariot de guerre où, pendant la bataille, l'évêque dressait un autel et officiait pour les troupes engagées. On l'a refait souvent, toujours le même, en chêne et massif. Il porte la louve romaine et, suspendue à une antenne, l'image de Sienne couronnée de tours. Sur sa caisse est écrit le mot Libertas qui a tant de fois retenti à travers la cité et qui, en 1552, lorsque les Espagnols en furent chassés, s'unissait au nom de France. Francia ! Libertas 1 A ce cri poussé dans la nuit les torches s'allumèrent et la clarté fut

telle que l'on crut au lever du soleil. Le Carroc- cio s'avance au son de la cloche, la marlinella; et, comme il symbolise ce que la ville a de plus précieux, on y a placé de petits enfants derrière les joueurs de trompettes.

Quand le cortège a cessé de défiler et que toutes les contrades se sont rangées sur des gradins au pied du Palais municipal, — quel cadre splen- dide pour cette splendide résurrection du passé ! — une sonnerie annonce la course, et le silence semble distendre la place. Les fantini ont repris leur costume et s'arment du nerf de bœuf dont ils ont le droit de se frapper. Les chevaux partent. Un cercle d'éclairs et des cris sur une pente dangereuse au milieu d'une foule immobile et muette. Et une immense clameur qui retombe et s'éparpille en brouhaha. Le vainqueur a sauté de son cheval dans les bras des carabiniers qui le saisissent et l'emportent pour le soustraire aux poings d'une contrade rivale qu'il a trahie l'année dernière. C'est la Tortue qui gagne. On savait qu'elle gagnerait. Cela lui coûte six mille francs. Elle a corrompu d'autres jockeys : tout le monde le sait. Si ce n'avait pas été elle, c'eût été l'Oie ; mais l'Oie n'en a dépensé que cinq mille. Il en est de même à chaque Palio. Et c'est précisément ce qui, dans un sens, en fait la spiritualité. Les chevaux n'ont point de valeur; les jockeys se vendent; la course n'est jamais exempte de fraude; il n'y a d'absolument sincère que l'enthousiasme du peuple. Il a vécu des mois et des mois pour cette minute où, costumes, décors, gestes, pas-

sions, il se retrouve dans ce qui fut la joie de son passé et sent affluer à son cœur le beau sang de sa jeunesse. J'ai assisté à bien des fêtes nationales ; mais une pareille force d'illusion, je ne l'ai rencontrée nulle part.

Nulle part aussi elle ne peut s'appuyer sur une réalité plus tangible. Il n'est point à Sienne de petit enfant si dénué qu'il ne connaisse les richesses de sa ville. Il a joué ses premiers jeux sur le giron de l'histoire et de la légende. Dans nos cités les mieux conservées, nous avons encore besoin de faire un effort d'imagination et comme d'en rapprocher les vieux pans épars pour nous les représenter telles qu'elles étaient dans leurs grands jours. Mais ici l'ensemble est presque intact. Les sauvages palais féodaux regardent par leurs jolies fenêtres gothiques les mêmes murs et les mêmes places qu'autrefois. Tout à l'heure, les chevaux couraient devant le palais Sansedoni et devant d'autres palais qui n'ont pas plus changé que le Palais de la Commune. Passé et présent ne font qu'un aux yeux du peuple de Sienne. Ce qui nous semble une résurrection n'est qu'une continuation de sa vie et d'une vie en champ clos. Il a su se défendre de l'infiltration des étrangers. Il est possible que Sienne leur ouvre son cœur, comme le proclame l'inscription de la porte Camollia : Cor Magis Tibi Sena Pandit ; mais si elle leur avait ouvert ses murs, depuis beau temps le Palio n'existerait plus. « Je suis Toscan, me disait un maître de l'Université, mais je n'arriverai jamais à sentir le Palio comme un

Siennois, comme ces Siennois qui se consument de nostalgie lorsqu'ils sont à cette époque dans un pays lointain, comme ceux qui reviennent du bout de l'Europe pour y assister, comme ceux qui, atteints d'une maladie de cœur, risquent la mort ce jour-là sur la Piazza del Campo! » Il aurait pu ajouter : « Comme un socialiste siennois. » Quelques échauffés du parti, étrangers ou politiciens, demandèrent l'abolition de cette survivance du moyen-âge. A ce bruit, la ville s'émut, et les membres socialistes des contrades s'insurgèrent, car ils pensaient tous ce que l'un d'eux répondit au franc-maçon qui lui reprochait son rôle de porte-drapeau : « Je suis doublement fier, d'abord d'être socialiste, puis de savoir agiter ma bannière, et je vaux mieux qu'un socialiste sans bannière. »

Heywood, un des rares Anglais avec Langton Douglas qui ont compris la beauté de cette fête, nous raconte que des impresarii offrirent des sommes fabuleuses aux pauvres gens des contrades, s'ils voulaient organiser une tournée de représentations dans les grandes villes. Ils éclatèrent de rire. « Nous ne jouons pas le Palio, répondaient-ils : nous le vivons. Nous le nourrissons du feu de notre âme. »

II. — LA VIEILLE COMMUNE

Si tout Sienne n'est pas dans le Palio, le Palio nous introduit au cœur de Sienne. On a souvent

opposé à ses remparts inébranlables son humeur changeante, à ses lourds palais sa frivolité, la fureur de ses discordes à sa fierté patriotique, son appétit de jouissances à son mysticisme. Mais il faut se défier de ces tons heurtés, qui ne sont souvent que des trompe-l'œil psychologiques. Une cité comme Sienne, qui a vécu d'une vie singulière et qui depuis trois siècles se survit, suppose une harmonie profonde bien plus forte que ses désordres apparents.

Les chroniques nous présentent l'image d'une ville continuellement bouleversée par les révolutions. Lorsqu'elle n'était encore qu'une colonie romaine, les sénateurs romains n'étaient pas toujours en sûreté dans ses murs. Treize cents ans plus tard, ce ne sont pas des sénateurs que les Siennois houspillent, c'est un empereur du Saint- Empire germanique, Charles IV, qui avait prétendu s'immiscer dans leurs affaires tumultueuses. Ses gros cavaliers allemands désarçonnés jonchèrent les rues; et le Palais de la Seigneurie le vit livide, suant la peur, larmoyant, suppliant les bourgeois, leur jetant les bras autour du cou. Jamais César germanique ne fut plus piteux. Le goût de l'émeute est aussi vieux à Sienne que Sienne elle-même.

Passionnée pour son indépendance, admirable aux XIIe et XIIIe siècles dans la conquête de son territoire sur les seigneurs féodaux dont les tanières, comme des douanes sauvages, lui coupaient les chemins de la fortune, héroïque contre Florence, la rivale agressive de son commerce, elle

ne se fut pas plus tôt assuré la sécurité, que des conflits éclatèrent entre ses grandes familles et que des factions, issues de ces conflits, la déchirèrent. Elle fut la plus démocratique des républiques italiennes. Déjà, en 1264, un peintre était condamné pour avoir peint la louve, emblème de la Commune, qu'un lion, emblème du peuple, debout sur elle griffait au visage. D'une démocratie elle eut toutes les agitations et tous les vices. Elle n'accepta le pouvoir d'un seul que pendant une quinzaine d'années, au commencement du XVI. siècle, à la veille de mourir; et cet unique tyran, Pandolfo Petrucci, homme habile et médiocre, ne dut son succès éphémère qu'à la fatigue d'une longue instabilité. Le reste du temps, les chroniques racontent tant d'insurrections, de guet-apens, de meurtres, de proscriptions, elles font retentir tant de cris séditieux : Mort aux Tolomei! Mort aux Salimbeni! A bas le peuple 1 A bas les Neuf! A bas les Douze! qu'on se demande si, durant trois siècles, un seul des citoyens de Sienne a pu dormir tranquille une seule nuit. Dans leur miroir, l'humanité nous apparaît comme un troupeau d'ombres traquées et gesticulant aux lueurs d'un incendie.

Mais cette fantasmagorie est presque aussi fausse que l'aquarium de rêve où nage le moyen- âge de Michelet. Les hommes de ces terribles siècles, — qui nous semblent moins terribles depuis quelques années, — ont été aussi gais, aussi insouciants que nous. Ils ont connu autant de joies intimes et de fêtes publiques. Il leur est

arrivé comme à nous de plaindre la monotonie des jours ! Est-ce que les historiens nous représenteront un jour avec des mines sépulcrales et des attitudes d'épouvante? Sienne traversa de belles périodes florissantes, et sa prospérité a été beaucoup plus l'œuvre de son énergie que sa décadence le résultat de ses fautes. Attribuer uniquement à ses divisions les malheurs où son indépendance a sombré et en accabler sa mémoire, c'est méconnaître les conditions de ces petites républiques qui les vouaient toutes, quel que fût leur gouvernement, au silence et à la mort. Il est déjà très beau que, nées d'un grand cadavre dont les étrangers se disputaient les ossements, jalouses les unes des autres, elles aient pu durer des siècles et se créer une personnalité qui débordât de beaucoup la petitesse de leur territoire. C'est leur honneur impérissable que ceux qui écrivent leur histoire en parlent comme s'il s'agissait d'empires.

L'originalité de Sienne ne tient point à la fréquence de ses guerres intestines, et ce n'est pas aux jours de crise qu'il faut se représenter cette vieille commune, « cette oasis dans le désert féodal ». Regardons-la au commencement du XIVe siècle, lorsqu'elle jouit de son affranchissement et que ses créneaux se dorent aux premiers feux de la Renaissance. C'est l'époque où, sur les murs de la Salle des Neuf du Palais municipal, son peintre génial Ambrogio Lorenzetti traduit en allégories la Politique d'Aristote. Des tours qu'elle dressait alors vers le ciel, comme une

futaie, la plupart ont été rasées aux XVIe et XVIIe siècles. Je ne les regrette pas, si j'en juge par celles que garde encore la ville San Gimi- gnano et qui, de loin, ressemblent trop maintenant à des cheminées d'usine. Les quartiers populaires étaient aussi congestionnés qu'aujourd'hui. Au centre de la cité, les forteresses agglomérées appartiennent à des marchands d'origine noble ou bourgeoise, car les grands seigneurs oisifs ont leurs châteaux sur les collines et ne font que traverser, toujours à cheval, cette ville libérée de leur domination et qui fourmille d'artisans trop fiers et de bourgeois trop riches. Dans la cour intérieure de ces forteresses, entourée de loggie, on se serait cru dans un bazar d'Orient. Les marchandises s'y étalent : draps, soieries, lainages, linge de table, quincaillerie, épicerie, parfums. Des chevaux s'ébrouent dans de vastes écuries. Les maîtres habitent les étages supérieurs. Leurs chambres, bariolées de peintures, seraient très sombres, si on ne laissait ouvertes les fenêtres tendues de parchemin ou de papier huilé. Les sièges sont hauts et larges; les coffres, sculptés; le lit, monumental. Des odeurs d'ail et d'oignon et d'épices exotiques s'échappent des cuisines et se mêlent dans l'air aux effluves des lourdes essences.

Les hommes que vous en vo-yez sortir, un manteau de drap ou une peau de bête attachée à leur épaule et recouvrant leurs armes, sont connus sur tous les marchés de l'Europe. A Londres, ils se sont bâti des palais; à Paris, ils ont pignon sur

rue ; dans les villes de Champagne célèbres par leurs foires, on se montre du doigt ces négociants qui vendent des soieries d'argent et d'or, des pelleteries, des épices, et qui font surtout le commerce des monnaies. Leurs étaux de changeurs s'ouvrent à Provins autour de l'église du Prieuré de Saint-Ayoul, à Bar-sur-Aube autour de l'église de Saint-Maclou. Ils possèdent des comptoirs à Troyes et à Lagny. Ils introduisent partout la science de la banque, car les changeurs sont les banquiers d'alors. Sous le terme générique de Lombards, on les confond avec les autres Italiens. Mais ils sont les plus forts, étant les banquiers de la Curie romaine. Le Pape les soutient près des rois et des comtes. Au besoin, il jette l'interdit sur leurs débiteurs récalcitrants. Ses foudres servent d'égide à leurs opérations financières. Ils prêtent aux particuliers et aux villes, aux princes et aux dignitaires de l'Église. Les comtes de Champagne leur octroient des privilèges. Cependant on les déteste à cause de leur avarice et de leurs fraudes. Ils ne se contentent pas du quinze pour cent qui est ] 'intérêt presque légal aux foires de Champagne; et, parmi tant de monnaies diverses, dont la forme, le poids, le titre et la valeur varient d'une ville à l'autre, on les accuse de trafiquer sur les pièces de mauvais aloi. On leur en veut aussi de leurs grands airs. Ces Tolo- mei ne se flattent-ils pas de descendre des Ptolé- mées? Les Piccolomini se réclament de leur ancêtre Porsenna. Les Salimbeni et les Buonsignori sont issus de ministres impériaux. L'éclat de leur

lignage ne les empêche point de vendre de la cire et du poivre, et de disputer sa clientèle au juif qui, celui-là, il est vrai, descend plus authen- tiquement peut-être du patriarche Jacob ou du roi David. Ils ont beau pratiquer l'usure, ils n'en ont pas moins des allures de chevaliers.

Leur apprentissage a commencé de bonne heure. Le jeune homme est parti avec des compagnons aussi jeunes que lui et une caravane de mulets chargés des ballots que lui a confiés son père ou le chef du comptoir. A travers les Apennins et les Alpes, les routes sont périlleuses. Au sortir des villes inhospitalières, qui exigent de fortes redevances ou qui ont quelquefois des représailles à exercer, on tombe dans une embuscade de voleurs ou de barons plus voleurs. On ne chemine jamais tranquille devant un horizon où se profile un château fort. Il faut tour à tour tirer l'épée et dénouer sa bourse. Cette vie trempe les caractères. Elle s'ennoblit aussi d'une poésie d'aventures. Le trafiquant siennois galope autour de sa caisse comme les chevaliers errants autour de la belle princesse qu'ils reconduisent dans ses états. Ses dangers ne finissent pas avec le voyage. Il risque l'inconstance des faveurs princières, le scrupule tardif des débiteurs qui s'arment des malédictions de l'Église pour ne point payer les taux usuraires, la confiscation des biens, l'expulsion. Il a tenu compte de ces risques dans les bénéfices à réaliser. Et il les réalise. Et le convoi reprend le chemin de l'Italie. Ni Londres, ni Paris, ni l'opulente ville de Provins, toute bour-

donnante de ses métiers, ni les cités flamandes d'Ypres et de Dixmude ne retiennent le Siennois. Il a hâte de revoir ses tours, de redevenir le citoyen libre d'une commune libre. Il rentre un jour par la porte Camollia. Sa caravane défile le long des rues dallées, et s'engouffre dans la sombre forteresse.

Taine entendit un jour à Londres des hommes du peuple s'écrier fièrement en voyant passer les attelages de leurs Lords : « Que nos Lords sont riches ! » Il me semble entendre le même cri de fierté civique sur le passage d'un Tolomei ou d'un Sarracini. La cité peut faire fête à ces marchands qui ne se sont pas seulement enrichis pour eux, mais aussi pour elle. Ils ne ressemblent point aux usuriers du Cercle infernal, « qui méprisent la nature et l'art ». Rentrés dans leur ville, ilb sont aussi ambitieux de l'embellir que de prendre place parmi les membres de la Seigneurie. Leurs aventures ont allumé en eux une soif insatiable de pouvoir et d'honneurs. Ces hommes, si âpres au négoce, deviennent prodigues, dès qu'il s'agit des intérêts de la Commune ou du plaisir de ses yeux. La veille de Monta- perti, le Trésor public étant presque épuisé, les Salimbeni apportèrent sur la place San Christo- phano, dans un char recouvert d'écarlate et orné de branches d'olivier, cent dix-huit mille florins d'or qu'ils versèrent à la République. Avec tout l'argent qu'ils ont raflé et raclé dans leurs boutiques de changeurs, ils font de la beauté. Leur avarice a couvé la joie de la Renaissance. Ils

appellent des architectes, des sculpteurs, des peintres. Ils les tiennent pour les meilleurs répondants de leur gloire. Ils demandent à l'art de leur rendre la vie plus noble comme aujourd'hui nous demandons à l'industrie de nous la rendre plus confortable. Ils se souviendront peut- être à leur lit de mort que l'Église défendait l'usure. Mais toutes les églises et toutes les fontaines de la ville et le Palais municipal les ont absous de leur oubli.

Au-dessous de ces marchands aristocrates et guerriers, un peuple d'artisans les imite, s'instruit à leur exemple, se fortifie chaque jour dans le sentiment de sa valeur et les forcera bientôt de partager le pouvoir avec lui. La ville est sagement administrée. Elle l'est aux sons des cloches. La cloche tient lieu de porte-voix aux Signori, d'horloge aux citoyens. Dès l'aube, elle sonne l'ouverture de la ville. Les écheveaux d'or et d'argent filés dans les fabriques de Lucques ou de Venise, les laines de la Maremme, les draps de France, de lourds chariots qui venaient même d'Espagne, s'ébranlaient au tintement des matines avec toutes les denrées de la campagne. A sept heures, la cloche annonçait le retour de la vie publique. Les fonctionnaires de la commune, revêtus de longues robes comme celles des prêtres, sous leurs chaperons en velours noir ou cramoisi, les officiers de la Gabelle, les contrôleurs du Trésor, qu'on appelait la Biccherna, traversaient rapidement le marché. La foule se pressait bientôt aux portes des palais où les

magistrats rendaient la justice. En ce temps-là, la procédure n'éternisait pas les procès. Devant les tribunaux il y avait plus d'égalité qu'aujourd'hui entre les pauvres et les riches ; et les citoyens de Sienne jouissaient de l'habeas corpus. Vers midi, la cloche du Dôme ou de Saint Martin avertissait les notaires et les juges qu'il eussent à quitter leur salle. Il fallait qu'elle fût vide avant le dernier son. Le moindre retard se payait de vingt sous d'amende.

La même cloche qui envoyait les gens à table les renvoyait au travail ou à leurs plaisirs. La fresque d'Ambrogio Lorenzetti sur les Effets du bon gouvernement nous montre des joueurs attablés sous les porches des maisons, de jolies filles qui frappent du tambourin et qui font des rondes dans les carrefours, une jeunesse dorée qui part pour la chasse. La vie de Sienne était plus haute en couleur que cette peinture allégorique. Les frocs des moines, les robes et les coiffures des hommes, les étoffes criardes des campagnardes, les tuniques vertes des juifs, les tissus à ramages des courtisanes et des jongleurs, formaient un tel bariolage qu'on nous dit que, du haut des tours, les rues et les places étaient pareilles à des mosaïques. Les femmes, dont le luxe grandissait en dépit des lois somptuaires, passaient drapées comme la Madone et richement gantées, tenant d'une main leur manteau fermé sur leur gorge et de l'autre soulevant leur traîne. Il leur était défendu de montrer leur ceinture, qui ne devait pas valoir plus de quatre florins.

Mais elles se rattrapaient sur les guirlandes d'or et de perles, sur les colliers d'ambre et de corail que leur manteau laissait entrevoir autour de leur tête et à leur cou. Elles se visitaient l'après- midi. Les mères promenaient leurs filles à marier, comme aujourd'hui, sur la place Tolomei et sur la place du Dôme. Elles y croisaient des jeunes gens aux longs cheveux qui revenaient du tir à l'arbalète ou qui se rendaient aux cours. Tout à coup la foule s'entr'ouvrait au cri de Leva ! Leva / poussé par des cavaliers au galop, ou elle se précipitait vers le crieur public vêtu de rouge, coiffé d'une mitre rouge, où de chaque côté pendait une trompette. Il criait les ordres du gouvernement, les naissances, les morts, les condamnations.

Puis la cloche annonçait l'heure crépusculaire des vêpres, qui se célébraient alors à la tombée du soir. Les ateliers et les boutiques se fermaient à son premier coup. Une heure plus tard, elle commandait d'allumer dans les rues de petites lampes devant les images pieuses ; et ceux qui sortaient se munissaient d'un cierge dont le poids était fixé. Les riches se faisaient escorter de quatre ou cinq domestiques qui portaient des lumières. Mais toute la nuit, des lampes brûlaient aux frais de la commune devant le Carroccio, symbole de l'union populaire. Enfin, la cloche sonnait une dernière fois, et toute la ville devait être déserte. On n'y entendait plus que les cris des veilleurs, et, par les fenêtres des palais, dans les cours intérieures, dans les jardins bien clos,

les notes des mandolines et des guitares et le bruit sec du trictrac et du jeu de dés nommé la zara.

Entre temps, il y avait eu d'autres sons de cloches, de tristes sons comme ceux qui chassaient les lépreux hors de la cité vers la maison de San Lazzaro, près de la Porte Romaine. Non seulement les lépreux étaient tenus à l'écart, mais aussi les estropiés et les êtres difformes à cause des femmes enceintes. A six heures du soir, un sonneur agitait une cloche plus joyeuse au marché de la poissonnerie. Aussitôt, des agents saisissaient les paniers de poissons et les renversaient par terre. Les pauvres qui guettaient le moment sautaient sur ce butin. C'était ainsi que l'on prohibait la vente du poisson de la veille et que les Siennois, très gourmets, s'assuraient de manger toujours fraîches les carpes et les anguilles du lac de Trasimène. La nuit, il arrivait assez souvent qu'on était réveillé par les lugubres volées de cloches qui hurlaient l'incendie. Les constructions de bois étaient encore nombreuses dans les quartiers populaires. Entrepreneurs, charpentiers, maçons, cochers, porteurs d'eau, avaient prêté serment d'accourir au tocsin. Mais un décret dut interdire aux habitants des quartiers voisins de se mêler aux sauveteurs, car les incendies provoquaient souvent de grand? tumultes et favorisaient le pillage. Les haines de familles s'y rallumaient; les discordes civiles y ramassaient des brandons. Du reste, les pillards étaient durement punis : ils avaient à payer les

dommages dans les dix jours sous peine d'être amputés du pied droit. Quand la maison incendiée appartenait à un pauvre, la Commune l'indemnisait.

Cette forte discipline, qui comprimait l'individu, devait forcément rendre plus violentes les expansions d'individualisme. Mais elle n'était point inhumaine. Dure pour les étrangers, souvent barbare dans le spectacle des répressions, elle réservait aux citoyens toutes les joies de la Communauté. On ne raisonnait pas autant que de nos jours sur la solidarité, mais on la sentait davantage, parce qu'elle tirait son principe de la charité chrétienne. Sienne possède un des plus anciens Hôtels-Dieu de l'Europe, son hôpital Della Scala, fondé en 832 par un pauvre cordonnier. Ce nom lui vint de trois marches en marbre que découvrirent les fondations et qu'on attribue à un temple de Diane, la froide déesse. Une confrérie, la Discipline de la Vierge Marie, avait son siège dans la chapelle et les chambres de la crypte, et se consacrait au soulagement des misères. On recueillait les orphelins ; on élevait et on mariait les petites filles trouvées. Cet hôpital de la place du Dôme est bien impressionnant avec son immense salle, l'ancien dortoir des pèlerins, toute la lumière qui afflue par sa large baie, son Christ si terreux, si usé qu'on s'étonne qu'un jet de sang aussi dru puisse jaillir de son maigre flanc, et les fresques qui décorent splendidement les voûtes. Ces fresques, j'ai de la peine à les voir; les malades les voient mieux, étendus dans

leurs lits blancs petits et transitoires sous cette haute et durable magnificence. Il y voient se dérouler l'histoire de l'hôpital et planer au-dessus de leurs souffrances les images des hommes charitables qui, du fond des âges, pensaient à eux et les aimaient en Jésus-Christ.

Mais ce rapide coup d'œil sur la vieille cité ne nous découvre point l'esprit de son peuple; et c'est par là surtout que Sienne se distingue des autres communes médiévales.

III. — LA POÉSIE DE SIENNE

Elle se proclame la Cité de la Vierge. La veille de Montaperti, son syndic Buonaguida Lucari, tête nue, pieds nus, suivi de la foule suppliante, vint à la cathédrale, et là, ayant reçu le baiser de paix de l'évêque et s'étant prosterné sur les dalles, adjura la Vierge d'accepter la suzeraineté de la ville et du pays de Sienne. Tous les pouvoirs religieux et civils furent témoins que le peuple la reconnaissait pour reine et maîtresse. Mais, en lui signifiant leur hommage lige, ils lui signifiaient aussi qu'elle eût à les défendre. Leur victoire leur parut être comme le sceau de la Vierge apposé au bas du contrat. Sienne fut vraiment sa ville. Non pas au sens mystique : le culte dont on l'entoure est d'essence féodale. Le mystique se donne, se livre à la Divinité, s'abîme en elle, sans rien lui demander en échange. Les Siennois ont conscience de leurs faiblesses indi-

viduelles, mais encore plus de la valeur du présent qu'ils lui font; et ils exigent qu'elle les paie de retour. Il y a entre eux réciprocité d'obligations. Lorsque, un demi-siècle plus tard, le 9 juin 13 1, Duccio peignit sa Vierge entourée de saints et d'anges, un long cortège de magistrats et de notables porta à la cathédrale, aux sons des cloches et des musiques, ce miracle de l'art. Et Duccio disait que la Vierge devait lui être reconnaissante de l'avoir faite si belle. Les Siennois comptaient sur sa gratitude pour l'avoir faite si puissante.

Ils ne manquaient à aucun des devoirs officiels de leur vasselage. Chaque année, ils lui renouvelaient leur vœu de fidélité. La veille du i5 août, tous les citoyens, de dix-huit à soixante- dix ans, escortaient jusqu'au Dôme le Carroccio chargé d'offrandes. C'était la fête de famille à laquelle les étrangers ne sont pas admis. Mais, le lendemain matin, une autre procession traversait la ville. Les mandataires de toutes les cités, villages, châteaux, monastères, alliés ou conquis, descendants d'anciens comtes et abbés mitrés, venaient solennellement répéter leur hommage à la commune victorieuse, devenue seigneurie féodale. Sous le porche de l'église, ils remettaient entre les mains d'un simple secrétaire la cire et les drapeaux qu'ils avaient apportés à la suzeraine de leurs suzerains.

Son image est partout. On la voit sur les vieux registres de la Biccherna et de la Gabelle dont on faisait enluminer les couvertures. Les principaux

événements de l'histoire de Sienne y sont illustrés. La Vierge en est rarement absente. Tantôt, dans une robe d'un rouge foncé et sous un manteau d'un bleu sombre, elle prie pour la Cité : Haec est civitas mea! Tantôt elle déploie un manteau d'azur sur le peuple agenouillé. Tantôt elle plane au-dessus des tours et regarde son peuple d'un air compatissant. Tantôt on la conduit à l'église au milieu des lumières. Les années de peste, elle se tient à la porte de la ville et montre au Bambino les hommes désolés qui, la main sur leur cœur, se prosternent dans la poussière.

Cette figure allongée et penchée de vierge byzantine, aux yeux en amande sous un front assez bas, vous poursuit à travers les églises, les palais, le musée. Elle ne sourit pas. Elle est grave, pensive, sans autre éclat que tout l'or qui l'entoure, quelquefois avec une nuance d'étonne- ment, quelquefois même avec l'ombre de dureté que pose sur les traits la représentation solennelle ou l'appréhension du malheur. On dirait qu'elle prévoit ce qui attend l'enfant qu'elle porte sur son bras. Elle ne ressemble jamais aux femmes du pays. Sur le retable de Duccio, c'est parmi les anges et les saintes que vous trouverez ces visages siennois, dont le profil passait pour être aussi beau que le teint des Bolonaises et les yeux des Florentines. Mais elle, sous son diadème, a toujours l'air d'une reine en exil. A l'église des Servi, la Vierge du Peuple de cet admirable Lippo Memmi me serrait le cœur, tant la courbe de son visage est modelée par la tristesse.

Son enfant, le Bambino, se rapprocherait bien plus des petits enfants qu'on rencontre dans les rues, si sa grosse tête aux cheveux bouclés n'avait pas une telle expression de précocité sérieuse. Pourquoi les peintres siennois, ces grands amoureux de la Madone, sont-ils restés si longtemps fidèles au type byzantin? Affaire d'école et de tradition, sans doute. Mais pour moi qui n'éprouve devant les Vierges de Raphaël qu'une impression de suavité tout humaine et qui ne peux les séparer de la vie ordinaire, je me demande si ce type étrange et lointain ne nous rend pas plus sensible la distance entre nous et la Reine du Ciel. Il était peut-être bon que cette Majesté divine eût quelque chose que n'avaient pas les beautés familières, qu'on ne fût point exposé à la confondre dans ses rêves avec les patriciennes du contado, comme il était bon que Sienne choisît chaque année son podestat parmi les étrangers. Sa condition de Lombard ou de Romagnol l'élevait au-dessus des partis, et quand il entrait dans la ville avec ses sbires et ses notaires, la singularité de leur équipement et de leur dialecte rehaussait aux yeux du peuple le prestige de sa magistrature.

Cependant la Vierge siennoise a perdu de son caractère hiératique. Sa rigidité byzantine a fondu sous la grâce de la maternité. On ne sent pas seulement dans cette Vierge royale la créature la plus noble de la terre, la descendante, s'écriait saint Bernardin, « de quatorze Patriarches, de quatorze Rois et de quatorze Ducs! » On sent

aussi la mère. On répéterait volontiers en la contemplant les paroles de Bossuet, quand il considère le Sauveur entre les bras de la Vierge, suçant son lait virginal, ou se reposant doucement sur son sein, ou enclos dans ses chastes entrailles : « Qui pourra croire, dit-il, qu'il n'y a rien eu de surnaturel dans la conception de cette Princesse? » Paroles ravissantes! Je n'en trouve pas qui expriment mieux la pureté et la dignité que les peintures de Sienne ont su donner à la protectrice maternelle de leur cité.

Son culte a été la grande poésie des Siennois ; et cette poésie a été presque toute leur religion. On parle souvent de leur mysticisme, parce que des mystiques se sont levés parmi eux et que leur terre a produit une floraison de saints. Dira-t-on que le peuple anglais, qui a eu des poètes étonnants, est un peuple éminemment poétique? Je ne mets point en doute leur foi ni leur piété. Au temps où les prédicateurs dénonçaient leur corruption, on brûlait annuellement dans la chapelle du Palais pour seize cents francs de cire sans compter l'huile, et tous les matins la Seigneurie assistait à la messe. Mais, chez ce peuple à la fois impressionnable et frondeur, la piété n'a jamais été un sentiment très réfléchi. Un prêtre siennois m'avouait que, sans les con- trades, Sienne serait la ville la plus anticléricale de l'Italie. « Elle a eu des heures d'exaltation, me disait-il, point de jours ni d'années. Notre peuple n'a jamais ressenti la fièvre religieuse qu'un Savonarole propageait à Florence. Il écou-

tait ses apôtres, prenait un réel plaisir à les entendre, puis retournait à de plus chers plaisirs. Saint Bernardin, qui soulevait Pérouse, le laissait beaucoup plus calme. Oh! les jours où il prêchait, les églises étaient trop petites! On lui dressait une chaire sur la place de la Seigneurie, et son sermon y attirait alors presque autant de monde qu'aujourd'hui la fête du Palio. Les magistrats faisaient peindre au mur du Palais le trigramme de Jésus dans un cercle d'azur et de rayons d'or. On décrétait même des réformes. Mais dès que le Saint avait le dos tourné, adieu les Rijormagioni di Jrate Bernardinol Quand il revenait, il était souvent fort mal accueilli. On lui a jeté des pierres. Sainte Catherine n'a jamais autant agi sur ses concitoyens, elle ne les a jamais si bien « encatherinés », selon le mot dont on persiflait ses fidèles, que le jour où l'on rapporta sa tête de Rome : il faut dire que ce fut une fameuse procession ! »

Que ne donneraient, en effet, les Siennois pour un beau cortège, eux qui en ont tant vus passer! Pendant le siège, que leur endurance a immortalisé, quand la famine et des bruits de trahison commençaient à leur brouiller la cervelle, Mont- luc enjoignit une procession générale, où défilèrent tous les capitaines, seigneurs et dames de la ville. « Ainsi, dit-il, je les faisais amuser pour retenir leur fureur. » Il nous raconte aussi que les dames dont il admirait l'héroïsme, travaillèrent de leurs mains à fortifier la ville. Et je vous assure que de les voir monter aux tranchées était un

spectacle qui valait une procession. Elles étaient environ trois mille, réparties en trois équipes : la première vêtue de violet, la seconde de satin incarnadin, la troisième de blanc. Leurs jupes, aussi courtes que celles d'aujourd'hui, montraient le brodequin. « Un accoutrement de nymphe! » dit le fier Gascon en souriant dans sa moustache. Elles portaient des pics, des pelles, des hottes et des fascines. La foule ébahie en oubliait ses misères.

Aucun peuple italien n'a été doué d'une fantaisie aussi brillante et ne s'est créé à lui-même de plus vifs enchantements. Il a cru, durant des siècles, qu'une rivière merveilleusement pure courait sous sa ville. Elle se nommait la Diana. Il était altéré de son eau mystérieuse. Il la buvait en rêve. Pour la trouver, rien ne lui a coûté, ni l'argent, ni la peine. Qui sait? Il croit peut-être encore à cette sorcière. Dante l'en raillait; mais Dante est Florentin, et les Florentins vous diront aujourd'hui, comme il y a six cents ans, que les Siennois sont fous. Langton Douglas les gourmande de ne pas avoir plutôt payé de bons ingénieurs, qui leur auraient construit un solide aqueduc à la romaine. Langton Douglas a raison. Mais ils ne sont pas morts de soif, et un solide aqueduc ne leur aurait pas procuré le quart des jouissances qu'ils durent à la Naïade dont les yeux limpides les attiraient dans l'ombre.

Ce peuple sans mysticisme a eu de grands mystiques ; sans grands poètes, une abondante poésie; et il l'a vécue. La richesse d'images d'une

sainte Catherine est une richesse de terroir. Il possède le sens de la beauté plastique et du pittoresque. Les épisodes de sa légende dorée semblent des visions de poète traduites par un peintre. Tel, le miracle de la lampe, dans l'histoire populaire du bienheureux Colombini (1).

Colombini, le fondateur des Jésuates, était un noble et riche marchand de Sienne, qui tomba un jour amoureux de la pauvreté et qui lui déverrouilla sa porte. Il l'embrassa fortement et avec elle toutes les humiliations des serviteurs du Christ. Sa cousine, Catherine Colombini, demeurait dans le palais voisin. Elle y vivait seule, ayant perdu ses parents. Elle aimait les plaisirs, la toilette et, plus que tout, sa liberté. Une fenêtre avait été percée dans le mur mitoyen des deux maisons. Un soir, Colombini appela sa cousine au moment où elle montait se coucher. Elle apparut dans cet encadrement gothique, éclatante de luxe et de beauté. Sur sa robe de soie rouge aux manches bouffantes, un collier d'ambre soutenait une croix émaillée de vives couleurs; et sous son bandeau semé de perles fines, ses cheveux, humides du parfum qui en dorait les ondes, baignaient ses épaules. Elle tenait à la main la lampe siennoise, celle des Catacombes. Le saint s'excusa courtoisement de l'avoir interrompue dans ses oraisons du soir. Mais la jeune fille sourit et lui répondit qu'elle

(1) Le Bienheureux Colombini, par la comtesse de Ram- buteau (Ed. Lecoffre).

songeait à dormir et non point à prier. Alors il lui parla de l'amour du Christ, de la joie qui surabonde au cœur de ses épouses et des moindres faveurs divines qui passent toutes les voluptés de la terre. La jeune fille l'écoutait en silence, les yeux attentifs, les lèvres mi-closes ; et rien ne bougeait sur ses traits que les reflets de la lampe. « Et maintenant, lui dit Colombini, va dormir en paix, ma chère sœur. » Elle leva la tête, surprise que l'entretien fût déjà fini, et elle vit poindre l'aurore. L'huile de la lampe, qui brûlait toujours, n'avait point baissé.

Une fenêtre ouverte dans la nuit comme pour un rendez-vous d'amour ; une jeune fille éblouissante et charmée, qui porte la lampe des vierges sages; un homme très noble, aux mains jointes, aux yeux extatiques, qui la supplie et veut conquérir son âme au Seigneur Jésus : que de fois, dans les vieilles ruelles de Sienne, j'ai nostalgiquement évoqué ce tableau où la gentillesse siennoise se nimbe d'une lumière qui n'est pas de ce monde ! Dieu accomplit partout ces miracles, mais il ne leur donne cette forme exquise qu'aux endroits où l'on est capable d'en sentir toute la poésie.

Je ne connais guère de poème plus vivant, plus pathétique, que la lettre de sainte Catherine sur la mort de Niccolo Thuldo, ce jeune Pérugin condamné pour raison politique, qui certainement l'aima de toute son âme, qu'elle convertit, qu'elle accompagna jusqu'à l'échafaud et dont elle reçut dans ses mains la tête et le sang. On hésite à juger comme une œuvre d'art les pages

brûlantes d'émotion qu'une sainte a dictées pour son confesseur. Il nous est cependant impossible de ne pas être touché par ce que j'appellerai leur beauté profane. Catherine aurait pu faire ce qu'elle a fait et ne pas savoir le raconter. Cette fille du peuple, illettrée, a le génie de sa race. Il n'ajoute rien à sa sainteté. Mais il se révèle dans la vivacité dramatique et dans le coloris de son imagination.

Les apologues, les contes, les souvenirs personnels, dont saint Bernardin, à l'exemple de tous les prédicateurs du moyen-âge, mais sans leur crudité, entremêle ses sermons populaires, témoignent aussi, moins inconsciemment, il est vrai, de ce sentiment artistique (i). Son sobre réalisme, qui rencontre toujours le trait pittoresque, a quelquefois l'éclat d'une colère généreuse et plus souvent la saveur de la bonhomie. Le vieux sujet du XIIIe siècle, d'où La Fontaine a tiré ses Animaux malades de la peste, personne, avant notre fabuliste, ne l'a traité avec plus de verve. Le lion, ayant appris un jour que des moines s'étaient réunis en chapitre pour confesser publiquement leurs péchés, n'entend pas qu'un supérieur de couvent lui en remontre, à lui le plus grand des animaux et leur seigneur. Il les convoque donc et leur ordonne d'avouer leurs fautes, comme les moines, car il lui est revenu qu'on se plaignait beaucoup des maux qu'ils commettaient. Tout ce début est excellent. Excellentes

(1 ) Voyez Saint Bernardin de Sienne. Enseignements et

Apologues, traduits de l'italien par F. Benedict (Perrin).

aussi, la confession de l'âne et celle du renard, qui, lorsqu'il s'introduit dans un poulailler et que les poules sont trop haut perchées, brandit sa queue comme un bâton : elles s'effarent, s'envolent, se posent à terre, où il les croque. Mais je préfère saint Bernardin dans des sujets plus scabreux. J'y admire à la fois sa décence et la vérité poétique de son observation. Un serviteur de Dieu entreprit de sauver une femme tombée. Il excita son repentir et même il la conduisit à Rome pour obtenir l'absolution du Pape. La femme, qui craignait encore les retours offensifs du diable, lui persuada de l'enfermer dans un petit ermitage bien clos. Chaque jour, il allait l'y conforter. Chaque jour, c'était trop! Du moment qu'ils ne se voyaient plus, ils essayèrent de s'apercevoir par une fente du mur. Les mauvaises pensées n'ont pas besoin d'un plus large passage. Les gens se mirent à jaser, et la femme dit : « Pour empêcher les bavardages, je crois qu'il vaut mieux que vous entriez. Quel mal y a-t-il? » « Tant et si bien qu'il entra. Ils se regardèrent la bouche et commencèrent à rire. Et je n'en dirai pas plus long! » C'est inutile. Ce trait emporte tout.

De moins grands que saint Bernardin ont eu les mêmes qualités. Il en est un qui vécut du temps de sainte Catherine et que j'ai cru voir un jour à San Francesco, dans ce vaste hall de prédications, où la clarté du ciel s'enroue, comme dirait Dante, à traverser de lourds vitraux. J'y écoutais un moine qui, monté sur une petite

estrade, se démenait furieusement et parlait avec de si étranges sautes de voix qu'on eût juré que trois ou quatre personnes se disputaient sous son froc. Fra Filippo était ressuscité (i). Ce Fra Filippo descendait d'une famille illustrée par des évêques et des Bienheureux. Une bonne partie de sa vie s'écoula, tout près de Sienne, au couvent de Lecceto qui doit son nom à sa forêt d'yeuses et dont il ne reste que des cloitres et des fresques où le diable mène la sarabande de nos plaisirs. L'endroit était prodigieusement miraculeux. Le monastère n'avait été fondé que vers le Xe siècle ; mais, bien avant, disait-on, saint Augustin, sainte Monique et saint Jérôme avaient visité cette Thébaïde. Saint Dominique et saint François y étaient venus aussi. Ce dernier n'y avait point séjourné longtemps, parce qu'on y faisait trop de bruit. C'était en effet, sur les tombes des cénobites et des moines, un bruissement continuel de miracles, à ce point que le prieur dut, au nom de la sainte obédience, enjoindre à ces morts de se tenir tranquilles. Ils obéirent, mais les bois étaient peuplés d'apparitions. Fra Filippo en sortait le poil hérissé, et ses sermons donnaient aux Siennois la chair de poule. Leurs péchés, le jeu, la colère, le blasphème, la luxure, la sorcellerie, ont trouvé en lui un peintre du même ordre que ceux qui enluminaient les registres de la Biccherna. Sor-

(i) Les « Exemples » d'un Ermite Siennois d'Alexandre

Masseron (Perrin, 1924) sont la meilleure étude qu'on ait faite de ce moine.

cières emportées par le diable ; insulteurs de saints brûlés du feu de saint Antoine ; mauvais prêtres qui, au moment de consacrer l'hostie, la voient s'envoler de leurs mains ; chasseur qui lance son chien sur un pauvre, et, devant le signe de croix du malheureux, ses seules armes, la bête qui se détourne, pleine d'humanité : ces petites scènes fantastiques sont racontées par un homme qui les a vues. Et cet homme a vu le diable. Il le connaît, il le reconnaîtrait entre mille. Ce n'est pas difficile quand le Maudit chevauche sous les traits féroces d'un capitaine de reîtres, à la tête d'une cavalerie de faux dieux et de démons plus noirs que des Éthiopiens. Mais il ne parade pas toujours en si brave équipage. Il se déguise sous le froc de l'ermite, sous la robe du théologien hérésiarque, sous le manteau du séducteur. Il ne dédaigne point les humbles emplois. Cette servante qui teint les cheveux de sa maîtresse et qui lui peint les paupières, c'est lui ! Fra Filippo le dépiste, le démasque : il est le plus passionné des détectives attaché aux pas du plus redoutable des criminels.

Je feuillette ses Assiempri. La lecture en est amusante, un peu monotone. Mais tout à coup j'arrive à l'Histoire d'une Jeune Fille gardée par la Vierge Marie pour le Martyre. L'histoire est de la veille. Nous sommes en 1377. Les compagnies d'aventuriers désolent l'Italie. Sienne vient d'apprendre en tremblant le sac de Faenza et de Cesène par l'atroce Giovanni Acuto. Et à cinq siècles de distance, les accents de Fra Filippo

me prennent le cœur comme ils ont dû le prendre aux Siennois d'alors. Cette jeune fille était belle de corps et d'âme. Au bruit que la ville était prise, elle se jeta à genoux devant la Vierge : « Tu sais, Vierge Marie, s'écria-t-elle, que j'ai voué et offert ma virginité à ton fils et que je l'ai choisi pour époux. Tu vois que je suis entourée de loups d'enfer. Je te supplie, très douce mère de Dieu, de ne pas souffrir que je sois souillée... » Puis elle se tourna vers l'enfant divin : « Tu sais, mon Seigneur Jésus-Christ, que l'époux temporel doit s'exposer à tous les périls de fatigue et de mort pour aider et pour sauver son épouse de toute honte, de toute souillure. Et si tu ne me secours pas dans ce péril, tu vois bien que je ne pourrai te conserver ma foi comme je te l'ai promis... Et nonobstant que je sois une pécheresse indigne de ta grâce, je te prie par cet amour et tendresse qui t'ont poussé à créer le ciel et la terre et toutes les choses qui y sont, et je te prie par l'amour et la charité qui t'ont poussé à prendre un corps humain et à venir sauver les générations humaines avec tant de souffrance, d'humiliation et dans une mort si amère, je te prie de m'accorder ta miséricorde et de ne pas m'abandonner, parce que tu sais que je suis ton épouse et que ma souillure, ma honte, serait la tiennel « Ce dernier cri est admirable. On entend la jeune fille, ses sanglots, ses redoublements de prière, ses appels déchirants ; on voit ses cheveux épars et ses bras qui se tordent vers la Vierge. Sa supplication se

fait plus ardente et plus impérieuse à mesure que l'ennemi approche. Il entre. Un caporal a saisi la malheureuse. Elle gémit : « Fils de Dieu, ne m'abandonne pas ! » A ces mots, un autre caporal survient. Les deux soudards vont se battre pour cette proie. Messer Giovanni Acuto, comprenant que cette petite fille allait causer la mort d'un de ses bons soldats, ne vit qu'un moyen de les mettre d'accord. Il lui traversa le cœur d'un coup de sa dague. « Ainsi la Vierge emmena dans la vie éternelle, vierge et martyre, l'épouse de son Fils. »

IV. — LA SALOMÉ DES SERVI

Cette imagination des Siennois, ce sens dramatique de la beauté, qui se déploient dans leurs cortèges, qui animent leurs légendes, qui font de leurs saints des poètes et des conteurs, ne sont qu'une des manifestations les plus hautes de leur puissant amour de la vie. Mais ils ont eu aussi l'amour effréné du plaisir. Il y a dans l'église des Servi une fresque du XIVe siècle dont ,on ne connaît point l'auteur. Une petite Salomé danse devant la table où sont assis le Roi et ses compagnons, pendant qu'un homme à grosse barbe apporte le chef sanglant. Elle est menue et frêle : une marionnette. Mais elle danse et tout son corps n'est qu'un mouvement de danse. Cette grise petite danseuse est la danse même. Elle ne s'arrêtera jamais. Elle n'y met aucune

volupté, rien que du plaisir. Je retournais souvent la voir parce qu'elle est ensorcelante et qu'elle a ensorcelé Sienne. C'est sa ville qu'elle dispute à la Vierge. Les Siennois l'ont désirée, poursuivie; ils ont fait des folies pqur elle.

Vous en êtes avertis dès que vous sortez de la gare et que vous gravissez la rue. Une plaque de marbre sur une maison morose vous informe que là s'est ruinée la fameuse Brigade dépensière qui mérita le blâme du divin poète. En effet, Dante rencontra quelques-uns de ses membres dans les cercles de l'Enfer. C'était une troupe de dix-huit jeunes gens très riches qui, vers 1180, décidèrent de mettre leur argent en commun et de s'amuser jusqu'au dernier sou. Ils portaient tous des habits de soie sur le même modèle. Leurs chevaux étaient ferrés d'argent. Ils hébergeaient les étrangers de marque et les comblaient de présents magnifiques. Mais aucun d'eux, sous peine d'être exclu de la noble et courtoise compagnie, n'avait le droit de distraire la moindre somme pour son propre compte. En vingt mois, ils mangèrent deux cent mille florins d'or. Après quoi, l'un se fit tuer dans un combat, l'autre devint fou, d'autres quittèrent la ville, les autres y mendièrent insolemment. Leur histoire demeure dans le peuple de Sienne aussi vivante, aussi prestigieuse, que lorsqu'il les voyait à la porte des églises tendre la main aux passants et leur dire : « Faites-nous la charité, puisqu'il nous reste des jours à vivre 1 » Au fond, il les comprend. Il ne ressent pas à leur égard le mépris

sarcastique de l'Allighieri. Pendant vingt mois, ils ont eu à leur dévotion la petite danseuse enivrante.

Les Siennois adoraient en elle la mobilité de leur fantaisie. Elle leur faisait oublier les pires menaces : la peste dans leurs murs, l'ennemi à leurs portes. Elle leur faisait même oublier leur héroïsme. Quand les Espagnols entrèrent dans la ville, brillants fossoyeurs de sa liberté, les femmes épuisées, qui avaient combattu comme des hommes, ne purent s'empêcher de leur sourire avec des yeux de famine et de leur jeter des fleurs. C'étàit pour l'étreindre, que ces marchands enrichis se disputaient le pouvoir autour des colonnes d'où la louve romaine les regardait, le mufle allongé, et qu'ils remplissaient les rues de torches et de barricades. C'était pour elle qu'ils donnaient et bravaient la mort. Et pourtant rien ne les effrayait plus que l'idée de mourir. Dans cette ville, dont les places furent souvent arrosées du sang des citoyens, on avait au plus haut point le souci de sa santé. Bourgeois et artisans fréquentaient les eaux thermales de Petriolo et de Vignone, et les règlements entouraient leur cure de tranquillité. Les hommes qui étaient alors tous armés, même dans le clergé, ne pouvaient y apporter leurs armes, ni les créanciers y tracasser leurs débiteurs. Les malades ne se contentaient pas des médecins ; ils appelaient à leur chevet des devins, des astrologues, des prêtres, non point ceux de qui l'on attend le viatique spirituel, mais ceux qui savaient des

secrets et faisaient concurrence aux sorciers. Quand le malade mourait, tout le quartier retentissait de cris désespérés. Les lois essayaient vainement de réprimer ces éruptions de douleur. A quoi bon? Elles s'éteignaient d'elles-mêmes au banquet qui suivait l'enterrement et où reparaissait la petite danseuse.

Cette joie de vivre, vous en percevez l'écho dans l'œuvre singulière d'un des rares poètes de la littérature siennoise, un contemporain qe Dante, Cecco Angioleri. D'une famille de banquiers bigots, élevé dans un enfer de discorde et de parcimonie, marié par son père à une femme près de laquelle, quand elle n'était pas maquillée, les dragons auraient paru charmants, amoureux d'une fille de cordonnier pire qu'une Sarra- sine et dont les trahisons le rendaient « plus riche d'angoisse qu'Octobre de vin doux », il traîna une existence de bohême avec des manières de gentilhomme et des goûts de rufian. A père hypocrite, fils cynique. Ses sonnets, robustes et burlesques, exaltent les délices de la vie. Il maudit sa pauvreté ; il maudit sa femme, dont les criailleries « font le bruit de mille guitares ». Il maudit son père qui tarde à mourir : « Si j'étais la mort, j'entrerais chez mon père; si j'étais la vie, je fuirais de chez lui. » Il maudit sa mère qu'il accuse d'avoir voulu le moraliser à l'aide d'un poison lent. « Pour chaque once de chair que j'ai sur le dos, j'ai bien cent livres de tristesse au cœur. » Mais ces poussées d'humeur acre cèdent au sourire de sa maîtresse. Le sen-

timent religieux d'un Rutebeuf ou d'un Villon n'effleure pas même son âme. Et pourtant, né en 1258, il appartient à la période la plus glorieuse de Sienne. Dante jugea sans doute qu'un pareil talent s'avilissait dans le libertinage. Cecco répondit injurieusement à l'exilé : « Si je dîne chez les autres, toi, tu y soupes. Si je mords la graisse, toi, tu suces le lard... J'en pourrais dire davantage, Dante Allighieri, et tu demanderais grâce, car je suis l'aiguillon et toi le bœuf. »

Il représente l'esprit satirique des Siennois et leur fureur de plaisir, comme, un siècle plus tard, Gentile Sermini, le plus siennois des conteurs de Sienne. Nous ne savons rien de sa vie à celui-là. Mais il sort de son livre des rumeurs de foire et des éclats de rire. Vous pourrez suivre en l'écoutant le jeu de la pugna, quand les deux camps de boxeurs luttaient à qui pousserait l'autre hors de la place. Sermini, avec cette ivresse rabelaisienne qui obéit au rythme, a rempli cinq grandes pages de tous les cris, exclamations, interjections, exhortations, applaudissements, sifflements, glapissements, hurlements dont la Piazza del Campo bouillonnait comme une cuve de clameurs. L'effroyable hourvari devait cesser au signal. Alors, de toutes les fenêtres on jetait sur les combattants de l'eau glacée, et, si l'eau ne suffisait pas, des pierres. Malgré les yeux pochés et les dents brisées, la bataille se terminait par des danses. Les farces, les beffa, n'étaient pas moins violentes que les jeux. Celles que nous raconte Sermini s'exercent

le plus souvent aux dépens des campagnards dont les citadins se gaussaient parce qu'ils étaient ladres et suffisants et souvent plus riches qu'eux.

Ses nouvelles libertines sont la partie la moins siennoise de son œuvre. Elles ressemblent à celles de tous les imitateurs de Boccace, mais quelques- unes avec plus de verve et de fantaisie. J'avoue que l'histoire de la Montanina m'a paru, dans ce genre, une des plus amusantes. C'est la situation bien connue du mari qui revient en pleine nuit au moment où sa femme allait le tromper. L'amant, Vannino, se cache dans un coffre. La Montanina, sage et prudente, absorbe un breuvage dont les effets lui donneront lentement les apparences de la mort, et, quand elle ouvre au mari, pâle, défaillante, presque à l'agonie, il n'est que temps de courir chercher le notaire et les deux frères de San Domenico qu'elle réclame. Le notaire reçoit son testament : « Je désire que mon corps repose à San Domenico dans le caveau de famille de mon mari; je lui lègue ma dot; mais je tiens à ce qu'on enterre avec moi ce coffre où j'ai serré tout ce qui me vient de ma tendre et benoîte sœur. i) Le notaire parti, son mari écarté, elle se confesse à Frère Ramondo et lui dit : « Je vous demande cinquante messes, et le contenu de ce coffre vous appartiendra, à vous et à Frère Giovanni. Dès qu'on m'aura déposée dans le caveau, vous viendrez l'ouvrir : il vaut cent ducats. )) Là- dessus elle meurt. Vers le soir on fit les funérailles. Toute la ville y était. Le cercueil sortit de la maison, suivi du coffre que quatre frères por-

taient sur leurs épaules. L'émotion de la foule à la vue du cercueil se dissipa à la vue du coffre. On fut d'abord ébahi; puis on se prit à penser tout haut : « Qu'est-ce que c'est? Un coffre de mariée? Un coffre à vendre? Est-ce son ménage que la Montanina emporte? Eh! là-bas, les bons frères, cela ne vous suffit donc pas d'enlever les morts? Il faut encore que vous déménagiez les maisons ! » Les gamins se mirent de la partie et les pierres commencèrent à pleuvoir. Un des frères lâcha le coffre : « Que diable faites-vous? » s'écria Vannino. A cette voix épouvantable, les trois autres déguerpirent. Heureusement les deux héritiers, Frère Ramondo et Frère Giovanni, soutenus par leur cupidité, s'en emparèrent, et, sous les horions, parvinrent à le traîner jusqu'à San Domenico. Quand ils descendirent la nuit dans le caveau funèbre où la Montanina s'était réveillée, et qu'ils ouvrirent le cofl're au trésor, ils en virent surgir un démon l'épée à la main. L'un mourut de peur, l'autre devint fou. Et les deux amoureux d'un pied léger s'enfuirent jusqu'à Milan.

Mais Sermini est beaucoup plus Siennois lorsqu'il s'inspire des véridiques histoires de Sienne. Il en est une que nous retrouvons rapportée chez Muratori, et qu'il a traitée tout à son honneur. Le jeune Anselmo Salimbeni aimait une jeune fille dont le séparaient sa fortune et une vieille rivalité de famille. Le frère de cette jeune fille, accusé de conspiration, fut condamné, sous peine de mort, à payer quinze mille florins. Anselmo

paya la somme, sans rien dire. Remis en liberté, le jeune homme finit par apprendre le nom de son sauveur. Le soir même, précédé d'un petit serviteur qui portait une lanterne, il conduisit à Anselmo sa sœur Angelica, dans sa belle robe de drap vert. « Nous sommes à vous, corps et âme », lui dit-il; et il se retira, laissant la jeune fille. La scène de Sermini a de la beauté dans sa franchise. Angelica est pure, mais elle n'est pas naïve. Elle admire le sauveur de son frère, et sait pourquoi elle est venue. Elle s'offre à Anselmo. Mais le jeune homme garda longtemps le silence et, ayant enfin poussé un soupir, il lui dit : « 0 jeune fille que plus qu'aucune autre au monde j'aime et désire, te voilà donc qui ne songes point à l'honneur du monde et qui m'offres ta solennelle virginité, seulement pour mon plaisir. Tu me donnes libéralement ta personne; tu consens à ce que je te possède, moi indigne de ce trésor. Tu préfères ainsi mon contentement à ton honneur. Que dois-je faire? Ne dois-je pas préférer ton honneur à mon plaisir? Ne serait ce pas une ingratitude de céder à mes sens?... Je te prie seulement de m'accepter pour ton époux, si ton frère y consent... C'est vierge que je veux te mener à ton mari... »

Il y a dans le génie de Sienne une veine de tendresse romanesque qui court, comme la Diana, sous les moellons de ses palais et le plancher de ses tavernes, sous ses places tumultueuses et même, nous l'avons vu, sous les jardins de sa mysticité. L'aimable Scipione Bargagli, à qui

nous devons des pages saisissantes sur les horreurs du siège, a su nous conter aussi quelques- uns de ces beaux contes d'amour. Il ne les tirait point de son imagination ; il les avait pris dans l'histoire. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles ses récits nous semblent de pâles reflets. Les poètes et les conteurs de Sienne ont été doucement opprimés par la richesse de leur matière. La vérité était plus romanesque et plùs poétique que leur fantaisie; la vie plus passionnante que le rêve ; et ils aimaient mieux la vivre que la rêver. Seuls les mystiques la dominaient. Comme sainte Catherine, traînée au gai rendez-vous des sources de Vignone, se mortifiait le corps sous le jet brûlant des eaux sulfureuses, ils ont réagi, en se dépouillant de leur chair jusqu'aux os, contre l'ardent amour de la vie dont ce coin de terre conserve encore la chaleur. Et telles furent la force et la grandeur de ces « fous du Christ », qui s'opposaient à un peuple fou de la joie, qu'il y a des jours où l'on ne voit plus, où l'on n'entend plus qu'eux, où le souvenir de toutes les jouissances, dont leur ville fut l'hôtellerie, ne pèse pas aux mains du Temps ce qui reste de leur sainte poussière.

V. — LA JUDITH DU SODOMA

Je voudrais savoir s'il l'a senti, ne fût-ce qu'une heure, le Piémontais arrivé à Sienne en i5oi, cinquante-six ans avant la ruine de son

indépendance, Antonio Bazzi, dit le Sodoma, qui va, en même temps que le Pintoricchio, mais bien autrement que lui, révolutionner la peinture siennoise et faire de la patrie des Lorenzetti et des Duccio comme le fief de son turbulent génie. Il n'a pas une goutte de sang siennois dans les veines. Mais Sienne et lui se sont mutuellement adoptés. Il y est aussi populaire que le plus populaire des farceurs du pays. A Monte Oliveto, où il peint sur les murs du cloître la vie de saint Benoît, ses mystifications font le scandale et le divertissement des moines. Il se promène en costumes extravagants, accompagné d'une ménagerie de chiens, d'éperviers, de paons, de chats sauvages, de macaques. Tout le monde connaît son corbeau qui contrefait sa voix. On l'a vu, dans une course à Florence, courir avec un singe à cheval devant lui. Il porte comme une espèce de défi ce sobriquet infamant de Sodoma dans une ville dont les lois condamnaient les sodomites au feu. On lui pardonne tout, ses histoires et sa légende. Il a des protecteurs puissants dans la banque et chez les princes. Le Pape le nomme Chevalier du Christ ; l'Empereur, comte du Saint- Empire romain.

Puis il vieillit. Sa main s'alourdit. Un jour, vieux et pauvre, le comte Palatin, chevalier du Christ, rentre à Sienne. Il passe devant l'Albergo de la Corona dont il épousa la fille, et devant la maison qui logea son génie, ses passions et ses bêtes. Peut-être s'achemine-t-il vers l'hôpital Della Scala où quelques-uns croient qu'il mourut. Par-

tout, sur la Porte Pispini, au Palais de la Commune, à San Domenico, à San Agostino, à Santa Maria del Carminé, à l'Oratoire de Saint-Bernardin, partout il a pu revoir ses Madones qui ne sont plus des reines étrangères, ses Saintes enamourées, ses jeunes rois beaux comme des femmes, et tous ces corps gracieusement modelés, mais qui semblent las d'avoir été trop sensuels : ils ne lui donneront pas de quoi festoyer ce soir! S'est-il dit qu'il avait inoculé à l'art siennois son sang voluptueux et que cette âpre cité du plaisir deviendrait pour ceux qui contempleraient ses peintures une ville de volupté? Cet homme, à qui la fortune prodigua longtemps sa mystérieuse bienveillance, s'est-il arrêté de préférence devant l'insondable tristesse de son Ève et de son Adam debout dans les Limbes, comme un couple de captifs, si beaux et si désenchantés de leurs pauvres joies?

Je sais ce qui empêche d'égaler le Sodoma aux plus grands maîtres : il lui a manqué la patience, le souci de la perfection. « L'élève le plus vide que le Vinci ait essayé de remplir ! » s'écriera un de ses détracteurs. Un artiste me disait : « Le Sodoma, oui, un peintre pour hommes de lettres! » Il y a peut être quelque chose de vrai dans ce jugement sommaire en ce sens que les connaisseurs seront plus sensibles à ses défauts : la mollesse et le bâclage ; les autres, à tout ce que ses créations trahissent de pensée inquiète et de mélancolie. La mélancolie, je l'ai vainement cherchée dans cette dure ville de pierre et d'om-

bre au milieu des vignes ensoleillées. J'y ai trouvé de rudes passions et surtout du plaisir. Sienne a toujours été gaie. Sa gaîté ne l'a pas désertée aux tournants les plus tragiques de son histoire. Ses saints eux-mêmes ont été souvent gais. Mais voici, sur les pas de la volupté, la mélancolie qui entre chez elle, amenée par cet étranger, à l'heure où sa liberté agonise.

Ma dernière impression de Sienne, le dernier tableau que j'ai voulu revoir, après la Salomé des Servi, c'est au Musée municipal sa Judith. On ne la cite point parmi ses œuvres célèbres. Un poète « à qui l'homme survit » a essayé de rendre l'étrangeté de cette figure et ce qui lui a paru qu'elle voulait dire. On me pardonnera peut-être de recopier ces vers :

Ce n'est point la Judith qui réveille Israël

Dans la ville assiégée et dans la nuit obscure,

Et dont mille flambeaux levés sur sa figure

Font luire les bijoux et le regard cruel.

Elle ne marche point devant une servante

Qui porte dans un sac la tête de l'Impur,

Fière d'avoir laissé sous les tentes d'Assur

L'odeur de ses parjums mêlée à l'épouvante.

Elle est seule : le ciel bleuit sur la cité

Dont l'horizon toscan profile les tourelles.

Le vaste paysage avec ses arbres grêles

Est fin comme ses traits et comme sa beauté.

Elle se tient debout, les pieds nus et très lasse,

Des gouttes de sueur et des perles au cou ;

Et pâle elle s'incline en ployant le genou

Sous la robe opulente et trop lourde à sa grâce.

Ses yeux fins et songeurs n'ont pas l'air de savoir Que de ses jermes mains l'une tient une épée,

Et l'autre laisse pendre une tête coupée

D'où sort un cri muet dans la barbe au poil noir.

Elle est pareille à la servante qui remonte

De la cave et qui suit son rêve et ne sait pas

De quels fardeaux dans l'ombre on a chargé ses bras ; Et son beau jront penché n'a ni fierté ni honte.

Pourtant elle sait bien ce que durent oser

Ses mains de matinale et sinistre ouvrière,

Et qu'elle se leva précédant la lumière

Pour égorger celui qui crut à son baiser.

Mais ses yeux assistaient, témoins involontaires,

A tout ce que son Dieu voulait qu'elle accomplît. Son âme innocemment a contemplé le lit

Où l'amour et la mort conjondaient leurs mystères.

Et maintenant que lasse elle marche au grand jour, Lasse et seule à jamais entre toutes les Juives,

Son regard tendre et triste et ses lèvres pensives Disent de quel néant sont la mort et l'amour.

Est-ce bien cela qu'Antonio Bazzi a voulu exprimer dans cette singulière Judith? Certes, les Siennois ne l'ont pas comprise ainsi, et

Hobard Cust, qui a fait un livre sur lui, exprime sans doute beaucoup mieux leur opinion quand il ne voit en elle qu'une allégorie : l'allégorie de l'Espérance qui sauve une ville assiégée. Sienne, armée ou pacifique, fière de ses trophées ou succombant sous les ruines de son indépendance, n'a jamais été désabusée des joies de la vie ni du

plaisir qui emportait sa petite Salomé. Le seul grand artiste qui en ait senti la vanité n était qu'un fils d'adoption, un passant. Mais c est peut- être parce qu'elle l'a rassasié de jouissances que son âme a touché le fond tranquille du désespoir.

TABLE DES MATIÈRES

Le Crépuscule d'Elseneur 1 Un grand Romancier Danois : J.-P. Jacobsen 61 La Norvège et Johan Bojer 91 Quand Bjôrnson mourut 1 33 « Le Capitaine Worse » i65 Une nouvelle de Jonas Lie : « La Grande Aigle » ... ig3 Une Sainte Suédoise : Sainte Brigitte en Italie ...... 203 La Joie de Sienne ............................... 237

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE PERRIN ET C1B

Dernières Publications parues

NEKLUDOFF (A.). Souvenirs diplomatiques. En Suède pendant la guerre mondiale. 1 vol. in-16. \

GAUTHEROT (G.). Les Suppliciées de la Terreur. 1 vol. in-16.

AURENCHE (D' H.) Sur les Chemins de la Corse, préface de

A. Ambrosi. 1 vol. in-8° écu.

HAUTERIVE (E d'). Enigmes et drames judiciaires d'autrefois. L'Enlèvement du sénateur Clément de Ris. 1 vol. in-16.

AIMERY (Ch.). Le Masque du Devoir. 1 vol. in-16.

FALLOUX (Comte de) Mémoires\*\*\*. Mémoires d'un Royaliste.

Préliminaires de l'Empire. La guerre d'Italie. 1870-1871 L'Assemblée nationale. Le Ministère du duc de Broglie. 1 vol. in-16.

HALLAYS (A.). Les Perrault. Ouvrage orné de gravures. 1 vol. in-8° écu.

SOULANGE-BODIN (A.). A travers la Nouvelle Europe. Hier.

Aujourd'hui. 1 vol. in-16. |

CORRADO RICCI. Béatrice Cenci, traduit de l'italien par Marc

Hélys. 1 vol. in-8° écu.

CHEREL (A.). Un aventurier religieux au XVI!!\* siècîe. André Michel

Ramsay, 1 vol. in-16.

GRIVET (A.). Dans les ténèbres de la Mine. 1 vol. in-16.

MÉLIA (J.). Madame Sainte Geneviève. Patronne de Paris et avocate de la France auprès de Dieu. 1 vol. in-16.

SCHURÉ (Ed.). Le théâtre initiateur. La Genèse de la Tragédie.

Le Drame d'Eleusis. 1 vol. in-16.

GABORY (E.). Enigmes et Drames judiciaires d'autrefois. La Vie et la Mort de Gilles de Raiz (dit à tort « Barbebleue »). 1 vol. in-16.

Qu'est-ce que la Vérité? Correspondance entre le docteur Raymond Penel et Noémi Regard, publiée par Georges GOYAU, de l'Académie française. 1 vol. in-16.

SOULIÉ (M.). Enigmes et Drames judiciaires d'autrefois. La Mort et la Résurrection de M. de la Pivardière. 1 vol. in-16.

BACHELIN (H.). J.-K. Huysmans. Du naturalisme littéraire au naturalisme mystique. 1 vol. in-16.

LOREDAN (J.), Brigands d'autrefois. La Fontenelle, seigneur de la

Ligue (1572-1602). 1 vol in-8° écu.